3 1761 09701313 0

EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS.19.RUE SCRIBE
NEW-YORK 16 BEAVER ST

Les grands philosophes
français et étrangers

G. CABANIS

GEO. JORIVAL

LOUIS-MICHAUD, Editeur, 168, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/cabanis00caba

CABANIS

DANS LA MÊME COLLECTION

Déjà parus :

Platon, par André Barre, préface de M. *François Picavet,* chargé de cours à l'Université de Paris, directeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. 1 vol. illustré.

Descartes, par L. Debricon, préface de M. *E. Labescat,* professeur agrégé de philosophie. 1 vol. illustré.

Kant, par René Gillouin, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure. 1 vol. illustré.

Gabriel Tarde, introduction et pages choisies par ses fils. Préface de *H. Bergson,* membre de l'Institut, professeur au Collège de France. 1 vol. illustré.

Lamarck, par G. Revault d'Allonnes, Docteur ès-lettres, professeur agrégé de philosophie à l'Ecole alsacienne, chef adjoint du laboratoire des maladies mentales de la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. illustré.

Montesquieu, par Paul Archambault, préface de M. *Berthélemy,* professeur à la Faculté de Droit de Paris. 1 vol. illustré.

Vladimir Soloviev, introduction et choix de textes traduits pour la première fois par J.-B. Séverac, docteur ès-lettres, professeur de philosophie au collège de Château-Thierry. 1 vol. illustré.

Henri Bergson, par René Gillouin, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure. 1 vol. illustré.

Boutroux, par Paul Archambault. 1 vol. illustré.

Cabanis, par Georges Poyer, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé de philosophie. 1 vol. illustré.

En préparation :

Helvétius, par J.-B. Séverac. 1 vol. illustré.

Leibnitz, par Paul Archambault. 1 vol. illustré.

Aristote, par Étard. 1 vol. illustré.

Durkheim, par Georges Davy, ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de philosophie. 1 vol. illustré.

William James, par Henri Massis. 1 vol. illustré.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

Philos. C 112 C2

LES GRANDS PHILOSOPHES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

CABANIS

Choix de Textes et Introduction

par **Georges POYER**

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrégé de Philosophie

10 GRAVURES ET PORTRAITS

11867
25-9-11

LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

CABANIS

CABANIS

I

SA VIE ET SES ÉCRITS [1]

La jeunesse

CABANIS (Pierre-Jean-Georges) naquit à Cosnac, près Brives (Corrèze), le 5 juin 1757. Son grand père, jurisconsulte, avait été longtemps juge dans un bailliage de la province. Son père, ancien avocat, s'était occupé d'agriculture avec succès. Il avait transformé un domaine stérile en une terre productive, publié un *Traité de la Greffe* (1765), travaillé avec Turgot à améliorer la condition du peuple, et à introduire dans le Limousin la culture de la pomme de terre. Le jeune Cabanis fut d'abord confié à deux prêtres, puis mis au collège à Brives, chez les Doctrinaires. Il eut comme maître le père Berrut, disciple de Condillac, qui appliquait la méthode analytique à l'étude du français, du latin et du grec pour en tirer les règles de la grammaire générale. Ce maître eut sur Cabanis une grande influence. Mais de caractère assez irritable, le jeune homme

(1) Nous adressons ici nos plus vifs remerciements à M. Alfred Dutens, arrière-petit-fils de Cabanis, et à M. Noé Legrand, bibliothécaire à l'Ecole de médecine, à l'obligeance desquels nous devons la plupart des illustrations de ce volume.

se fit renvoyer du collège en rhétorique. Son père le punit d'une façon originale, en le conduisant à Paris, et en l'y laissant seul poursuivre ses études. Le procédé ne réussit pas mal. Peu assidu aux leçons de ses professeurs de logique et de physique, le jeune homme lisait Locke, et reprenait en sous-œuvre toutes les différentes parties de son éducation première. Platon et Plutarque, Epictète et Locke, Charron et Montaigne, Cicéron et Tacite, Bourdaloue et Bossuet, Saint Augustin et Saint Jérôme, Buffon et Rousseau, Pascal et Montesquieu comme Voltaire lui donnaient le texte de ses lectures et le sujet de ses méditations. Il n'était pas moins attentif à étudier la forme que le fond. « C'est, écrivait-il à son père, un article que Messieurs les économistes ont trop négligé. Je puis vous assurer que s'ils avaient eu J.-J. Rousseau pour secrétaire leur système serait celui de toute l'Europe ».

En 1773, Cabanis partit en Pologne comme secrétaire du prince-évêque de Wilna ; il apprit l'allemand, professa les belles-lettres à l'Académie de Varsovie, mais il eut aussi des déceptions; il revint en France « avec un mépris précoce des hommes et une mélancolie sombre que sa bonté naturelle avait peine à maîtriser ». Turgot était ministre, Cabanis espérait entrer, grâce à son appui, dans l'administration, mais Turgot quitta le ministère avant d'avoir pu placer le fils de son ami.

Revenu à Paris, Cabanis entreprend une traduction en vers de l'*Iliade*, se fait présenter par Turgot à Mme Helvétius qui lui offre l'hospitalité dans sa maison d'Auteuil, fréquente assidûment le monde des philosophes et des Encyclopédistes. Il se lie avec Condillac, avec d'Holbach, il voit fréquemment d'Alembert et Diderot, il a l'honneur d'être présenté à Voltaire et félicité par lui (1778). Mais c'est surtout avec Franklin et Condorcet que Cabanis entretient les relations les plus étroites. Il devait plus tard épouser la belle-sœur de ce dernier, Charlotte de Grouchy.

Cabanis était alors dans un mauvais état de santé. Il alla consulter Dubreuil, qui lui conseilla de se livrer à une occupation régulière. Le malade se décida pour « la médecine, qui offrait une ample pâture à l'activité de son esprit, et dont les fonctions exigeaient un exercice continuel du corps, devenu pour lui le plus pressant besoin ». Il renonça complètement à la poésie et se lança avec ardeur dans ses

nouvelles études. Sous la direction et avec la coopération de Dubreuil, il analyse, traduit ou commente Hippocrate et Galien. Il lit les médecins grecs. Enfin, après avoir prêté en vers le serment traditionnel, il se consacre à la composition de son ouvrage sur le *Degré de Certitude de la médecine* qu'il allait terminer à la veille de la Révolution, en 1788.

Qu'y a-t-il à retenir dans cette première période de la vie de notre auteur ? Tout d'abord, c'est la forte culture scientifique de Cabanis. Car ce philosophe, ne l'oublions pas, est un médecin qui a pratiqué la médecine, qui connaît les travaux de son temps, et dont la curiosité scientifique s'est éveillée dans la fréquentation des Encyclopédistes, de d'Alembert, de Diderot. Pourtant, et c'est le second point à noter, Cabanis n'est pas un pur savant. Il a commencé par s'occuper de littérature, il n'est venu qu'assez tard à la médecine, ses tendances personnelles et ses relations mondaines lui ont donné le sens et le goût de la forme élégante, apprêtée, recherchée même. Il ne fera jamais à proprement parler de travaux scientifiques personnels ; il se bornera à comprendre, à interpréter, et à systématiser la science de son temps : c'est un philosophe. Enfin nous pouvons même dès maintenant voir se dessiner quelques-uns des traits essentiels de sa philosophie. Il est, comme Condorcet, partisan de la doctrine du progrès ; le matérialisme de d'Holbach, les idées de Diderot ou de Buffon sur l'histoire naturelle influeront profondément sur l'auteur des *Rapports du physique et du moral*. Lettré, homme du monde, médecin amateur, — si l'on entend par là un amateur aussi érudit qu'intelligent, — tel est Cabanis à la veille de la Révolution.

Cabanis pendant la Révolution

Le premier ouvrage de longue haleine qu'ait entrepris Cabanis, le *Degré de certitude de la médecine*, était terminé le 10 décembre 1788. La Révolution lui en fit retarder l'impression, qui n'eut lieu que dix ans plus tard. C'est tout à fait par hasard, le lendemain de la prise de la Bastille, que Cabanis fit à Versailles la connaissance de Mirabeau avec qui il se lia aussitôt d'une vive amitié. C'est lui qui écrit pour le grand orateur les quatre discours sur

l'Instruction publique qu'on retrouvera plus tard dans les papiers de Mirabeau au lendemain de sa mort. Lorsque le tribun tombe malade, il ne veut pas appeler auprès de lui d'autre médecin, et c'est à ce propos qu'on accuse Cabanis d'avoir hâté sa mort par le poison. C'est cette accusation, qui semble du reste mal fondée, que réfute le *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*, publiée, en avril 1791.

Avant de préparer son travail sur l'Instruction publique, Cabanis avait fait paraître des *Observations sur les hôpitaux* qui amenèrent sa nomination à la Commission des hôpitaux de Paris où il siégea en 1791, 1792 et 1793.

Il fait là une suite de rapports publiés en 1792 sous le titre : *Essai sur les secours publics*. Il défendait l'idée des secours à domicile, contre les projets des grands ateliers de travail.

Pendant la Terreur, Cabanis, qui avait refusé de fuir le danger en allant représenter la France aux Etats-Unis, demeura à Auteuil, où s'était aussi retiré D. de Tracy. « Il ne fut pas inquiété, dit Mignet, à cause du respect reconnaissant qu'il avait inspiré à tous dans le village dont il était le médecin et le bienfaiteur. » Pour distraire Mme Helvétius de ses dégoûts et de ses afflictions, il traduit des poésies allemandes, neuf morceaux de Meissner, la *Stella* de Gœthe, le *Cimetière de Campagne* de Gray, et la *Mort d'Adonis* de Bion qu'il publie en 1797.

Après la chute de Robespierre, Garat devint commissaire de l'instruction publique, avec Guinguené et Clément pour directeurs adjoints. Cabanis, ayant soumis à Garat quelques vues sur l'organisation de l'enseignement médical, fut encouragé par lui à les mettre en ordre. C'est de ce travail que sortit le *Coup d'œil sur les Révolutions et la Réforme de la médecine*, publié seulement en 1804. Cabanis avait conçu le projet de ramener à des éléments très simples toutes les parties de la médecine et d'indiquer pour chacune la méthode qui peut seule en diriger avec succès l'étude et l'enseignement. L'Introduction fut écrite pendant l'hiver de l'an III, il y exposait les différentes « révolutions » de la médecine et les principes généraux qui doivent présider à sa réforme. Cette partie de l'ouvrage était achevée en avril 1795.

Les occupations de Cabanis ne devaient pas lui permettre

LÉON DUBREUIL.
D'après le portrait de Sophie de Tott.

de réaliser jusqu au bout son vaste projet. Il devenait en l'an III professeur d'hygiène aux écoles centrales. Il publiait au commencement de l'an IV (1795), dans le *Magasin Encyclopédique*, un petit écrit, réimprimé ensuite à part, sur le « supplice de la guillotine ». Quelques médecins avaient prétendu que les condamnés éprouvaient encore de vives souffrances après la décapitation. Tout en protestant contre la peine de mort, Cabanis conteste les affirmations de ces médecins. Les mouvements que l'on observe quelquefois après la décapitation ne prouvent, dit-il, ni la persistance de la sensibilité, ni la douleur. L'intérêt de cet ouvrage, c'est qu'on y trouve la première esquisse du système de psycho-physiologie que l'auteur devait bientôt développer plus longuement. Cabanis y considère la vie du *moi* comme la résultante harmonique des vies particulières dont chaque fibre est douée. Il y signale aussi l'influence des fonctions de la vie organique viscérale sur la « perception des sensations et la production de la pensée ». C'est là encore une théorie qu'il reprendra dans les *Rapports*. Ces observations bien que courtes, et présentées d'une façon incidente, permettent de supposer qu'il avait depuis longtemps médité sur ces questions et qu'il avait déjà songé à les exposer systématiquement.

C'est à la fin de cette année (1796, an IV) qu'eut lieu devant l'Institut la lecture d'un premier mémoire, contenant des *Considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales*. L'Institut venait d'être fondé par la Convention; Cabanis y prit place à la classe des sciences morales et politiques, dans la section de l'analyse des sensations et des idées. C'est là qu'il lut dans les derniers mois de l'an IV et au commencement de l'an V les six premiers mémoires, imprimés en 1798-99 dans le recueil des travaux de la classe. Les six derniers ne parurent que plus tard, en 1802, dans la première édition du livre. L'ouvrage eut un grand succès et fit de Cabanis un des chefs de cette grande école philosophique du début du XIX^e^ siècle, à laquelle on a donné le nom d'Idéologique, et qui comptait, à côté du savant médecin, le métaphysicien de Tracy, le moraliste Volney, l'historien De Gerando, le professeur Garat.

L'influence de cette école était alors considérable : à

côté de l'Institut, où se trouvaient réunis ses principaux représentants, son principal centre d'action était la maison même de Mme Helvétius, où se retrouvaient régulièrement ceux qu'on appellera plus tard les Idéologues. Comme l'a dit M. Damiron, la maison d'Auteuil était « une académie intime et un institut d'entre-soi, dans lequel, par pur zèle, par pur amour pour la science, on venait poursuivre des études pour lesquelles on avait besoin du commerce familier de la pensée. Cabanis en était l'âme, Volney y assistait, M. de Tracy y était assidu et y prenait une part très active. Garat, Maine de Biran, Degérando, Laromiguière et plusieurs autres y apportaient aussi leur tribut de lumières. On y discutait, on y lisait, on s'y donnait des tâches, des directions, et des secours ; on y philosophait véritablement, et si le système qu'on y suivait avait des vices et des erreurs, du moins la manière dont on le développait, la méthode qu'on y appliquait, les recherches auxquelles on se livrait pour l'appuyer ou le défendre étaient-elles bien propres à fortifier et à éclairer les esprits ».

Cabanis, nous le savons déjà, avait été nommé professeur d'hygiène, au moment où les écoles centrales, dont la création avait été décidée en l'an II, avaient été organisées par la Convention (an III). Il passe en l'an IV à la chaire de *clinique interne*, dite de *perfectionnement*.

Ce cours, complémentaire du cours de *Médecine interne* institué à la Charité, avait pour objet principal l'étude des maladies rares ou inconnues, les essais thérapeutiques, et généralement l'exposition des parties les plus difficiles et les plus compliquées du diagnostic et du traitement des maladies internes. C'était là un objet assez vague. Cabanis se proposa de faire une sorte de cours philosophique de méthodologie médicale et choisit pour texte de ses leçons l'exposition de la doctrine d'Hippocrate. On a retrouvé et publié deux leçons composées pour ce cours, qui ne fut du reste jamais professé.

Trois ans après, en l'an VIII (1799), Cabanis passe de cette chaire à celle de Médecine légale et d'Histoire de la médecine. Ses connaissances historiques, sa tournure d'esprit philosophique, son talent de professeur et d'écrivain le désignaient pour cette tâche. Mais sa mauvaise santé ne lui permit pas de faire ce cours ; il ne fut jamais qu'un professeur honoraire.

En l'an VI, Cabanis fut nommé représentant du peuple au Conseil des Cinq-Cents, et il y prit plus d'une fois la parole sur des questions d'ordre pédagogique.

C'est là qu'il lut le 29 brumaire an VII son *Rapport sur l'organisation des écoles de médecine*. C'est l'exposé des motifs d'un projet de loi sur les écoles de médecine, projet rédigé par Hardy au nom de la commission d'Instruction publique, et qui faisait partie d'un plan général d'enseignement dont s'occupait en ce moment le Corps législatif. La plupart des vues de Cabanis ont depuis lors passé dans la pratique. Parmi les propositions les plus importantes du projet, il faut citer celle des écoles secondaires de médecine, l'institution d'une chaire d'anatomie pathologique, d'une chaire de clinique d'accouchement, d'une autre de pharmacologie, et enfin d'une chaire de « méthode générale ».

Homme politique influent, personnage considérable dans le monde des lettrés et des savants, Cabanis ne pouvait pas se désintéresser des intrigues qui allaient se dénouer par le coup d'Etat de Brumaire. Il y prit en effet une part active, pour l'encourager auparavant, pour le défendre ensuite. Pour comprendre cette attitude, il faut se rappeler que Bonaparte apparaissait alors à beaucoup de gens sous un jour tout différent de celui où nous le voyons aujourd'hui. Après le traité de Campo-Formio, il répondait aux compliments de Garat, «comme un philosophe qui aurait paru quelque temps à la tête des armées ». « Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qui ne lui appartienne. » Ami de Volney, de Rœderer, de Destutt de Tracy, il allait visiter Cabanis à Auteuil et demandait à voir Mme Helvétius. On comprend que Cabanis n'ait vu, à ce moment, dans le général, qu'un ami sincère de l'ordre et de la liberté. Aussi, il défendit, devant le Conseil des Cinq-Cents, la révolution qui venait de s'accomplir, il publia à la fin de décembre *Quelques considérations sur l'organisation sociale et sur la nouvelle Constitution*. Cabanis répond à ceux qui ne voient dans le coup

d'Etat que l'œuvre d'une ambition personnelle, il y établit que le gouvernement doit être « fort, pour protéger efficacement la liberté des individus, pondéré, pour ne pas opprimer ceux qu'il doit défendre, stable, parce que la durée améliore les bonnes institutions, mais ouvert aux améliorations et aux perfectionnements. » Ces espérances devaient être cruellement déçues.

La période de la vie de Cabanis que nous venons d'étudier (1789-1799) est donc une période de grande activité et de production intense. Marquons en quelques mots les principaux traits de l'œuvre accomplie. Ami et collaborateur de Mirabeau, puis ami et conseil de Condorcet, membre de la Commission des Hôpitaux, collaborateur à la Décade, professeur des écoles centrales, et de la Faculté de médecine, membre de l'Institut, membre du Conseil des Cinq-Cents, enfin ami et défenseur de Bonaparte, Cabanis prend à la vie politique une part importante ; il se range résolument parmi les défenseurs de l'ordre nouveau : dans tous ses ouvrages, nous retrouverons les mêmes dithyrambes en faveur de la liberté, du progrès, de la Révolution. Il ne fait pas que soutenir de sa sympathie et de ses nombreuses et puissantes influences le mouvement révolutionnaire, il collabore à la grande réorganisation entreprise par les premières assemblées et surtout par la Convention. Esprit lucide et ferme, il trace les plans d'une réforme systématique des écoles de médecine. Ses vues pratiques ne sont nullement celles d'un théoricien, d'un utopiste, mais au contraire d'un homme d'expérience, pondéré, sagace, qui aperçoit nettement le but à atteindre, les moyens à employer pour y parvenir, et la mesure dans laquelle il pourra réaliser et matérialiser son idéal. Car c'est un des caractères les plus frappants de l'œuvre pédagogique et médicale de Cabanis comme aussi de son œuvre proprement spéculative que cette alliance intime entre l'esprit philosophique, l'aptitude à la généralisation, la pensée synthétique et systématique d'une part, et d'un autre côté le bon sens observateur, l'appel constant à l'expérience, au fait, à la réalité de la vie journalière. Aussi ne saurait-on distinguer parmi ses ouvrages ceux qui sont proprement philosophiques de ceux qui ne le sont pas. Il en est de Cabanis comme de tous les vrais philosophes: précisément parce que leur pensée va d'elle-même et tou-

jours au général, et qu'elle part des principes pour juger et décider des cas particuliers, tout se tient dans leur œuvre. Qu'il songe à organiser les fêtes publiques ou à réglementer la charité, ou à fonder un enseignement clinique de la médecine, qu'il réfléchisse sur les méthodes et les réformes possibles de la science médicale elle-même, Cabanis voit toujours de haut et de loin, et nous ne voulons pas dire par là qu'il dédaigne de descendre dans le détail. L'œuvre maîtresse de notre philosophe, les *Rapports*, se rattache donc étroitement à toutes les autres. Il ne l'achèvera que plus tard, mais dès maintenant, il n'en a pas seulement publié la moitié, il en a aussi tracé le plan général et les grandes lignes, il en a conçu dans son esprit les idées directrices. Les loisirs que feront à l'homme politique l'ambition toujours plus envahissante du Premier Consul lui permettront de l'achever.

Cabanis après le 18 brumaire

Cabanis, après le coup d'Etat, entra au Sénat conservateur à côté de ses amis Destutt de Tracy, Volney, Garat. Il ne paraît pas avoir pris aux travaux de cette assemblée une part bien effective. L'autoritarisme de Bonaparte ne laissait du reste pas grand'place à l'activité des corps législatifs. Cabanis se réfugia alors dans les études théoriques: il s'occupe de faire paraître, vers 1799, ses six premiers mémoires sur les *Rapports du physique et du moral*, dans le recueil de l'Institut, et en 1802, les six derniers, dans une édition séparée.

En 1802, après la réorganisation de l'Institut, qui était devenu suspect au Premier Consul, Cabanis passe dans la classe de la langue et de la littérature françaises, représentant l'ancienne Académie française, où il remplace l'abbé Maury. C'est à la demande de l'Académie que Cabanis écrivit, quelque temps après sa réception, l'éloge de Vicq d'Azyr.

Mais sa santé, qui n'avait jamais été très bonne, s'altérait de plus en plus. Aussi, pendant cette période, depuis le 18 brumaire jusqu'à sa mort, son activité se ralentit. Il publie une édition de ses œuvres concernant l'organisation et la réforme de l'enseignement médical, il correspond d'une façon régulière avec Maine de Biran qu'il

exhorte à travailler sur la « Décomposition de la pensée ». « Rien, lui dit-il, ne peut être plus utile à la considération et aux progrès de la science dont, au reste, on ne peut plus se passer aujourd'hui. » Il est en relations très étroites avec Destutt de Tracy qui lui dédie son *Traité d'idéologie* comme à un inspirateur et comme à un maître. « Vous avez donné réellement, dit celui-ci dans sa préface, toute l'histoire de l'homme, autant du moins que le permet l'état actuel de nos connaissances. Vous l'avez tracée de la manière à la fois la plus vaste et la plus sage, la plus éloquente et la plus exacte... Votre ouvrage m'a été utile avant même qu'il fût achevé, vos conversations me l'ont été encore davantage, et c'est à vous que j'ai dû jusqu'au courage d'entreprendre les recherches auxquelles je me suis livré et jusqu'à l'espérance qu'elles pourraient avoir quelque utilité. Le succès que j'ambitionne le plus, c'est que mon ouvrage puisse être regardé comme une conséquence du vôtre, et que vous n'y voyiez qu'un corollaire des principes que vous avez exposés... *L'histoire de notre intelligence serait enfin une portion et une dépendance de la physique humaine.* »

Enfin Cabanis revient à ses premières études, celles par où il avait débuté dans la vie littéraire de son temps, il revoit sa traduction d'Homère et l'envoie à Thurot avec une lettre pleine de vues ingénieuses sur la constitution d'une esthétique scientifique. Une autre lettre, adressée vers 1806 à Fauriel, qui avait formé le projet d'écrire l'histoire du stoïcisme, publiée beaucoup plus tard (1824), a fait l'objet de longues controverses. Bérard, qui la publia comme une arme de guerre, soutint que c'était par condescendance envers l'esprit de son époque que Cabanis avait donné à son œuvre une couleur matérialiste, et que plus tard, il était revenu par la réflexion à des croyances plus vraies. Nous n'entrerons point dans le détail de cette discussion; il est évident, pour qui a lu Cabanis d'un bout à l'autre, que son opinion sur les causes premières n'a jamais beaucoup varié et que la doctrine qui est exposée même dans les *Rapports* n'est pas sensiblement différente de celle qu'on trouve dans la *lettre à Fauriel*. Nous exposerons plus loin l'attitude très originale qu'a prise Cabanis dans cette question, attitude qui se rapproche beaucoup de celle qu'après Auguste Comte devaient adop-

ter la plupart des savants du XIXe siècle. Cabanis, bien qu'en principe il ne soit point opposé à l'hypothèse d'une cause première, d'une cause profonde des phénomènes, bien que même il considère cette hypothèse comme presque nécessaire pour comprendre l'univers pris dans son ensemble, se refuse énergiquement, en tant que savant, à faire intervenir dans les études de détail une pareille explication. Il adopte sur ce point l'attitude qu'il a prise vis-à-vis des causes finales; il faut autant que possible, dit-il, éliminer celles-ci, de la science, pour une raison de méthode, et bien qu'en théorie cette hypothèse n'ait rien d'absurde, ni d'invraisemblable. Il nous semble que le « matérialisme » de Cabanis a été, comme il l'est pour beaucoup de savants d'aujourd'hui — et c'est là un point sur lequel nous reviendrons — une méthode. Ajoutons que le prétendu « spiritualisme » de la lettre à Fauriel est, comme on le verra par les extraits que nous en donnons, un spiritualisme d'un genre tout particulier.

Mais au milieu de ces travaux, Cabanis s'épuisait de plus en plus. Il eut le 26 avril 1807 une première attaque; son ami Richerand, qui était alors près de lui, réussit à rétablir le malade. Il le décida à quitter sa maison d'Auteuil, où le voisinage de Paris lui attirait trop de visites, et à aller s'établir à quelques lieues plus loin, dans la petite ville de Meulan, chez sa belle-sœur Mme de Condorcet. Dans l'automne, Cabanis eut une seconde attaque avec paralysie, suivie bientôt après d'une troisième. Dans l'intervalle de ses attaques, il s'observa constamment avec le plus grand sang-froid, avec la curiosité d'un savant et le stoïcisme d'un sage, faisant à ce sujet à ses amis les observations les plus spirituelles et les remarques les plus judicieuses; « sa raison ne l'abandonna ni ne faiblit un seul instant » (Moreau de la Sarthe). A l'approche de l'hiver, il se retira près de Rueil; il allait, avec son neveu, visiter les malades des villages voisins. « Il méditait, nous dit de Tracy, le plan d'un grand ouvrage sur les moyens possibles d'améliorer l'espèce humaine en profitant de toutes les connaissances qu'elle a déjà acquises pour accroître encore ses forces, ses facultés et son bien-être. Il en avait rassemblé toutes les idées principales. Elles confirmaient ou étendaient les vérités répandues dans ses différents écrits, elles en étaient une application directe, il ne lui restait plus

qu'à prendre la plume, c'était le monument qu'il croyait le plus propre à honorer et à illustrer sa mémoire. » Il ne devait pas achever son œuvre. Dans la nuit du 5 mai 1808, une dernière attaque l'emporta, à l'âge de 51 ans. Le 14, son corps fut transféré, après une cérémonie funèbre dans l'église d'Auteuil, au Panthéon, pour y être inhumé. Garat, entouré des députations de l'Institut, du Sénat, de l'Ecole de Médecine, prononça un discours sur sa tombe.

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'approcher Cabanis sont unanimes dans les éloges qu'ils font de l'homme. Destutt de Tracy et de Ségur louent également en lui cette alliance intime de fermeté et de bonté, cette union étroite entre la richesse de l'imagination et la droiture d'esprit, qui semble en effet avoir été un des traits les plus frappants de son génie. « Que ne puis-je faire passer dans mes paroles, dit le premier, ce charme inexprimable qui était en lui, et lui attachait sans retour les cœurs de ceux qui furent assez heureux pour le connaître ! Je peindrais cette bienveillance touchante qu'on trouvait toujours dans son accueil, cette simplicité aimable, unie à une sorte de dignité, cette indulgence facile qui rendait si doux tous ses rapports avec les autres hommes... Ceux qui furent ses amis savent quelle délicatesse, quelle générosité, quel dévouement il portait dans ce noble sentiment. » Sans doute, ce sont là les paroles d'un ami très fidèle prononcées presque au lendemain de la mort de son ami. Mais, cinquante ans après, l'étude de la vie du médecin philosophe provoque chez son impartial historien, un enthousiasme et une admiration aussi grands. « Cabanis, dit Mignet, n'avait que 51 ans lorsqu'il mourut. Ce demi-siècle s'était écoulé pour lui dans la pratique des plus belles vertus. Il avait cultivé la science, aimé la raison, cru au droit, poursuivi la justice, exercé la bienfaisance. Pendant les traverses de sa courte vie, il n'avait été infidèle à aucune de ses opinions, incertain sur aucun de ses devoirs ; sans repentir, parce qu'il avait été sans excès, il n'avait jamais voulu moins de liberté, parce qu'il n'en avait jamais demandé trop. Son courage n'avait pas fléchi sous les violences de la multitude, sa fierté ne s'était pas courbée devant les grandeurs d'un maître. Toutefois cette force était accompagnée en lui de douceur, cette dignité mêlée d'agrément, et sa vertu, où l'on ne sentait rien de roide, associait les qualités les

plus charmantes, aux sentiments les plus nobles. Fondateur bien qu'incomplet d'une science nouvelle, et utile réformateur d'une science ancienne, il a su réunir en lui le dévouement du médecin, la pensée du philosophe, la générosité du politique, l'élévation de l'écrivain et la modération du sage. »

On affaiblirait l'éloge en y ajoutant. Pourtant, il n'est rien dans ces lignes qui semble exagéré. Elles rendent fidèlement l'impression que donne l'étude impartiale et objective des faits. Même à ne considérer que l'homme, peu de figures apparaissent comme aussi séduisantes, et en même temps aussi dignes de respect et d'admiration dans cette époque troublée de la Révolution. De bien peu d'hommes, on pourrait dire avec autant de justesse que rien d'humain ne leur est resté étranger. Du dix-huitième siècle, Cabanis a conservé la grâce un peu fardée, toute l'élégance, et en même temps l'attachement passionné aux idées de progrès, de liberté et de justice ; et il a déjà du dix-neuvième la sévérité dans la critique, le sens historique, la largeur d'esprit unie à la prudence dans la construction scientifique. Les ouvrages qu'il nous a laissés ne représentent qu'une partie, une petite partie de son œuvre. Comme beaucoup d'hommes de son époque, il a agi d'une façon directe, par sa science de la conversation et par le charme de sa parole bien plus encore que par ses écrits, dont la plupart du reste, et les plus importants, sont des discours, des leçons, des rapports, ou des lettres. Aussi ne peut-on l'apprécier à sa mesure qu'en le replaçant au milieu de la société où il a vécu : c'est ce que nous avons cherché à faire dans cette étude. Et si maintenant, après avoir parcouru les différentes étapes de sa vie, après avoir envisagé les multiples aspects de son intelligence, nous essayions de trouver pour lui ce que les Allemands appellent la « caractéristique » d'un auteur, autrement dit le trait dominant de son génie, le terme qui résume et synthétise le moins imparfaitement l'ensemble de ses qualités intellectuelles et morales, nous nommerions cette vertu que les Grecs avaient mise parmi les quatre vertus essentielles du sage, la σωφροσύνη : la tempérance, ou pour reprendre le mot par lequel Mignet termine si justement son éloge : la modération. Ce qui frappe en effet chez lui, ce sont moins encore ses dons naturels, que l'heureux usage

qu'il en a su faire. On le juge très mal d'ordinaire, parce qu'on ne connaît guère de lui qu'une formule : « La pensée sécrétion du cerveau », qui en effet, si on la détache ainsi de l'ensemble de son système, semble d'un rêveur et d'un exalté. Pourtant personne n'eut autant que lui le sens de la mesure. Personne ne fut plus pondéré, mieux équilibré dans sa vie de savant, dans sa vie d'homme politique, et dans sa vie d'homme, tout simplement. Peu d'écrivains unirent, au même degré, dans leur œuvre, le génie constructeur au constant souci de l'expérience. Ferme et bon, droit sans raideur, honnête sans ostentation, plein de bon sens, avec une grande largeur d'esprit, précis sans sécheresse, éloquent avec sobriété, Cabanis a incarné quelques-unes des plus belles et des plus heureuses qualités de l'esprit français.

II

SON ŒUVRE

L'éducateur

En dehors des nombreux mémoires que Cabanis a consacrés à l'enseignement de la médecine, le principal ouvrage où il expose ses vues sur l'éducation est le « *Travail* », retrouvé après la mort de Mirabeau dans les papiers du grand orateur. On a discuté l'authencité de ce travail. Mais le fait que Guinguené et Thurot, qui l'un et l'autre avaient connu personnellement Cabanis, lui attribuent cet ouvrage, ne permet pas, il semble, de conserver de doute à cet égard. D'ailleurs bien des idées que nous y trouvons exposées appartiennent certainement à notre auteur et se retrouvent dans d'autres ouvrages.

Ce travail est composé de quatre discours ; le premier traite de l'*Instruction publique* ou de l'organisation du corps enseignant, le second, des *Fêtes publiques civiles et militaires*, le troisième *de l'établissement d'un lycée national*, le quatrième *de l'éducation de l'héritier présomptif de la Couronne et de la nécessité d'organiser le pouvoir exécutif*. Ce dernier discours a surtout un caractère politique, les trois premiers, et surtout le second, renferment des vues intéressantes, quoique un peu rapides, sur le but de l'éducation en général, et particulièrement dans un pays libre,

sur le rôle de l'Etat dans l'enseignement public, et sur l'organisation pratique de cet enseignement.

Quel est le but de l'éducation ? L'auteur juge, en effet, nécessaire de remonter, pour établir les règles et les conditions de l'enseignement public, à des principes généraux et, comme il dit, un peu abstraits. De même que le but de l'association est le perfectionnement du bonheur de l'homme, de même le but général de l'éducation est le perfectionnement des moyens par lesquels s'étend notre existence et peut s'accroître notre bonheur. Les besoins de l'homme et aussi les moyens qu'il a de les satisfaire sont également des conséquences de sa sensibilité. Les uns et les autres sont des « émanations de cette sensibilité, dernier fait auquel on puisse remonter dans l'étude de l'homme ». C'est là une théorie qu'on retrouvera exposée tout au long, dans les *Rapports*. Par le fait même que l'éducation développe les moyens de l'homme, elle développe aussi ses besoins. L'important n'est pas de resserrer ses besoins en deçà des limites de la nature, ni de donner à ses moyens une extension forcée qui l'embarrasse et la fatigue, mais de les maintenir dans un état de balancement et d'équilibre, de manière qu'ils croissent et décroissent toujours ensemble. »

Partant de ces principes, Cabanis se fait de l'éducation une idée très large. « L'éducation est la culture de l'homme, c'est le développement de tout ce qui concourt à son existence : c'est l'apprentissage de la vie, et l'art de la rendre plus complète et plus heureuse. Or dans ce sens, l'homme est élevé par les lois mêmes qui le font vivre, par les phénomènes que ces lois produisent en lui, par cette chaine ininterrompue de sensations et de mouvements qui lui sont propres, il est élevé par les impressions successives et continuelles qu'il reçoit des objets extérieurs, et dont celles mêmes qui paraissent produites à son insu déterminent toujours dans les modifications de son être, des changements plus ou moins remarquables. »

Mais ce sens du mot est évidemment trop étendu : l'éducation, c'est plus précisément l'art de modifier les circonstances dans lesquelles se développe la vie de l'individu et d'influer par là sur sa personnalité. Quelles doivent être les règles directrices et le but principal de cet art ?

L'art ne consiste pas à repousser et à dédaigner les sages

dispositions de la nature, il consiste au contraire à « les adopter avec choix, à les imiter avec adresse, à les combiner avec intelligence ». Or, de tous les objets dont l'homme doit vivre entouré, le plus important pour lui c'est l'homme. Susceptible de vivre dans autrui et par autrui, cette qualité distinctive qui l'incorpore, pour ainsi dire, avec toute son espèce, et qui fait la principale force de la chaine sociale, lui défend de mener une vie isolée. S'il est perfectible, c'est par des communications de pensée ; s'il est heureux, c'est par des communications de sentiments ; et ses plus grands maux lui viennent des faux rapports qui s'établissent entre lui et ses semblables. « L'art de coexister convenablement avec les hommes » est donc la partie fondamentale de l'éducation.

Cet art étant le fruit de l'exercice, comme tous les autres, ne peut s'apprendre qu'au milieu des hommes. Mais ce milieu social, où doit se faire l'éducation, ne peut être formé d'hommes faits, que l'enfant ne comprendrait pas, parce qu'il leur ressemble trop peu. « L'instinct choisit ici comme l'éducateur le plus sage et le plus profond. » C'est donc parmi une société d'enfants que l'enfant s'habituera à la société. L'éducation doit être publique.

Y a-t-il maintenant un genre d'éducation qui convienne plus particulièrement à un peuple libre ? Oui, car la pratique de la liberté n'est pas une chose aisée, c'est une véritable science. « La science de la liberté, dit l'auteur, n'est pas si simple qu'elle peut le paraître au premier coup d'œil, son étude exige des réflexions, sa pratique, des préparations antérieures ; sa conservation, des maximes mesurées, des règles inviolables et plus sévères que les caprices mêmes du despote. » Cette science est intimement liée à tous les grands travaux de l'esprit et à la perfection de toutes les branches de la morale. C'est d'une bonne éducation seulement que l'on doit attendre « ce complément de régénération qui fondera le bonheur du peuple sur ses vertus, et ses vertus sur ses lumières ».

Mais, tandis que les législateurs anciens cherchaient tous, par le moyen de l'éducation, à donner à leurs peuples une tournure particulière, l'objet unique d'une éducation « républicaine » (si je puis employer ce mot, qui est un anachronisme en 1790) sera de rendre à l'homme l'usage de ses facultés, de le faire jouir de tous ses droits, de faire

naître l'existence publique de toutes les existences individuelles librement développées, et la volonté générale de toutes les volontés privées. Car, selon ces principes, les hommes doivent « être ce qu'ils veulent, vouloir ce qui leur convient, et faire toujours exécuter ce dont ils sont convenus ». L'éducation les mettra à portée de s'entendre plus facilement pour régler leurs intérêts comme bon leur semblera.

Cabanis, comme tous les hommes du XVIIIe siècle, a grande confiance dans l'influence des idées, dans la puissance des « lumières » pour amener les peuples à la vertu. Mais il sait s'arrêter à temps : l'éducation, pour lui, a surtout pour but de former des habitudes, et elle s'adresse autant à la sensibilité de l'individu qu'à sa raison. L'homme, dit-il, en sa qualité d'être sensitif, est mené bien moins par des principes rigoureux qui demandent de la méditation pour être saisis sous toutes leurs faces, que par des objets imposants, des images frappantes, de grands spectacles, des émotions profondes. L'homme obéit plutôt à ses impressions qu'au raisonnement. « Ce n'est pas assez de lui montrer la vérité, le point capital est de le passionner pour elle. Il s'agit moins de le convaincre que de l'émouvoir ; moins de lui prouver l'excellence des lois qui le gouvernent, que de les lui faire aimer par des sensations affectueuses et vives. » Cabanis revient avec insistance sur ce point, qui est selon lui de première importance. Si ces considérations sont vraies pour tous les individus, elles le sont encore plus pour les nations et particulièrement pour la nation française « qui, propre à la culture de tous les talents, et capable de toutes les vertus, est en même temps, s'il est permis de le dire, douée d'une mobilité si grande, que, pour tenir à ses travaux, pour conserver ses goûts, et ses meilleures qualités, elle paraît avoir besoin de les transformer en passions, et de les environner toujours de quelques prestiges ». Aussi Cabanis admire-t-il beaucoup la psychologie avisée et subtile des législateurs anciens, leur art de diriger les hommes, de produire les plus grands effets par les plus petits moyens, et il les oppose à la Constituante dont les institutions portent sans doute l'empreinte de la froide raison, de la justice, de la vérité dont les lois s'adressent à la raison sévère, à l'insensible équité. Mais il y manque encore ce qui saisit

l'homme par tous les sens, ce qui le passionne, ce qui l'entraîne. Et cette observation n'est pas seulement d'un psychologue et d'un éducateur avisé, mais aussi d'un politique clairvoyant.

Nous venons d'exposer les vues générales de Cabanis sur l'éducation ; nous n'entrerons pas dans le détail des mesures qu'il propose, ce sont là des projets qui n'ont qu'un intérêt historique. Cabanis est partisan en principe de l'éducation libre, surveillée seulement de loin par l'Etat ; mais, en pratique, pour ménager l'opinion publique, qui est favorable aux institutions d'enseignement officiel, on créera des écoles dont les maîtres seront soumis aux magistrats des départements : car aucun pouvoir permanent ne doit avoir à sa disposition une arme aussi redoutable que la nomination des maîtres. « C'est la plume qui conduit l'épée, et qui donne ou enlève les sceptres, ce sont les instituteurs de la jeunesse, les philosophes et les écrivains de tous les genres qui font marcher les nations à la liberté ou qui les précipitent dans l'esclavage. » Il faut donc qu'ils soient toujours aux ordres de l'intérêt public. L'enseignement sera payant ; il sera organisé par l'Assemblée nationale. On encouragera l'étude des langues anciennes et particulièrement de la belle langue grecque, dont « le mécanisme est si parfaitement analytique, et dont l'harmonie appelle toutes les beautés du discours » ; l'étude des sciences naturelles, « la vraie colonne lumineuse qui doit nous conduire au sein des déserts ». On organisera des fêtes publiques pour exalter le sentiment national. On réunira les meilleurs élèves de toutes les écoles de France dans un grand établissement, où ils puissent achever leur éducation et qui sera appelé Lycée National. Cette idée de Cabanis devait quelques années plus tard être réalisée par la fondation de l'Ecole normale. Dans la discussion de ce projet, nous retrouvons les mêmes qualités de bon sens avisé et de pénétrante psychologie. Le projet de Cabanis est bien plus pratique que celui de la Convention ; son Lycée National ne comprendra, comme l'Ecole normale supérieure de Napoléon, qu'une centaine d'élèves, et non quinze cents comme l'Ecole fondée par la Convention. « Le législateur, dit-il à ce propos, agit bien plus par le mouvement qu'il imprime que par les effets directs que ses institutions produisent. Les places où le mérite peut conduire

n'ont pas besoin d'être nombreuses pour éveiller l'ambition d'une multitude de concurrents : un seul les obtient, mille s'en rendent dignes ; il ne suffit pas de considérer les hommes qu'elles récompensent, il faut voir aussi ceux qu'elles forment, dont elles sont également par là les véritables bienfaitrices, et qui deviennent eux-mêmes à leur tour un grand bienfait de la législation ».

Cabanis éducateur a gardé de l'époque la confiance dans les réformes législatives, la ferme conviction que les institutions transforment les peuples, la foi dans la puissance de la raison, la croyance que la moralité dépend pour une grand part du raisonnement, que les hommes, éclairés, seront meilleurs, et qu'il suffit de leur montrer le droit chemin pour qu'ils le suivent. Pourtant nous avons vu que sur tous ces points, il ne suit pas son siècle sans réserves ni sans restrictions. Il pense que les réformes ne seront point durables, si elles ne s'appuient sur l'esprit public, que le législateur ne fait que transformer les circonstances dans lesquelles l'individu se développe et agit selon les lois propres de sa nature ; il sait que l'homme obéit autant et plus à sa sensibilité qu'à sa raison, et si une bonne éducation peut selon lui améliorer la moralité publique, c'est en créant des habitudes, en essayant de développer, de favoriser ce sentiment naturel, cet instinct, ce besoin de sociabilité qui a dans la psychologie de Cabanis un si grand rôle. S'il admire Rousseau comme tous ses contemporains, il le proclame plus grand encore par la multitude d'observations morales de détail ou de leçons applicables au bonheur journalier de l'individu, qui remplissent toutes les pages de ses livres, que par ses systèmes généraux métaphysiques ou politiques. Et d'ailleurs, la place même qu'il fait à la sympathie, à la sensibilité, à l'influence toute puissante de la société sur l'individu, montre assez qu'*Emile* n'est point son idéal. Sans doute, il ne faudrait pas exagérer la valeur de ce travail fait assez hâtivement, et dont la forme même n'est pas toujours d'une correction irréprochable : pourtant, nous y voyons se dessiner les principes de la psychologie des *Rapports* ; nous y trouvons marquées d'un trait assez net des idées fort intéressantes sur le but et le rôle de l'enseignement. C'est assez pour faire du *Travail sur l'Education* un livre digne de toute notre attention.

Le médecin

Cabanis, comme nous l'avons indiqué plus haut, commença ses études de médecine en 1778 et les termina en 1783. Il étudia d'abord sous la direction d'un praticien de Saint-Germain, Dubreuil, qui faisait grand cas de ce que nos médecins modernes appellent la médication psychi-

Mme HELVÉTIUS.
D'après une miniature appartenant à M. A. Dutens

que, autrement dit des remèdes moraux, et s'occupait à ses heures perdues d'histoire médicale. « Il exerçait, nous dit Cabanis, sur les âmes les plus fortes et sur les esprits les plus éclairés le même empire que le merveilleux exerce sur le vulgaire ». C'est avec lui que Cabanis commenta Hippocrate et Galien. En même temps, il suivait à l'Ecole les cours d'anatomie et d'hygiène, et étudiait avec passion les maîtres de l'école de Montpellier. Il ne dédaignait même pas de s'inscrire comme élève chez le fameux magnétiseur

Mesmer, qui obtenait à cette époque des cures merveilleuses. Au sortir de ces études, Cabanis ne perd point contact avec les médecins. Il retrouve chez Mme Helvétius, plus tard, à Meulan, chez le marquis de Grouchy, les « princes de la science » d'alors : Thouret, l'importateur en France de la méthode jennérienne, le chirurgien Richerand, le savant aliéniste Pinel, celui qui le premier délivra les fous de leurs chaînes, Desgenettes, que son dévouement pendant la peste de Jaffa a rendu célèbre.

Membre de la commission des hospices, en 1795, professeur d'hygiène aux écoles centrales, puis à la Faculté de médecine (1799), Cabanis ne prit cependant point une part active à l'enseignement ; sa mauvaise santé l'en empêcha. Comme on refusait sa démission, il consacra ses appointements à subventionner la bibliothèque de l'Ecole, à encourager les travaux anatomiques, et à créer une bourse d'études à la Faculté de médecine.

Il ne pratiqua jamais la médecine qu'à Auteuil, chez les pauvres gens. Mais il faut ajouter qu'il trouva en lui-même un sujet d'observations, et, dans le mémoire de l'*Influence des maladies sur le moral*, il déclare qu'il est le premier exemple de sa thèse.

Au point de vue purement scientifique, Cabanis laisse peu de chose, une *Note sur un genre particulier d'apoplexie*, et les *Observations sur les affections catarrhales, et particulièrement sur les rhumes de cerveau et de poitrine*, où il étudie surtout les conditions générales de développement de ces catarrhes. Cet ouvrage, d'ailleurs, n'ajoutait à peu près rien aux connaissances du temps. M. Labrousse a signalé encore *une annotation* inédite au « Tableau du climat et du sol des Etats-Unis » de Volney. Enfin Cabanis avait écrit un *Traité de Physiologie* qu'il n'édita point, parce qu'à la même époque, Richerand fit paraître un travail analogue.

La partie la plus importante de son œuvre médicale, c'est la réorganisation de l'enseignement. Il avait préludé à cette tâche en publiant, en 1789, ses *Observations sur les Hôpitaux*. Beaucoup des réformes qu'il propose dans cet ouvrage ont été réalisées depuis. Il demandait que les hôpitaux fussent transportés, ainsi que les cimetières, hors des villes. Il défendait l'idée de pavillons petits et nombreux substitués aux grands hôpitaux. Il proteste

contre le régime qu'on faisait alors suivre aux malades, les purgeant à dates déterminées par le règlement ; il souhaite la collaboration plus intime du chirurgien et du médecin ; il réclame surtout la suppression définitive de ces lits barbares où l'on faisait coucher à la fois quatre, cinq et même six malades. Les hôpitaux pour lui devraient servir à l'enseignement des jeunes étudiants : il faudrait noter soigneusement les observations, établir un tableau où l'on indiquerait le rapport entre les maladies, le moment de l'année et la température. Il vantait, en passant, les avantages du régime cellulaire et du travail forcé pour les prisonniers. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour voir que c'étaient là des idées d'avenir.

Le travail le plus important que Cabanis consacre à l'enseignement est le Rapport au Conseil des Cinq-Cents. Il y demandait la création d'une chaire d'anatomie pathologique, d'une chaire de clinique d'accouchements, d'une autre de pharmacologie, et enfin d'une chaire de « méthode générale ». Tous ces projets ont été réalisés depuis. Mais surtout il y traçait du rôle de la médecine dans l'Etat un tableau très vaste et très élevé.

Le premier objet de cette science, y disait-il, c'est sans doute de guérir les maux des êtres souffrants. Mais c'est aussi le médecin qui doit tracer les règles d'hygiène générale, appropriées aux différents climats, surveiller les travaux publics où la santé des citoyens est intéressée, diriger les mesures de police, en cas d'épidémie, contrôler les denrées alimentaires, pour y éviter la fraude, motiver les jugements dans plusieurs questions de droit civil ou criminel. « Enfin, ajoute Cabanis, si notre espèce est susceptible d'un grand perfectionnement physique, c'est encore à la médecine qu'il appartient d'en chercher les moyens directs, de s'emparer à l'avance des races futures, de tracer le régime du genre humain, d'où il suit que des progrès de cette science dépendent peut-être les destinées étonnantes d'une époque à venir que nous n'osons pas même imaginer. »

On voit que Cabanis, même quand il traite de questions techniques, ne néglige jamais les vues d'ensemble ; et les réformes de détail ne sont pour lui que le moyen d'atteindre un but, très élevé, qu'il aperçoit clairement. On retrouve le même esprit dans les deux ouvrages consacrés à cette

méthode générale de la médecine, qu'il aurait voulu voir professer officiellement : *Du degré de certitude en médecine* (1798) et *Coup d'œil sur les Révolutions et la Réforme de la médecine* (1804).

Le premier de ces ouvrages a été écrit pour « faire sentir aux médecins toute la dignité de leur ministère, pour leur en inspirer l'enthousiasme ». Sans parler de son utilité directe, la médecine est encore « la base de toute bonne philosophie rationnelle ». Elle nous montre à nu « tout l'homme physique dont l'homme moral n'est lui-même qu'une partie ou, si l'on veut, une autre face ». Elle fournira donc des bases également solides « à cette philosophie qui remonte à la source des idées, et à cette autre philosophie qui remonte à la source des passions. D'une part, ses vues doivent diriger tout bon système d'enseignement ; de l'autre, elle trouve dans les lois éternelles de la nature, les fondements des droits et des devoirs de l'homme ». Enfin, une des autres utilités de la médecine est de « dissiper les fantômes qui fascinent et tourmentent les imaginations » et de détruire les superstitions. Nous ne suivrons pas l'auteur dans le détail de la discussion qu'il institue sur les objections et les critiques qu'on fait couramment aux médecins. Nous y retrouvons partout ce bon sens judicieux et sûr qui n'exclut pas, on le voit, la largeur et même la hardiesse d'esprit. Signalons seulement en passant la conception que se fait l'auteur du rôle des théories. « La seule théorie qui n'égare jamais, n'en mérite pas le nom à proprement parler. Elle ne va pas plus loin que l'observation ; elle n'est que l'observation elle-même. Les autres se hâtent de ranger d'avance tous les faits sous des principes généraux qui ne se rapportent qu'à un petit nombre d'entre eux... Les bons esprits les rejettent, non parce qu'elles n'expliquent rien, mais parce qu'elles n'expliquent pas tout. » Ces théories trop ambitieuses n'exercent sur la pratique qu'une influence fort petite, car leurs partisans mêmes les abandonnent en présence des faits. C'est toujours aux faits, à l'observation qu'il faut revenir, et c'est sur eux que les idées directrices doivent être sans cesse vérifiées. « Oui, s'écrie l'auteur dans la conclusion, j'ose le prédire, avec le véritable esprit d'observation, l'esprit philosophique, qui doit y présider, va renaître dans la médecine, la science va prendre une face nou-

velle. On réunira ses fragments épars, pour en former un système simple et fécond comme les lois de la nature. Après avoir parcouru tous les faits, après les avoir revus, vérifiés, comparés, on les enchaînera, on les rapportera tous à un petit nombre de points fixes ou peu variables. On perfectionnera l'art de les étudier, de les lier entre eux par leurs analogies ou leurs différences, d'en tirer des *règles générales, qui ne seront que leur énoncé même, mais plus précis*. On simplifiera surtout l'art plus important et plus difficile de faire l'application de ces règles à la pratique. » Pour comprendre toute l'importance et saisir la valeur de ce programme, il faut se rappeler que jusqu'à cette époque, la médecine était restée perdue dans les abstractions et les théories. Les grandes écoles du XVIII^e^ siècle n'étaient pas parvenues à séparer les problèmes médicaux des questions proprement philosophiques. On disserta it sur l'animisme, sur le solidisme, sur l'archée ou le principe vital. Les iatromécanistes luttaient avec les iatrochimistes. Aller d'abord aux faits, observer avant de construire, voir et examiner avant de réfléchir nous paraît aujourd'hui chose toute simple. Il a fallu pourtant des siècles pour découvrir cette méthode si naturelle. Cabanis a été, avec Pinel et avec Bichat, l'un des promoteurs du mouvement philosophic -mé ical, qui, s'inspirant de Condillac et de Locke, a tenté de réformer la médecine par l'application d'une analyse concrète, par une critique sévère des documents, et avant tout par l'observation directe de la nature. Nous pourrions lui appliquer l'éloge qu'il a fait d'Hippocrate, félicitant l'illustre médecin grec d'avoir ramené la médecine dans « *sa route naturelle, l'expérience raisonnée* ». Cette page du *Degré de certitude* c'est véritablement le « Discours de la méthode » de la médecine.

Ces règles de la méthode médicale, qu'il avait posées dès avant 1788, c'est-à-dire avant que Pinel eût dans sa *Nosographie* tenté d'appliquer l'analyse de Condillac à la classifica ion des maladies, ces règles, dis-je, Cabanis va les reprendre, les commenter, les analyser dans son ouvrage sur les *Révolutions et la Réforme de la médecine*, commencé en 1795 et publié en 1804.

L'ouvrage porte en épigraphe cette pensée d'Hippocrate : Ἰητρὸς γὰρ φιλόσοφος ἰσόθεος. En vérité, le médecin philosophe est l'égal d'un dieu. — C'est une « réforme

entière et semblable à celle qui fut jadis exécutée par Hippocrate » que réclame Cabanis, et même, ajoute-t-il, « l'état des lumières semble permettre de la rendre plus complète et ses effets plus durables, qu'Hippocrate même ne put le faire de son temps ». Il faut, comme lui, « délivrer la médecine des faux systèmes, et lui créer des méthodes sûres, et d'un autre côté, faire rejaillir sur la philosophie morale et physique les lumières de la médecine, en d'autres termes, transporter ces deux sciences l'une dans l'autre. Il faut mettre la médecine en harmonie avec les autres sciences, et déterminer avec exactitude leurs rapports mutuels. Il faut y porter cette méthode générale, la seule qui soit appropriée à la manière dont s'exercent nos facultés intellectuelles, et qui, dans chaque art ou dans chaque science, faisant naître les axiomes des observations, transforme les résultats des faits en règles ; méthode qui n'est elle-même réduite en principes que depuis peu de temps, et qui dans les siècles passés ne pouvait être devinée que par quelques génies heureux ».

C'était là une entreprise bien vaste. L'auteur ne l'acheva jamais. L'ouvrage dont nous parlons n'en devait être que l'introduction. La mauvaise santé, d'autres occupations, sans doute aussi la difficulté même de la tâche empêchèrent Cabanis de la mener à bonne fin. Dans la partie que nous possédons, il trace à grands traits l'histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'aux temps modernes et il se contente d'exposer rapidement les principes généraux qui doivent présider à sa réforme.

L'*analyse*, qui est au fond toujours la même, est une analyse de *description* ou de *décomposition* ou de *recomposition*. Elle est *historique*, si elle forme des histoires raisonnées, où la succession des faits relatifs à tels ou tels objets de nos recherches se développe dans l'ordre naturel ; *déductive* quand nous opérons sur les produits de notre entendement ou plutôt sur leurs signes.

En médecine, l'analyse de description donne la forme, la couleur, la situation d'un organe, ses rapports de voisinage, d'éloignement, de ressemblance ou de différence avec d'autres parties. L'analyse chimique fait trouver les corps simples qui composent les parties. L'analyse historique expose les fonctions d'un organe et les mouvements d'un muscle ; l'analyse de déduction tire des conclusions justes.

Dans l'enseignement, on appliquera la méthode analytique, on commencera par les objets les premiers connus ou les plus faciles à connaître, pour ne passer que graduellement et successivement à ceux qui demandent une observation plus profonde, des sens plus exercés ou même de nouveaux instruments. Cabanis ne se lasse point de recommander d'initier, dès le début, le jeune médecin à la pratique, à l'observation concrète de la maladie et du malade. Il faudrait même que, dès son enfance, on lui apprît à voir, à toucher, à exercer tous ses sens, avant de lui apprendre à exercer son jugement ; et il signale le danger de la routine professorale, qui amène à donner à l'art de la parole une valeur disproportionnée et à sacrifier le réel aux signes qui le représentent. Enfin nous retrouvons dans ce traité des considérations développées dans les *Rapports*. Cabanis y revient à chaque instant sur les relations étroites qui unissent le physique et le moral ; il indique le parti qu'on pourrait tirer d'une application judicieuse des lois de l'hérédité, il espère qu'on arrivera, en modifiant le régime, à perfectionner l'espèce humaine. C'est là une de ses idées favorites qu'on retrouve à peu près dans toutes ses œuvres, et qu'il nous présente sous les formes les plus diverses. C'est à elle encore qu'il revient dans une péroraison enthousiaste, où il marque la solidarité étroite qui existe dans les temps modernes entre les travaux des différents savants et la possibilité, la nécessité pour la médecine de collaborer au progrès universel, et « de commencer une ère nouvelle, également riche en gloire et féconde en bienfaits ».

Le philosophe.

L'œuvre pédagogique et l'œuvre médicale de Cabanis suffiraient à elles seules à lui assurer une place très honorable dans l'histoire des idées au commencement du XIX^e^ siècle. Mais son véritable titre de gloire est d'avoir été le fondateur d'une science nouvelle, la psycho-physiologie, qui allait peu à peu, au cours du siècle, supplanter l'ancienne psychologie et la science de l'analyse des idées, telle qu'on la concevait à cette époque.

On regarde d'ordinaire Descartes comme le fondateur de la psychologie moderne et même de la psycho-physiologie.

Nous ne prétendons rien enlever ici à la gloire de l'illustre auteur du *Traité de l'homme*, nous voudrions seulement marquer la place qui revient à côté de lui, dans cette création, à Cabanis, et indiquer les points les plus importants sur lesquels ce dernier a heureusement transformé la méthode ou les doctrines de son devancier. Aussi bien n'est-il guère possible de comprendre parfaitement l'œuvre du médecin philosophe, si on ne l'oppose à ce qu'elle a remplacé ; et ce qu'elle a remplacé, c'est précisément, en même temps que la science de l'analyse des idées de Condillac, la psychologie cartésienne, toute puissante au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles.

Descartes avait eu le mérite de bien mettre en valeur l'idée de *conscience ;* en faisant de cette conscience, du « je pense » le critère des états spirituels, en se refusant à expliquer le mouvement et la vie par l'action de l'âme, il avait donné une définition du psychique qui, sans être parfaite, était claire, et qui conduisait à envisager d'une manière toute nouvelle la vie mentale ; le fait que la science de l'âme a, depuis trois siècles, vécu sur cette découverte, en montre assez l'importance. De plus, par une contradiction singulière, et que lui-même a reconnue, puisqu'il trouve sa propre doctrine aussi difficile à comprendre que le mystère de l'Incarnation, Descartes, qui avait fait du corps et de l'âme deux « substances » absolument hétérogènes l'une à l'autre, et complètement distinctes, admet néanmoins une action réciproque entre les deux. Par là, il ouvrait la porte à une explication mécanique des sentiments et des idées, sans qu'il soit possible de dire exactement jusqu'où allait sa pensée sur ce point. Ainsi, l'auteur des *Méditations*, pour qui la pensée était la seule chose claire, celle dont l'existence était connue avant toutes les autres, pour qui les lois de la nature physique ne pouvaient être démontrées qu'après l'existence de Dieu, en venait à expliquer, dans le *Traité de l'Homme*, la plus grande partie des événements psychologiques par la seule action des *esprits animaux* : « Toutes les fonctions que j'ai attribuées à cette machine (le corps humain), comme la digestion des viandes, le battement du cœur et des artères, la nourriture et la croissance des membres, la respiration, la veille et le sommeil ; la réception de la lumière, des sons, des odeurs, des goûts, de la chaleur, et de telles autres qualités dans

les organes des sens extérieurs ; l'impression de leurs idées dans l'organe du sens commun et de l'imagination, la rétention ou l'empreinte de ces idées dans la mémoire, les mouvements intérieurs des appétits et des passions, et enfin les mouvements extérieurs de tous les membres, qui suivent si à propos tant des actions des objets qui se présentent aux sens que des passions et des impressions qui se rencontrent dans la mémoire..., ces fonctions suivent toutes naturellement en cette machine de la seule disposition de ses organes, ni plus ni moins que font les mouvements d'une horloge ou autre automate, de celle de ses contre-poids et de ses roues (1) ». En résumé, on doit attribuer au corps *seul* « tout ce qui peut être remarqué en nous qui répugne à notre raison (2) ». Malgré sa confusion, ses incertitudes, ses contradictions perpétuelles, cette théorie audacieuse préparait et annonçait l'œuvre qui ne devait être achevée que par les successeurs du cartésianisme. Il nous suffira d'en avoir souligné l'importance, sans nous arrêter aux détails des explications, sans relever les idées ingénieuses et fécondes qu'on trouve à chaque page du *Traité des passions*, comme par exemple, l'usage qu'on y fait de la notion d'utilité (3), ou le rôle que joue l'association d'idées dans les sentiments (4).

Quel que soit l'intérêt qu'ait présenté en son temps cette psychologie, il n'est pas injuste de dire que notre science actuelle l'a dépassée. Et la première critique qu'un de nos contemporains lui ferait sans doute serait qu'elle est toute pénétrée de métaphysique. Ce n'est point faiblesse chez Descartes. Mais c'est qu'en effet, il ne conçoit pas une science qui ne s'appuierait pas à son origine sur des considérations philosophiques. C'est pour donner à sa physique des fondements solides qu'il aécrit les *Méditations*, et l'on sait que dans les *Principes*, il déduit les lois de la mécanique des perfections de la divinité. Pour lui, d'ailleurs, physique et philosophie sont deux termes synonymes ; toute science est conçue sur le type de la mathématique, et l'expérience, si elle y trouve sa place, comme l'a fort

(1) *Traité de l'Homme*, fin.
(2) *Les Passions de l'âme*, I, 47.
(3) *Ibid.* II, 74, 111.
(4) *Ibid.* II, 136.

bien montré M. Liard, n'y joue néanmoins qu'un rôle secondaire. Si cette « confusion des genres » a mené assez souvent, il faut le reconnaître, le physicien ou le naturaliste à des résultats heureux, il faut dire aussi qu'elle a été pour l'un et pour l'autre, mais plus encore pour le psychologue, la source d'inextricables difficultés.

Tout au contraire de Descartes, Cabanis veut une science dégagée de tout rapport avec la métaphysique. Il a eu, avant Auguste Comte, l'idée très nette, parfaitement claire, d'une science dont l'expérience concrète est le point de départ et le point d'arrivée, qui part des faits, qui ne cesse de s'appuyer sur des faits, dont toute l'ambition est de prévoir et de prédire avec certitude des faits ; une science, qui sans mépriser les idées générales, et même en leur gardant la place qu'elles méritent, ne les considère qu'à leur valeur, qui est d'être des instruments de recherche, ou des auxiliaires pour la mémoire.

Cette conception de la science, Cabanis l'a exposée dans ses premiers ouvrages en opposant la cause « dont la connaissance est interdite à l'homme et lui est d'ailleurs inutile » au rapport scientifique.

« L'observation des faits, dit-il, dans le *Degré de Certitude de la Médecine* (1) est le partage de l'homme, elle lui suffit. J'ignore les causes ; mais l'observation m'apprend que tout s'opère dans la nature d'une manière régulière et constante ; que, dans des circonstances absolument semblables, les faits sont toujours les mêmes, que, si l'on peut quelquefois les rendre différents, c'est à raison des changements qu'on peut apporter aussi dans les faits extérieurs dont ils découlent, dans les faits simultanés avec lesquels ils ont des rapports étroits. » Et voici maintenant la définition de la cause, entendue cette fois au sens scientifique, définition absolument semblable à celle qu'on retrouvera plus tard chez Stuart Mill : « Le mot cause ne doit point nous faire regarder les phénomènes de la nature comme contenus les uns dans les autres, comme tour à tour engendrés et générateurs ; car il n'existe véritablement pour nous que des faits, qui se présentent ou simultanément ou dans un ordre successif. Tout ce que peut

(1) I, 449.

l'observation raisonnée, est d'établir entre eux des rapports d'analogie ou de différence, d'indépendance réciproque ou de subordination et d'enchaînement. Deux faits se ressemblent, ou ils diffèrent : ils paraissent toujours ensemble, ou ils surviennent souvent isolés. Si nous voyons un fait arriver constamment à la suite d'un autre, nous disons que le premier est l'effet, le second la cause. *Mais ces noms ne leur donnent point des qualités nouvelles ; ils expriment seulement l'ordre de leur succession.* Au reste, cet ordre n'en est pas moins important à connaître, puisque l'apparition du premier fait nous enseigne avec certitude celle du fait subséquent (1) ».

De cette théorie de la science, définie comme l'étude exclusive des faits, Cabanis tire deux conséquences importantes. C'est d'abord que les grandes théories, les systèmes d'idées qui, à une époque donnée, résument l'ensemble des faits connus, n'ont de valeur qu'en tant précisément qu'ils représentent ces faits, mais pris en eux-mêmes ne méritent aucune considération. Cabanis va si loin dans ce mépris de la science terminée, arrêtée, de ce qui, à une date donnée, constitue *la vérité*, que certaines de ses pages semblent presque inspirées du pragmatisme de W. James ou de Schiller. « Chaque époque, dit-il, s'attribue l'*exclusive* possession de la vérité et *toutes pourront avoir également raison*, si les systèmes qu'elles ont fait naître embrassent et lient d'une manière naturelle tous les faits connus ; car les vérités générales ne sont et ne peuvent être que les conséquences de toutes les observations et de toutes les notions particulières qu'on a recueillies sur un sujet donné (2). »

La seconde conséquence de cette attitude philosophique, c'est que les faits très généraux ou les plus généraux, ne sauraient devenir des objets de connaissance : « Les faits généraux ne s'expliquent point, et l'on ne saurait en assigner la cause. Puisqu'ils sont généraux, ils ne se rapportent point par ressemblance à un autre, attendu que dans cette dernière supposition, ils cesseraient d'être généraux, soit en se subordonnant à lui, soit en s'y confondant d'une manière absolue. Encore moins peut-on y chercher les rapports d'un effet à sa cause, puisque ces rapports ne

(1) *Du degré de certitude de la Médecine*, I, 173.
(2) *Œuvres*, I, 2

peuvent s'établir qu'entre des phénomènes également connus, qui sont offerts par la nature dans un ordre constant de succession, et puisque le dernier ou le fait général perdrait évidemment son caractère, du moment qu'il serait possible de le subordonner à un autre, qui, dès ce moment en effet, viendrait le remplacer (1). » Ainsi, les causes universelles, les causes premières ne sauraient être « ni un objet d'examen, ni un sujet de doute, et l'ignorance est le seul résultat, auquel nous conduise à leur égard le sage emploi de la raison (2) ». Ce n'est pas d'ailleurs que cette ignorance où nous sommes de la nature des choses dernières soit absolue ; l'agnosticisme de Cabanis est moins une affirmation qu'une méthode scientifique ; en réalité nous pouvons, dans une certaine mesure, apercevoir quelle peut être, quelle est probablement la nature de la cause universelle, et Cabanis s'arrête sur ce point à une conception philosophique très analogue à celle des stoïciens, à l'hypothèse d'un monde matériel travaillé et mené par une intelligence diffuse. Mais qu'il soit bien entendu que c'est là une hypothèse, et surtout que cette vérité générale, conclusion toujours douteuse de la science, n'intervienne jamais dans le détail de l'explication des phénomènes.

Il est absolument nécessaire de connaître ces vues générales de Cabanis sur la méthode pour apprécier à sa valeur et même simplement pour comprendre la conception qu'il s'est faite des rapports du physique et du moral de l'homme. Remarquons d'abord combien il était important de poser en ces termes et sous cette forme le vieux problème sur lequel les métaphysiciens des deux derniers siècles avaient eu des querelles si acharnées, et qui, en leur langue, s'appelait le problème de l'union de l'âme et du corps. Or, il est bien certain que parler de l'âme, du corps et de leur union, c'était, avant toute discussion, supposer déjà certains postulats admis, à savoir — 1° que les phénomènes psychologiques d'une part, et de l'autre les phénomènes physiologiques formaient deux groupes, ayant chacun un principe d'unité — et 2° que ces deux principes d'unité étaient irréductibles l'un à l'autre. C'était, nous l'avons vu, l'opinion de Descartes. Cabanis, au contraire, s'il voulait res-

(1 *Rapports*, éd. Peisse. 141.
(2) *R.* 55.

ter fidèle à sa méthode, de partir des faits, et de ne concevoir de groupes de faits, de faits généraux, que ceux qui lui seraient indiqués par l'expérience, devait refuser d'accepter, au moins avant examen, ces deux postulats. C'est là une conséquence logique de son système dont il faut bien se rendre compte pour pénétrer sa doctrine. Pour Descartes, par exemple, qui part du raisonnement, l'essence, ou pour employer le langage moderne, la définition d'un corps et par suite du corps humain consiste uniquement dans l'étendue ; par les propriétés de l'étendue s'expliquent toutes les propriétés physiologiques, et Descartes, en son *Traité de l'Homme*, a essayé de les déduire a priori. La marche que suit Cabanis, savant positif, est tout inverse : ce qui est premier pour lui, ce sont ces propriétés physiologiques du corps ; et sans doute, sa conviction, sa pensée intime est qu'elles s'expliqueront finalement, c'est-à-dire qu'elles se réduiront à l'unité, et que, comme Descartes l'avait dit, elles ne sont que des conséquences des lois du mouvement; mais, pour lui, ceci est une conclusion, non un point de départ; c'est le terme ultime de la recherche scientifique et non l'affirmation première qui doit lui servir de guide ; dès lors, rien ne prouve, au premier abord, que ces propriétés physiologiques ne soient pas hétérogènes l'une à l'autre. Est-ce la même cause qui produit la chaleur animale et qui transforme les aliments en chyle ? Est-ce cette même cause qui explique l'action mystérieuse du système nerveux sur la fibre musculaire ? l'action encore plus mystérieuse du même système nerveux sur les glandes de l'estomac ? La science le dira. A priori, avant examen, nous n'en savons rien. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous observons certains rapports constants entre certains phénomènes physiologiques. Et c'était le premier point à établir. Voici maintenant le second : les philosophes cartésiens avaient creusé entre *l'âme* et *le corps* un fossé profond, avaient proclamé l'hétérogénéité absolue de ces deux idées, leur irréductibilité totale. Et comme ils entendaient construire la science de l'absolu, de la réalité vraie, comme d'autre part, ils constataient, à n'en pas douter, des rapports plus ou moins réguliers entre les phénomènes physiologiques et les phénomènes psychologiques, la question s'était posée à eux de savoir comment ces deux substances, radicalement étrangères l'une à l'autre, pouvaient

entretenir néanmoins des rapports apparents ou réels. Question si obscure, si embarrassée, si abstruse, qu'aucun d'entre eux, on peut bien le dire, n'avait réussi même à en apercevoir une solution satisfaisante. Mais il faut bien se rappeler que pour Cabanis, le problème ne se pose pas du tout dans les mêmes termes; pour lui, en effet, nous l'avons dit, la science n'a pas à étudier les réalités dernières, les causes universelles, les faits généraux (par exemple le corps, ou l'âme) : constater des rapports constants entre des faits d'observation, telle est sa tâche, à cela se borne son ambition. Mais qu'il y ait entre la pensée et le mouvement des rapports au moins apparents, cela, tous les philosophes l'ont reconnu. Or cela seul suffit à la science pour affirmer qu'il y a un lien de causalité (au sens que nous avons défini) entre le moral et le physique, entre le cerveau et la pensée. Réunissons maintenant les deux propositions que nous avons établies successivement, nous trouvons : 1° entre les différents groupes de faits physiologiques, on ne constate point, à premier examen, de rapports intelligibles, il n'y a que des rapports d'expérience ; il n'y a point de lien de causalité (au sens métaphysique), il y a une causalité (au sens scientifique); 2° entre le physique et le moral, il y a des rapports (d'expérience), il y a une causalité (au sens scientifique). Du simple rapprochement de ces deux propositions s'ensuit la célèbre affirmation, qui a valu à Cabanis une si fâcheuse renommée, qu'on a tant de fois taxée d'absurdité, et qui pourtant s'impose à ceux qui partagent sa conception de la science, Entre le physique et le moral, il y a des rapports aussi étroits qu'entre les divers groupes de phénomènes physiologiques, ou pour traduire en langage imagé cette proposition abstraite : « le cerveau digère *en quelque sorte* les impressions ; il fait *organiquement* la sécrétion de la pensée (1) ».

Cette formule, qui a fait tant de bruit, a fait accuser Cabanis de « matérialisme » ; L. Peisse remarque avec raison qu'à la considérer en elle-même, elle n'est pas plus matérialiste que spiritualiste. Il faut ajouter qu'elle exprime avant tout l'attitude du savant, et que, précisément

(1) *R.* 138.

parce qu'elle exclut toutes les hypothèses philosophiques, elle est compatible avec toutes (1).

C'est sans doute parce qu'il avait ainsi abattu les barrières qui séparaient depuis deux siècles l'organique et le psychique, le physique et le moral, parce qu'il s'était refusé à accepter de prime abord ces divisions nettes, trop arbitrairement tranchées, que l'attention de Cabanis a été appelée sur ces états neutres, intermédiaires, dont on ne saurait dire exactement s'ils relèvent de la physiologie ou de la psychologie ; et autant peut-être que par sa double éducation médicale et philosophique, c'est par sa conception très originale de ce qu'on peut appeler déjà la psycho-physiologie qu'il a été conduit à cette découverte capitale, qui allait renouveler la vieille science de l'âme et qui domine encore la psychologie contemporaine, la découverte du rôle de la cénesthésie ou, comme il dit, des sensations internes.

Voyons comment il y arriva.

Un problème qui avait soulevé au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles des discussions passionnées était de savoir si toutes les idées de l'homme ont été acquises par lui, au cours de son développement, par l'expérience, si selon la formule d'Aristote, il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par les sens, ou si au contraire il existe certaines idées qui ne soient pas le fruit de l'expérience, autrement dit qui soient innées en l'homme (2). Cabanis ne pouvait éviter de répondre à cette question. Mais c'est le propre des grands esprits de briser, à chaque instant, les cadres traditionnels que la pensée des âges précédents s'est construits. Ils n'appor-

(1) On a beaucoup discuté sur les opinions philosophiques de Cabanis. A ce propos, plusieurs de ses historiens ont raconté, après Aimé Martin, l'anecdote selon laquelle Cabanis aurait, un jour, juré en plein Institut que Dieu n'existait pas, et aurait défendu à Bernardin de Saint-Pierre de prononcer ce nom. M. Picavet et M. Guillois ont donné de fort bonnes raisons de mettre en doute cette invraisemblable histoire. Nous pouvons ajouter à leurs arguments un témoignage précis, celui des filles mêmes de Cabanis : M. Alfred Dutens, dans une lettre qu'il nous a écrite à ce sujet, déclare tenir de Mme d'Orval et de sa sœur, ses grand'mère et grand'tante, que cette légende est due toute entière à l'imagination de Bernardin de Saint-Pierre. Nous le croyons bien volontiers.

(2) Il faut remarquer que Cabanis ne semble pas avoir connu la théorie de l'innéité, sous sa forme psychologique ; il parle seulement de « déterminations qui ne sauraient être rapportées à aucune espèce de raisonnement, sans cesser pour cela d'avoir leur source dans la sensibilité physique ». C'est une forme physiologique de la même théorie.

tent pas aux problèmes seulement des solutions, mais des formes nouvelles.

Cabanis, physiologiste, ne conçoit pas l'idée abstraite, déracinée de la vie. Il lui cherche dans le physique un équivalent, et le trouve dans le mouvement qu'elle annonce et qui le suit. Une idée, une sensation est pour lui une *détermination* à l'action. En langage d'aujourd'hui, il ne croit pas que l'élément premier de la vie psychique soit l'idée pure, ou même l'image, mais le couple idéo-moteur.

Cabanis va même plus loin : dans sa pensée le lien entre l'idée, le sentiment et le mouvement, est plus intime encore, et peut-être la distinction entre les deux phénomènes s'évanouirait-elle devant une analyse plus sévère. Mais c'est là seulement une hypothèse sur laquelle il passe sans s'y arrêter.

Les idées et les *déterminations* morales ont-elles toutes pour origine des sensations ? Cabanis reconnaît, avec Condillac, que beaucoup d'entre elles dérivent en effet des impressions que font sur nous les objets extérieurs. Mais ce n'est pas là pour lui la source la plus importante, il y en a deux autres que la philosophie du XVIIe siècle a négligées faute de connaître la physiologie. La première, ce sont précisément ces sensations internes, dont bien des faits tirés de la vie normale et surtout de la pathologie nous montrent l'importance. Cabanis étudie leur rôle dans les rêves, l'ivresse, ou dans la crise de la puberté : « Les idées et les déterminations morales ne dépendent pas uniquement de ce qu'on nomme les sensations, c'est-à-dire des impressions distinctes reçues par les organes des sens proprement dits ; mais les impressions résultant des fonctions de plusieurs organes internes y contribuent plus ou moins, et dans certains cas, paraissent les produire uniquement (1). » Il y a encore une autre source des idées et des déterminations morales, c'est l'activité spontanée du système nerveux lui-même, qui peut produire les uns et les autres en l'absence de toute impression soit externe, soit interne ; par là s'expliquent d'une part les hallucinations, de l'autre les mouvements convulsifs. Ainsi « il y a dans l'homme un autre homme intérieur, doué des mêmes facultés, des mêmes

(1) *R.* 118.

HELVÉTIUS.
D'après le portrait de Drouais.

affections, susceptibles de toutes les déterminations analogues aux phénomènes extérieurs, ou plutôt dont les faits apparents de la vie ne font que manifester au dehors les dispositions secrètes et représenter en quelque sorte les opérations ». On sait quelle place la psychologie contemporaine a faite à cette activité spontanée du système nerveux, à ces décharges nerveuses, principalement dans l'interprétation de la mimique des émotions. C'est par là que Cabanis explique encore le sommeil, qui, selon lui, n'est nullement une fonction passive, mais une véritable action ; théorie qui, après un long abandon, a retrouvé des défenseurs parmi les savants d'aujourd'hui, chez M. Claparède et chez M. Pierre Janet.

La découverte des sensations internes en entraînait immédiatement deux autres, une nouvelle conception de l'inconscient, et une nouvelle idée de la personnalité.

Descartes avait défini l'âme par la pensée, c'est-à-dire par la conscience, et il excluait par sa définition même toute recherche sur les faits psychologiques qui n'auraient pas été doués de cette propriété; aussi, s'était-il trouvé parfois fort embarrassé et avait-il dû user de subterfuges pour expliquer certains phénomènes d'automatisme; la théorie des petites perceptions de Leibnitz, si elle témoignait d'un souci plus vif de l'observation, éludait le problème plutôt qu'elle n'y répondait. Cabanis, non plus, ne nous a pas apporté la solution ; il faut bien dire que cent ans après lui, nous l'attendons encore. Mais il a eu le mérite de reconnaître franchement qu'il y avait des phénomènes, nettement différents des faits physiologiques, en ce qu'ils présentent les caractères de l'organisation et de la coordination, phénomènes qui ne font point cependant partie de la conscience du « moi. » « La conscience n'est pas le caractère exclusif et distinctif de la sensibilité (1). » Il peut y avoir « sensibilité sans sensation, c'est-à-dire sans impressions perçues ». Il y a des « mouvements organiques coordonnés déterminés par des impressions dont l'individu n'a nullement la conscience, et qui, le plus souvent, se dérobent eux-mêmes à son observation ». Ce n'est pas là une exception. Presque toutes les sensations internes sont des phénomènes de cet ordre. « Les

(1) *Rapports*, 500.

impressions internes sont très souvent confuses et vagues, et l'animal n'en est alors averti que par des effets dont il ne démêle ou ne sent pas directement la liaison avec leur cause (1). » Il y a beaucoup de mouvements qui s'opèrent à l'insu de l'individu, sans sa volonté, et même contre sa volonté, et néanmoins par l'influence de l'organe sensitif.

Nous ne pouvons plus admettre alors l'ancienne conception du « moi » qu'on représentait comme une unité indivisible. « Il faut considérer le système nerveux comme susceptible de se diviser en plusieurs systèmes partiels inférieurs, qui tous ont leur centre de gravité, leur point de réaction particulier, où les impressions vont aboutir, et d'où partent des déterminations de mouvements. Peut-être se forme-t-il dans chaque système et dans chaque centre une espèce de *moi* partiel, relatif aux impressions dont ce centre est le rendez-vous, et aux mouvements que son système détermine et dirige (2). » On comprendrait alors que le *moi* central ignorât les pensées et les volontés de ces *moi* secondaires. En tout cas, ce qu'il faut retenir, c'est qu'un grand nombre d'impressions sensibles restent étrangères à ce *moi* central. Cette théorie de l'inconscient et de l'automatisme est toute proche de celle qui a rendu célèbre, de nos jours, le nom de M. Pierre Janet.

Ainsi il y a pour Cabanis, à côté de l'expérience externe, une expérience interne, et à côté de l'action volontaire et raisonnée, un automatisme inconscient qui échappe au contrôle du *moi*.

Ce n'étaient là que les conséquences les moins importantes qui allaient suivre de la découverte des sensations internes. Pour bien saisir la portée de la révolution qu'allait accomplir Cabanis en psychologie, il faut encore nous tourner vers le passé et comparer son œuvre à celle de ses prédécesseurs, les cartésiens.

Les cartésiens avaient, à vrai dire, connu le sentiment et la passion. Mais ils considéraient que c'était là, dans la vie psychologique, un accessoire, un accident, un luxe. Même des phénomènes plus élevés, parce qu'ils ne relevaient pas de la pensée pure, de l'intellection, leur parais-

(1) *R.* 140.
(2) *R.* 503.

saient secondaires et surérogatoires : ainsi la représentation sensible de l'étendue, l'imagination : « Elle n'est, disait Descartes, en aucune façon nécessaire à ma nature, ou à mon essence, c'est-à-dire à l'essence de mon esprit ; encore que je ne l'eusse point, il est sans doute que je demeurerais toujours le même que je suis maintenant (1). » Gassendi, non sans raison, a raillé Descartes en l'interpellant comme une âme séparée du corps. Il est certain qu'à vouloir réduire ainsi le monde psychologique au royaume des idées pures, on devait aboutir logiquement à deux conséquences qui se développeront chez les successeurs de Descartes, et qui semblent au premier abord contradictoires l'une avec l'autre : à enlever à l'esprit toute individualité et en même temps à l'isoler totalement du monde réel. Qu'est-ce en effet que l'idée séparée du sentiment et privée de tout élément affectif, si ce n'est la reproduction pure et simple du monde réel ? Et d'autre part, si l'on conçoit bien qu'un être humain agisse sur d'autres êtres, comment une idée abstraite peut-elle entrer en relations avec d'autres notions abstraites ? A ce point de vue, la psychologie cartésienne trouve son expression la plus parfaite dans le leibnitzianisme. La monade n'est qu'un « miroir de l'univers (2) », ou un point de vue sur l'univers, et chaque substance est comme « un monde à part, indépendant de toute chose, hors de Dieu » (3).

Il suit également de cette conception de l'âme, réduite à l'intellection, que l'individu ne change point de la naissance jusqu'à la mort, ou tout au moins ne change qu'en apparence ; le monde intelligible où Malebranche promène ses interlocuteurs est immobile, et la monade de Leibnitz renferme dans sa propre notion tous les événements qui lui arriveront, avec toutes leurs circonstances et toute la suite des choses extérieures. (4) Elle ne fait, en vivant, que développer son essence. Il va sans dire également qu'on ne conçoit pas, dans ce système, une vie psychologique chez l'animal. Les bêtes sont pour Descartes et Malebranche des automates, parce qu'elles sont manifestement pri-

(1) *Méditations*, VI.
(2) *Disc. de Mét.* IX.
(3) *Ib.* XIV.
(4) *Ib.* IX.

vés de raison. La science cartésienne est la science de l'éternel. La psychologie cartésienne est exclusivement humaine (1).

Nous allons voir que sur tous ces points, Cabanis allait transformer la science de son temps.

S'il est vrai, en effet, que la perception du monde extérieur n'est pas le seul ni peut-être même l'élément principal de notre vie mentale, si d'une part les impressions confuses émanant des viscères, de l'autre, l'activité propre de la substance cérébrale contribuent à former nos idées et nos déterminations morales, on peut dire que « le physique et le moral se confondent à leur source, ou que pour mieux dire, le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue particuliers (2) ». « L'homme moral n'est lui-même qu'une partie (de l'homme physique) ou si l'on veut une autre face (3) ». Mais alors, il est clair qu'on ne peut plus ni séparer l'homme du monde où il vit, de son milieu, ni considérer l'homme en général, sans mettre de différence entre les individus, sans distinguer des périodes dans la vie de l'individu. En ces trois lignes tient toute l'œuvre de Cabanis.

Prenons donc l'homme à sa naissance ; remontons encore plus haut ; même à ce moment, il n'est pas la table rase qu'avaient imaginée les philosophes anciens, encore moins la fameuse statue que les analystes du XVIII^e^ siècle avaient fait vivre et s'animer peu à peu ; déjà à ce moment, il porte en lui un tempérament, il a une physionomie morale, celle que lui ont donnée les générations qui l'ont précédé ; l'espèce humaine tout entière peut être considérée comme un seul individu susceptible d'éducation physique, et qu'une

(1) Il va sans dire que nous n'avons pas la prétention de donner en ces quelques lignes même un aperçu du mouvement d'idées cartésien. Ce serait d'autant plus absurde que ce mouvement a été très complexe, et que les individualités très fortes qui y ont collaboré ont plus d'une fois échappé elles-mêmes à leur propre système. C'est ainsi que le *Traité des Passions* ou *de l'Homme* nous offre un Descartes assez différent de celui des *Méditations*. L'auteur de la *Monadologie*, a, en dépit des apparences, gardé un sens très vif de la diversité des individus, et l'on sait qu'il n'adopte point les vues de Descartes en ce qui concerne la psychologie animale : il a même été un des précurseurs du mouvement évolutionniste du XIX^e^ siècle. Mais, ces réserves faites, il nous semble avoir marqué d'une façon assez exacte les points les plus saillants de la doctrine, ceux qui constituent son originalité.

(2) *R.* 78.

(3) *Œuvres Complètes*, I, 406.

hygiène intelligente pourrait perfectionner peu à peu (1). Pendant la vie fœtale, le monde des sensations externes n'existe pas ou existe à peine, l'être vivant est borné aux seules impressions internes ; Cabanis propose d'expliquer par elles la formation de l'instinct. L'époque de la naissance amène chez l'animal une transformation complète ; la respiration, les excitations du milieu extérieur vont donner à la vie morale un caractère nouveau. Mais qu'on ne s'imagine point que nous sommes d'abord et avant tout des êtres de raison. Nous commençons par agir, « sans nous être rendu compte des moyens que nous mettons en usage, sans nous être même fait une idée précise du but que nous voulons atteindre (2) ». La logique n'est point le fait de l'enfant. Et d'ailleurs combien d'hommes n'arrivent pas jusqu'à elle ! L'homme est mené bien moins par des principes rigoureux qui demandent de la méditation pour être saisis sous toutes leurs faces, que par des objets imposants, des images frappantes, de grands spectacles, des émotions profondes (3). Il obéit bien plus à ses impressions qu'au raisonnement. Et ces impressions sont étroitement liées à la constitution même, au tempérament qu'il apporte en naissant. Cabanis reprend ici et développe en la corrigeant la vieille théorie des tempéraments des médecins anciens. Ainsi pour lui, la première tâche de la psychologie est d'étudier « l'état idéologique » du fœtus et de l'enfant. Mais il ne prétend pas épuiser cette étude, car ce n'est pas là « un de ces sujets qu'on traite en passant (4) ».

Au sortir de l'enfance, nous trouvons la grande crise de la puberté. Notre auteur ne veut point céder ici aux tentations littéraires : il se renferme volontairement « dans les bornes de la plus aride et de la plus froide exposition (5) ». D'où vient l'influence si remarquable des organes génitaux sur l'ensemble de l'organisme ? Comment se manifeste cette influence, physiologiquement et psychologiquement ? Cabanis ne néglige pour éclairer son sujet aucune des ressources que peuvent fournir l'observation ou l'expérimentation. C'est ainsi qu'on rapprochera la psychologie

(1) *R.* 288.
(2) *R.* 63.
(3) *Œuvres Complètes*, II, 451.
(4) *R.* 524.
(5) *R.* 19.

de l'homme mutilé de celle de la femme, et qu'on notera soigneusement les modifications qui surviennent chez celle-ci à l'époque de la ménopause, aussi bien qu'au moment des menstrues ou de la grossesse. Mais l'étude des instincts sexuels ou des instincts qui se rattachent aux fonctions sexuelles de l'amour maternel, par exemple, déborde la psychologie individuelle. Ces sentiments ont en effet pour but la conservation de l'espèce. Cabanis se refuse résolument à donner à ce fait une interprétation finaliste. La coordination des moyens et du but d'un instinct n'est pour lui que « la correspondance parfaite des facultés et des fonctions », correspondance qui n'a rien d'étonnant, puisque les unes et les autres « dépendent également de l'organisation ».

Nous avons jusqu'ici considéré l'homme sain. Mais l'étude des maladies n'est pas moins nécessaire, car « elles font ressortir beaucoup de phénomènes très difficiles à bien apprécier sans cela, dévoilant plusieurs ressorts ou propriétés qui s'effacent, et disparaissent dans l'uniformité d'un état plus régulier et plus constant (1) ». D'ailleurs, n'est-ce pas la nature que nous étudions ? Or « la maladie est aussi de la nature, puisqu'elle résulte de ses lois et même en grande partie de celles qui sont établies pour la conservation de la santé (2) ». On comprend dès lors que nous devions essayer de démêler l'influence des maladies sur les idées et les déterminations morales. C'est peut-être là, dans toute la psycho-physiologie, le point «qu'il est le plus essentiel de mieux résoudre (3) ». Question importante en effet, car s'il est vrai que les rapports du physique et du moral soient aussi étroits que nous l'avons dit, nous devons penser « qu'on peut, en améliorant l'état physique, améliorer aussi la raison et les penchants des individus, perfectionner même à la longue les idées et les habitudes du genre humain (4) ». Au point de vue pratique, comme au point de vue théorique, l'étude de la pathologie mentale s'impose. Sans doute, il y a loin des considérations présentées par Cabanis dans ce court chapitre aux immenses travaux que

(1) *Œuvres*, I, 19.
(2) *Œuvres*, I, 23.
(3) *R.* 301.
(4) *R.* 304.

notre psychologie actuelle peut présenter : mais il n'en a pas moins été, sur ce point encore, un précurseur.

Enfin, s'il veut rester jusqu'au bout fidèle à sa méthode, le psychologue, devenu l'historien de l'homme, doit le conduire jusqu'au lit de mort. Il y a dans les *Rapports* une page assez curieuse sur l'état moral des mourants, dont la conclusion est voisine de celle que M. Metchnikoff a défendue dans un livre récent.

Mais ce n'est pas seulement l'âge, le sexe, ou la maladie qui agissent sur l'état moral de l'homme, c'est aussi le régime et le climat. Le *régime* est l'ensemble des habitudes physiques, soit que les circonstances les nécessitent, soit qu'elles aient été tracées par l'art, d'après des vues arbitraires, et qu'elles soient l'ouvrage du goût ou du choix des individus ; plus précisément le régime est l'usage journalier de l'air, des aliments, des boissons, de la veille, du sommeil et des divers travaux. Le *climat* doit comprendre « tous les objets importants propres à chaque sol, à chaque situation, toutes les qualités constantes et majeures par lesquelles ces objets peuvent affecter les sens et modifier la nature humaine (1) ». Autrement dit, ce terme embrasse d'une manière absolument générale l'ensemble des circonstances physiques attachées à chaque local. Entre le climat et le régime, il y a des rapports étroits, car le premier détermine dans une large mesure le second. L'un et l'autre influent également sur le moral. Ici, Cabanis continuait, après Montesquieu, Hippocrate et préparait Taine.

Ce serait donner une idée fausse de la psychologie de Cabanis que de ne pas indiquer en terminant cette étude un de ses caractères les plus importants, qu'il est assez difficile d'exprimer en un mot. Cabanis a eu à un degré très élevé le sentiment de l'unité de la vie psychologique, de la coordination des diverses fonctions les unes avec les autres, de l'interdépendance étroite, ou, comme il dit, de la sympathie des différentes parties de l'organisme humain. « L'homme est un ; tous les phénomènes qui font partie de son existence se rapportent les uns aux autres et il s'établit entre eux des relations qui tantôt leur donnent plus

(1) *R.* 415.

d'intensité, tantôt les modifient, les compensent mutuellement ou même les dénaturent d'une manière absolue (1). » Encore ici, Cabanis est fidèle disciple d'Hippocrate dont il rappelle le mot sur l'homme : *Tout y concourt, tout y conspire, tout y consent :* « Quand on étudie l'homme, il faut le considérer d'une vue générale et commune, qui embrasse comme dans un point unique et sous un seul regard, toutes les propriétés et toutes les opérations qui constituent son existence, afin de saisir leurs rapports mutuels, et l'action simultanée dont résulte chacun des phénomènes qu'on veut soumettre à l'observation (2). » Par ce sens qu'il a eu de la complexité des états psychologiques, Cabanis diffère profondément des analystes de l'école de Condillac. Pour nous exprimer en langage moderne, très moderne, il serait plutôt partisan d'une psychologie *fonctionnelle* que d'une psychologie *structurale* (3). Sur ce point, il était tellement en avance sur ses contemporains qu'il faut attendre près d'un siècle pour lui trouver des continuateurs; il les trouvera dans le mouvement philosophique si important, qui a réuni à notre époque, à des titres divers, les James, les Bergson, les Pierre Janet.

De même que la physiologie conduit naturellement à la médecine, qui n'en est qu'une application, de même la psychologie très concrète de Cabanis trouve son achèvement et sa conclusion pratique dans un système de morale. Nous ne voulons pas insister longuement sur cette morale, qui mériterait pourtant une étude approfondie. Disons simplement qu'elle s'inspirait des principes généraux qui se dégagent pour l'auteur des *Rapports* de l'étude même des faits : la liaison étroite du physique et du moral, la subordination du raisonnement au sentiment et à l'instinct, la solidarité qui unit entre eux les représentants de l'espèce humaine. Nous ne trouvons que l'esquisse de cette morale dans les ouvrages que nous possédons. Cabanis voulait la développer et l'exposer tout au long dans un livre qu'il considérait comme son œuvre capitale, et qui aurait eu pour titre : « Le perfectionnement de l'homme

(1) *R.* 344.
(2) *R.* 341.
(3) Sur cette distinction, cf. James, *Les Energies Humaines* (*Revue de Phil.*, avril 1907).

physique ». C'était « le monument qu'il croyait le plus propre à honorer et à illustrer sa mémoire (1) ». Il en avait au moment de sa mort « rassemblé toutes les idées principales » et probablement écrit d'importants fragments. Il est à regretter que ces fragments soient encore, à l'heure actuelle, inédits. A en juger par le peu que nous en connaissons, la morale de Cabanis était au moins aussi originale que sa psychologie.

Résumons-nous. Ce ne sont point à proprement parler des critiques qu'au cours de cette étude nous avons été conduit à formuler contre la psychologie antérieure à Cabanis et principalement contre la psychologie de Descartes. Car il est absurde de prétendre juger un auteur en l'isolant de son temps, en le séparant du milieu où il a vécu. Mais il est utile, il est nécessaire, il est légitime de marquer dans quelle mesure exacte son œuvre personnelle a servi l'œuvre collective de la science. Descartes n'est plus de notre temps par sa méthode trop exclusivement *a priori*, par la place trop grande qu'il laisse à l'idée abstraite, par son absence de sens historique. On peut dire très schématiquement que notre psychologie, prise dans son ensemble, diffère de la sienne par ces trois caractères : en ce qu'elle est positive, anti-intellectualiste, évolutionniste. Nous avons essayé de montrer que, s'il y a eu progrès sur ces trois points, le mérite de ce progrès revient, non peut-être exclusivement, mais au moins pour une large part, à Cabanis.

CONCLUSION

Nous nous sommes efforcé d'indiquer ce que Cabanis devait à son temps, et ce qu'il y avait de personnel et de proprement original dans son œuvre, nous avons signalé au passage celles de ses idées qui devaient plus tard faire leur chemin, celles qui sont devenues, et qui restent encore aujourd'hui les règles de la pensée scientifique. Il nous faut maintenant étudier l'accueil qu'ont reçu ces innovations au moment où elles sont apparues, et exposer les vicissitudes qu'a eu à traverser, pendant le cours de ce mobile et

(1) Destutt de Tracy. Discours de réception à l'Académie française. Cf. aussi sur cet ouvrage : *Rapports*, 216, 336, 465 ; Billet à Guinguené du 23 janvier 1807, cité par Guillois, *Le Salon de Madame Helvétius*, p. 194.

changeant XIXe siècle, la mémoire et la réputation de notre auteur.

Si en effet les idées de Cabanis et particulièrement la théorie des *Rapports* avaient trouvé au moment de leur apparition un accueil enthousiaste près de la majorité du public savant et de l'opinion publique tout entière, elles ne devaient point avoir après la mort de leur auteur et surtout après la réaction politique et religieuse de la Restauration un succès aussi brillant. Nous avons montré plus haut avec quelle sympathie on avait accueilli les théories du premier des psycho-physiologistes. Destutt de Tracy avait en pleine Académie française proclamé les *Rapports* « le plus beau monument de la philosophie de notre temps et l'un de ceux qui contribueront le plus à la gloire du siècle où nous entrons ». Benjamin Constant après avoir lu le livre s'en disait enchanté. « Il y a, ajoutait-il, une netteté dans les idées, une clarté dans les expressions, une fierté contenue dans le style, un calme dans la marche de l'ouvrage, qui en font, selon moi, une des plus belles productions du siècle. » Andrieux disait de l'auteur qu'il nous rendait Hippocrate et Platon, et en 1810, l'Institut faisait figurer les *Rapports* parmi les ouvrages auxquels on pouvait décerner le prix de morale et d'éducation.

Mais tout va changer à l'époque de la Terreur blanche. Nous allons voir prononcer contre notre philosophe la sentence définitive, qui le placera au rang des proscrits, le mot qui, à ce moment condamne sans rémission et sans appel : Cabanis va devenir, au yeux de tous, un vil *matérialiste*. Déjà sous l'Empire, Frayssinous avait prononcé le mot et condamné son système comme aussi absurde en métaphysique que funeste en morale. En 1817, la congrégation de l'Index proscrit les *Rapports* de toutes les bibliothèques bien pensantes. En 1819, l'abbé de Feletz écrit que Cabanis a cherché en vain à se laver de l'accusation de matérialisme. Aimé Martin le cite comme un « athée intolérant ».

Pourtant quelques voix s'élèvent contre ces interprétations absurdes et par trop simplistes de la doctrine. Mgr. de Bovet fait figurer Cabanis dans son *Dictionnaire des Croyants* célèbres. Le journaliste Enard écrit que son sentiment est très différent de ceux qu'on lui a supposés. Mais la légende est formée. Désormais et pendant un demi-

siècle et plus, on jugera Cabanis sur la réputation que lui ont faite les hommes de la Restauration et les historiens, selon le mot de Rémusat, le citeront plus qu'ils le ne liront. En vain, Sainte-Beuve indique que sa philosophie est plus sérieuse qu'on voudrait le faire croire, en vain Peisse réédite les *Rapports* et essaie de présenter la doctrine sous son vrai jour, en vain Mignet, dans le bel éloge que nous avons cité, proclame Cabanis le fondateur d'une science nouvelle et l'utile réformateur d'une science ancienne; en vain, Auguste Comte fait une place à Cabanis dans son calendrier positiviste tout en lui reprochant de ne pas avoir vu que l'histoire humaine ne saurait être expliquée par la seule physiologie, les attaques de la génération précédente avaient été trop violentes, et Cabanis disparaît de la scène philosophique. M. de Rémusat déclare qu'il n'y a dans son œuvre ni science, ni philosophie véritables, et Taine lui reproche injustement d'omettre, par amour-propre littéraire, le détail caractéristique, le fait vivant, le spécimen probant et complet.

Cependant, pendant qu'en France Cabanis était calomnié, méprisé, refuté ou, ce qui est pis, oublié; à l'étranger on réfléchissait sur ses écrits, on reprenait les problèmes qu'il avait posés, on essayait de le continuer. Schopenhauer et Hartmann, en Allemagne, ont tiré des *Rapports* quelques-unes des idées fondamentales de leur système ; en Angleterre Lewes et Darwin, par l'étude directe des faits, arrivaient à des conclusions que, bien avant eux, le philosophe français avait prévues et préparées. Quand à la fin du long règne de l'éclectisme, on sentit le besoin d'une direction nouvelle, on ne retourna point jusqu'à Cabanis, et ceux même, comme le dit M. Picavet, aux travaux desquels il eût applaudi, se gardèrent bien de le réclamer comme prédécesseur, et préférèrent s'appuyer sur des noms étrangers et moins discrédités.

Il a fallu les études de psychologie moderne, et les travaux de M. Picavet sur l'Idéologie pour remettre au jour l'œuvre de Cabanis. Et le jugement auquel arrivent l'impartial historien ou le savant d'aujourd'hui est exactement le même que celui qu'on formulait au moment même de la publication des *Rapports*. « Nous pouvons affirmer, dit M. Picavet, que rarement un ouvrage a autant servi aux progrès de la science et de la philosophie des sciences,

Cabanis a, dans les *Rapports*, créé la psychologie physiologique, recommandé la psychologie animale embryonnaire et morbide, insisté sur l'importance des sensations internes et précédé ou préparé Lamarck et Darwin, Schopenhauer et Hartmann, Comte, Lewes et Preyer, sans compter ceux qui, par Biran et Ampère, lui ont fait indirectement plus d'un emprunt ». Et M. Georges Dumas ajoute qu'aucun philosophe peut-être n'a été plus injustement oublié et ne mérite mieux qu'on lui rende la place que ses contemporains lui attribuaient dans l'histoire de la philosophie.

Il était nécessaire de rappeler brièvement ces faits pour faire sentir au lecteur toute l'injustice qu'il y eut à reléguer dans l'ombre pendant près d'un siècle un des plus beaux génies philosophiques qu'ait produits notre pays. Et certes, on appréciera mieux maintenant la page hautaine et désabusée qu'en un jour de tristesse, le grand philosophe écrivit sur l'ingratitude : « Il faut bien le dire, car il faut que chacun le sache, rien de plus commun que l'ingratitude. Aussi ne tarde-t-on pas à regarder comme une espèce d'enfantillage de ne s'y être point attendu. Bien loin de laisser décourager par là son zèle pour l'humanité, l'homme vertueux, n'attendant plus sa récompense que de lui-même, se reconnaît plus indépendant et plus libre; il n'est plus arrêté dans ses efforts par aucun motif étranger. Il trouve une douceur secrète à sentir qu'en servant les hommes, il n'a nul besoin de les occuper de lui; il leur donne sa vie, mais il foule aux pieds leur opinion ; il ne compte même pas sur la plus stricte justice de leur part ; et son âme noble et fière aime à se dérober au salaire de ses bonnes actions, en quelque sorte, comme un coupable s'applaudirait d'échapper au châtiment de ses crimes (1). »

Cabanis mérite d'être replacé parmi les savants au rang qu'il n'aurait jamais dû perdre. La pensée contemporaine, qui lui doit tant, ne peut plus l'ignorer comme un étranger. Nous souhaiterions qu'elle lui rendît le plus bel hommage qu'on puisse apporter à un écrivain, qui est de le lire, de le méditer, de s'inspirer de son œuvre, et si possible, de le continuer,

(1) *Œuvres*, V, 173.

BIBLIOGRAPHIE

1° *ŒUVRES DE CABANIS*

Serment d'un médecin, dans *la Feuille hebdomadaire de Limoges* (27 avril 1783).

Observations sur les Hôpitaux, Paris, in-8° (1789).

Travail sur l'Education publique, trouvé dans les papiers de Mirabeau l'aîné, in-8° (1791).

Journal de la maladie et de la mort de Gabriel-Victor Riquetti de Mirabeau, in-8° (1791).

Essai sur les Secours publics (1793).

Note sur l'opinion de MM. Œlsner et Sœmmering et du citoyen Sue, touchant le supplice de la guillotine (Art du *Magasin Encyclopédique,* 1795).

Mélanges de littérature ou *choix de traductions de l'allemand,* Paris, in-8° (dédié à Mme Helvétius, composé en 1793) (1797).

Du degré de Certitude de la médecine, Paris in-8° (dédié aux membres composant l'Ecole de médecine de Paris, composé en 1788) (1798).

2e édition (1802).

3e édition, par Richerand, avec éloge de Cabanis (1819).

Rapport fait au conseil des Cinq Cents sur l'organisation des écoles de médecine le 29 brumaire an VII, in-8° (1798).

Lettre à la Décade sur la Perfectibilité, le 30 germinal an VII (1799).

Quelques considérations sur l'organisation sociale en général et particulièrement sur la nouvelle Constitution, in-12 (1799).

Rapports du physique et du moral de l'homme 2 vol. in-8° (comprenant 12 mémoires : les 6 premiers déjà lus à l'Institut en 1796) (1802).

Nombreuses rééditions : la 8e par Peisse (1844), la dernière par le Dr Cerise (1867).

Coup d'œil sur les Révolutions et sur la Réforme de la médecine (commencé en 1795) (1804).

Courtes observations sur les affections catarrhales, avec cette épigraphe: Non fingendum, sed inveniendum (1807).

Lettre posthume et inédite de Cabanis à M. F. (Fauriel)

sur les causes premières, avec des notes de F. Bérard, Paris in-8° (composée en 1806) (1824).

Réimprimée dans l'édition Thurot, et dans l'édition Peisse.

Œuvres complètes avec vie de l'auteur, par Thurot (cette notice biographique n'a pas paru), 5 vol. in-8° (1823-25). Le dernier comprend les ouvrages suivants, non mentionnés antérieurement.

Note sur un genre particulier d'apoplexie.

Deux discours sur Hippocrate (composés en 1796).

Notice sur Benjamin Franklin.

Eloge de Vicq d'Azyr (composé en 1800).

Lettre sur les Poèmes d'Homère.

Fragments d'une traduction de l'Iliade.

2° *A CONSULTER*

MIGNET, *Portraits et Notices*, Paris, 1852.

PICAVET, *Les Idéologues*, Paris, 1889.

GUILLOIS, *Le Salon de Mme Helvétius*, Paris, 1894.

Dr LABROUSSE, *Cabanis* (avec préface du Dr G. Dumas), Paris, 1903.

CHOIX DE TEXTES

I

SCIENCE ET MÉTHODE

Observation et Raisonnement

Les plus grands succès de l'esprit humain tiennent moins à l'emploi direct de ses forces naturelles, qu'à l'heureuse application des instruments qu'il sait se créer. Les forces de l'intelligence, livrées à elles-mêmes, sont bornées comme celles des bras : mais si les bras, à l'aide des leviers, et en se soumettant les forces mécaniques et même certaines forces vivantes de la nature, parviennent à mouvoir les plus grandes masses, l'esprit, de son côté, peut, au moyen des méthodes qu'il invente, exécuter des travaux dont les résultats le frappent lui-même d'étonnement et d'admiration. C'est de l'excellence et du bon emploi de ces instruments artificiels que dépendent les progrès des sciences et des arts.

Mais les arts et les sciences n'ont pas mis d'abord en usage les mêmes méthodes. Quoique l'esprit humain ait une manière générale de procéder qui peut s'appliquer également à tous les objets de ses recherches, il suit, selon les circonstances, des pratiques qui paraissent et qui sont en effet assez diverses à plusieurs égards. D'ailleurs, les règles de cette méthode universelle, qui répand une lumière égale sur tous les genres et sur tous les sujets, n'ont été trouvées que dans ces derniers temps. On n'a pas fait voir, par un nombre suffisant d'exemples, comment il est possible, comment il convient de la transporter d'un genre à l'autre ; l'on n'a pas surtout déterminé la nature et les limites des modifications qu'elle peuvent exiger dans certains cas ; et peut-être est-elle encore elle-même susceptible de plusieurs importantes améliorations.

C'est à raison du caractère des objets dont elles s'occupent, que les sciences ont pris naturellement différentes routes ; et ces routes se sont trouvées plus ou moins voisines de celle de l'entière certitude, de la pleine conviction.

Les objets fixes, bien déterminés, et qu'on représente par des signes qui ne peuvent avoir rien d'incertain, de variable, de vague, ont dû se trouver, pour ainsi dire, d'eux-mêmes ordonnés en système régulier. La connaissance de leurs rapports a dû faire des progrès rapides ; du moins les sciences qui les considèrent ne font-elles que des pas sûrs : il est de leur nature d'aller toujours en avant, et de ne jamais rétrograder. Telles sont celles qui traitent des quantités et des grandeurs. Comme tout y est convenu, et comme les termes ou les signes dont on se sert ont exactement la même signification pour tout le monde, les démonstrations y sont rigoureuses, et les vérités s'y lient dans un ordre qui ne peut avoir rien d'arbitraire. Ainsi donc ces sciences s'enrichissent et se perfectionnent de plus en plus avec le temps : les derniers bons livres élémentaires qu'elles produisent les contiennent en quelque sorte tout entières, et l'on peut se dispenser, en les étudiant, de remonter aux écrivains des anciennes époques, à moins qu'on ne soit curieux de connaître les premières méthodes employées et l'ordre dans lequel les découvertes se sont présentées aux inventeurs.

Toutes les parties des sciences physiques qu'on a pu fonder sur celles des grandeurs ou des quantités ont eu nécessairement le même sort ; et, à mesure que les autres ont été soumises à des méthodes plus rigoureuses, à mesure qu'on les a véritablement élémentées, c'est-à-dire, qu'on a pu ranger les vérités qu'elles possèdent dans cet ordre naturel qui les fait naître les unes des autres, ces sciences ont partagé de plus en plus les avantages inappréciables des premières. C'est ainsi que l'esprit philosophique a commencé ce grand ouvrage, par lequel il doit ramener successivement toutes les branches des connaissances humaines à des méthodes également sûres, et conséquemment les rendre toutes un jour également exactes.

Mais cette tâche de l'esprit philosophique sera longue ; car d'autres parties de ses travaux, et malheureusement c'est le plus grand nombre, portent sur des objets mobiles et changeants, sur des objets qui ne sont presque jamais bien circonscrits, que chaque homme considère sous des points de vue ou dans des rapports très différents, tandis que les signes, ou les mots dont on se sert pour les soumettre au raisonnement, dépourvus de précision, ne présentent

que des images incertaines ou des sens indéterminés. Tant que les choses restent dans cet état, il est aisé de sentir que la vérité ne peut faire que peu de progrès ; que ceux qu'elle fait dépendent du talent particulier de quelques individus favorisés de la nature, et non d'un esprit général imprimé à la science ; que les découvertes utiles y restent éparses, et ne peuvent s'enchaîner en un corps complet de doctrine. On doit bien se garder alors de s'en rapporter aux écrivains systématiques, même les plus célèbres ; il faut remonter aux véritables sources, aux hommes de talent, aux esprits inventeurs. Le talent n'est qu'une manière plus abrégée de voir juste, de saisir rapidement, dans chaque genre, les rapports fins qui échappent au vulgaire, qui même ne sauraient être saisis par les méthodes mécaniques de raisonnement. Mais le talent a sans doute aussi ses procédés particuliers : quoiqu'il soit de sa nature de faire disparaître tout vestige de règle, sa marche n'en est pas moins régulière et constante ; et cette considération, bien réfléchie, peut nous aider à découvrir les lois qu'il suit même à son insu, peut nous ramener sur sa route, et nous montrer les moyens de suivre ses pas et de marcher à ses côtés.

Mais si la science dont on s'occupe repose principalement sur l'observation, c'est alors surtout qu'il sera tout à fait indispensable de recourir aux écrivains qui ont vu par eux-mêmes, et qui ont vu d'une manière profonde et juste, aux grands observateurs. Rien sans doute ne dispense d'étudier de ses propres yeux les objets dont la connaissance tient à des impressions particulières, que leur présence et leurs phénomènes extérieurs peuvent seuls produire. Quand on veut avoir l'idée nette de l'odeur d'une fleur, il faut la sentir ; du goût d'un fruit, il faut le goûter. Pour reconnaître la physionomie d'une maladie, l'état du pouls qui l'annonce, la disposition du sang qui l'accompagne, le caractère des évacuations qu'elle détermine, il faut considérer tous ces objets ; il faut y revenir à plusieurs fois. L'expérience d'autrui ne nous sert qu'autant que nous en avons déjà nous-mêmes, et les tableaux qui se trouvent dans les écrivains n'ont quelque sens pour nous, qu'autant que nous les avons vus dans la nature même. Tout cela est très vrai ; cependant le projet le plus déraisonnable serait de se placer sans guide au milieu de cette vaste mer

de la science. Nous n'avons pas seulement besoin d'apprendre à réfléchir sur ce que nous avons senti, à bien saisir les rapports de ce que nous avons vu ; nous avons aussi besoin d'apprendre à sentir et à voir. Il n'est pas indifférent que nous commencions l'étude d'une science par tel ou tel objet ; que nous commencions celle d'un objet par telle ou telle face ; que nous passions légèrement, ou que nous pesions avec lenteur sur telles ou telles particularités. Or, cet art, l'art d'observer, n'a pas encore de règles théoriques fixes : il existe uniquement dans les exemples pratiques que nous en offrent les ouvrages de quelques génies heureux qui l'ont deviné ; il s'apprend dans le commerce assidu de ces grands modèles, et l'esprit y contracte ces habitudes de justesse, de bon sens, de sagacité, de naturel, qui caractérisent particulièrement les anciens, et quelques modernes formés par leur lecture.

Car, citoyens, nous ne devons pas refuser d'en convenir, les anciens sont nos maîtres dans ce genre. Les modernes ont trouvé plusieurs belles méthodes qui simplifient les travaux, et suppléent à la faiblesse de l'intelligence ; ils ont créé l'art d'interroger la nature, en changeant les circonstances d'après lesquelles ses opérations s'exécutent dans l'état le plus régulier. Cet art avait été jadis indiqué par Démocrite ; mais, soit que les anciens n'en eussent pas senti l'importance, soit que leurs préjugés le leur aient fait regarder le plus souvent comme une espèce de sacrilège ou de profanation, on n'en trouve chez eux presque aucun vestige. Ainsi donc, la gloire en appartient uniquement aux modernes ; et dans l'état de perfection auquel l'ont porté les Lavoisier, les Priestley, les Fontana, les Spallanzani, les Ingenhouse, les Berthollet, etc., il promet à la science des progrès aussi rapides qu'indéfinis. Or, cette gloire est assurément bien grande et bien pure ; mais pour le talent de l'observation, nous ne pouvons pas, je le répète, lutter avec les anciens : trop souvent les modernes voient avec nos hypothèses, ou se perdent dans des détails insignifiants ; ils considèrent les choses sous des points de vue factices et frivoles, ou pèsent sur des minuties ; du moins ne trouve-t-on que rarement dans leurs tableaux cette vérité qui vous saisit et vous met tout de suite en scène, ce tact si juste qui sait toujours choisir les traits principaux et caractéristiques, qui fixe sur eux votre atten-

tion, en écartant tout ce qui pourrait l'affaiblir ou la distraire : qualités précieuses que les anciens ont, au contraire, presque toujours, même dans leurs ouvrages les plus négligés. Peut-être cela tient-il beaucoup à ce que la multiplicité de nos lectures nous laisse trop peu de temps pour observer, à ce que nous acquérons nos connaissances dans les livres plutôt que dans la nature. Mais il faut encore l'attribuer à une autre cause dont je parlerai ci-après, à ces relations prématurées que nous avons essayé plus d'une fois d'établir, entre les diverses parties des sciences, et qui n'ont pas seulement fourni de faux résultats sur les objets, mais dénaturé les impressions que ces objets eux-mêmes doivent produire.

Il est donc, j'ose le dire, nécessaire, pour s'habituer à sentir et peindre juste la nature, de revenir à l'étude des anciens. Rien surtout n'est plus indispensable en médecine ; car s'il est une science dont les dogmes doivent se fonder principalement sur l'observation, c'est la médecine, sans doute. Or, l'on peut assurer que les Pythagore, les Aristote, les Epicure, les Théophraste, n'ont pas eu plus de ce génie dont les anciens nous paraissent offrir les véritables modèles, qu'Hippocrate, Arétée et quelques autres en ont déployé dans les ouvrages qui nous restent d'eux.

(*Discours d'ouverture du Cours sur Hippocrate*).

L'art de raisonner

L'art de raisonner ou de conduire son esprit, n'est autre chose que l'art de bien voir, de bien entendre, de sentir juste. Relativement aux objets de première nécessité, la nature nous apprend cet art, sans que nous y songions, et, pour ainsi dire, malgré nous. Le châtiment est si près de l'erreur, que l'erreur se corrige bientôt d'elle-même. Des sensations pénibles nous avertissent que nous avons mal jugé : des sensations agréables les remplacent, quand nous parvenons à juger mieux, et ne les remplacent qu'alors.

Il est aisé de voir pourquoi nous devons multiplier les essais jusqu'à ce que nous ayons atteint ce but. Mais, pour cela, nous suivons une route déterminée, nous employons des procédés constants. L'observation nous apprend que cette route, la seule bonne, est toujours la même, que ces procédés se ressemblent dans tous les cas : c'est ce que

nous appelons *la méthode de la nature ;* et la logique consiste à savoir l'imiter au moyen de certaines règles qu'on se trace, ou plutôt d'après la connaissance exacte de celles que nous avons suivies presque automatiquement dans les circonstances les plus simples où nous avons raisonné juste.

Dans les circonstances plus compliquées, dans celles surtout où les faux jugements n'entraînent pas avec eux leur punition, l'erreur devient d'autant plus facile, que des passions étrangères, et le besoin d'aller promptement aux résultats, nous portent à juger avec une précipitation funeste. Cette disposition de l'esprit, singulièrement accrue par les habitudes sociales, doit être considérée comme la principale source de ses écarts, et de tous les maux qu'ils enfantent. Le but d'une bonne éducation sera donc toujours d'en corriger les effets, de l'étouffer, s'il est possible, dans son berceau, ou de lui substituer des dispositions toutes contraires, c'est-à-dire, de nous accoutumer à mettre dans tous nos jugements la même circonspection que la nature nous fait apporter dans ceux qui paraissent son ouvrage.

Les objets au milieu desquels nous sommes placés, ou plutôt avec qui nous pouvons avoir des rapports, sont les seuls qu'il nous importe de connaître ; et l'arbitre suprême de notre destinée nous a donné tout ce qu'il faut pour acquérir cette connaissance.

Tout objet que nous voulons étudier est un problème à résoudre : tout problème à résoudre n'est qu'un objet qu'il s'agit d'étudier dans chacune de ses parties, dans son ensemble, et dans ses relations avec ceux qui nous sont déjà connus. Pour cela, il faut, en quelque sorte, le démonter pièce à pièce, le remonter de la même manière, et le mettre à côté de ce qui doit lui servir de terme de comparaison. Une idée s'analyse comme un corps physique, se décompose et se recompose. Nous ne sommes les maîtres d'une idée, ou même elle n'existe véritablement, qu'après cette opération ; mais alors aussi quand nous venons à l'énoncer, nous savons avec exactitude ce que nous voulons dire ; et si la manière dont elle est exprimée reproduit fidèlement le travail qui s'est fait dans notre esprit pour nous en rendre compte, nous ne portons dans l'esprit des autres que des images nettes et précises.

Plusieurs objets placés à côté les uns des autres se ressemblent ou diffèrent ; nous les classons par leurs analogies ou leurs dissemblances : les qualités communes qui les réunissent, ou les qualités distinctives qui les séparent, nous servent également à les enchaîner dans un ordre qui soulage la mémoire, rend leur rappel plus facile, et simplifie leur étude ultérieure, ou leur emploi, soit pour de nouvelles découvertes, soit pour l'étude de nouveaux objets. Cet acte de l'intelligence s'appelle *généralisation*. Les généralités sont bonnes, quand elles n'expriment véritablement que les qualités ou les faits communs aux objets qu'elles embrassent.

La marche est absolument la même pour les idées. Les idées particulières se rallient entre elles par des rapports communs. L'énoncé de ces rapports forme ce qu'on appelle une idée générale ; et lorsqu'ils sont réels et bien déterminés, elle est exacte et précise.

Un objet connu nous sert de base et de moyen pour en étudier d'autres. Par gradations successives, nous marchons des objets les plus simples ou les plus faciles à connaître jusqu'aux plus complexes, ou dont l'étude offre le plus de difficultés. Si la chaîne qui les lie ne souffre aucune interruption, s'ils s'éclairent et se démontrent l'un par l'autre, s'ils vont tous se rallier à un chef ou à quelques chefs principaux, leur ensemble forme une série de connaissances incontestables, et leurs différents points de ralliement, des résultats aussi certains et d'une application féconde.

Nous partons d'une ou de plusieurs idées bien déterminées et bien précises, pour arriver par degrés à d'autres qui ne le sont pas encore. Le connu nous sert d'instrument pour découvrir l'inconnu, et de point de comparaison, de modèle, de preuve pour l'apprécier. De ces idées particulières, nous tirons des axiomes qui, d'abord, n'en comprennent qu'un petit nombre, mais dont la sphère s'agrandit progressivement, ou qui plutôt vont se confondre dans d'autres axiomes moins circonscrits et moins bornés, lesquels, à leur tour, se rangent sous les plus étendus et les plus généraux.

Toutes les fois que cette échelle est formée de degrés continus, sans interruption, sans lacune ; toutes les fois qu'on n'admet pour évident que ce qu'on a considéré sous

toutes les faces, et qu'on n'enchaîne l'un à l'autre que les objets qui se rapportent évidemment, l'on peut être sûr d'avoir suivi la véritable marche analytique, ou la méthode de la nature.

Mais les opérations de l'esprit ont besoin d'être représentées par des signes : sa route a besoin d'être marquée par des espèces de *pierres numéraires*. Le raisonnement ne se forme qu'au moment même où ses termes sont exprimés dans une langue quelconque ; et nous ne sommes certains d'avoir bien raisonné, que lorsque nous avons, par ce moyen, conservé l'empreinte de tous nos pas, c'est-à-dire lorsque chaque membre de nos idées, et les points de contact par lesquels elles s'enchaînent, ont été signalés avec la plus sévère exactitude.

Sous un autre aspect, l'art de raisonner et l'art de parler sont donc une seule et même chose (par art de parler, il faut entendre ici celui de fixer les idées par des signes) : la nature nous en inspire les procédés, non seulement pour communiquer avec nos semblables, mais aussi pour nous aider à discuter avec nous-mêmes, pour nous servir de guides dans tous nos jugements. C'est bien encore là sa méthode, puisque c'est très certainement celle de la raison.

Pour connaître les procédés de l'esprit, il faut donc suivre pas à pas la formation du langage ; pour les rendre plus parfaits, il faut apprendre à le perfectionner lui-même, toujours d'après les lois que la nature lui trace, et selon la direction qu'elle lui imprime. Voilà ce qui faisait dire à l'abbé de Condillac, que les langues sont des méthodes analytiques, et toutes les méthodes analytiques de véritables langues. Cette vérité fondamentale, qu'il a développée le premier dans toute son étendue, ouvre une nouvelle route à l'étude de l'entendement humain, et jette un jour singulier sur l'organisation systématique de nos connaissances.

Il résulte donc, de tout ce qui précède, que la nature nous fait suivre une certaine marche dans nos jugements les plus faciles à rectifier, soit par la simplicité des objets sur lesquels ils se forment, soit par leur importance, qui nous y ramène jusqu'au moment de la conviction ; que cette marche est nécessairement bonne, et la seule bonne ; que de sa connaissance dépend celle des principes du raisonnement ; qu'en la prenant pour modèle et pour règle, on

peut le ramener de tous ses écarts, lui donner toute la rectitude dont il est susceptible, et préparer à l'esprit de

CABANIS.

Portrait gravé par Dejuinne (communiqué par M. A. Dutens).

l'homme des triomphes qu'on ne soupçonne même pas ; qu'enfin tout cet artifice consiste dans la juste appréciation des signes de nos idées, dans leur parfaite exactitude, dans leur enchaînement naturel, ou dans la bonne organisation du langage et dans la précision des termes.

Cela posé, l'étude de la grammaire universelle doit être inséparable de celle de la méthode universelle ; et même, à proprement parler, elles ne sont qu'une seule et même étude. Aussi, messieurs, vais-je vous proposer de confier leur enseignement aux mêmes professeurs, à qui vous indiquerez par-là le point de vue sous lequel vous considérez leurs travaux, l'esprit philosophique, qui doit les animer, et le but où vous les faites tendre.

Mais il ne suffit pas, pour familiariser les élèves avec la bonne méthode, de leur en donner des notions théoriques et générales, il faut encore leur en montrer l'application pratique dans l'étude des sciences et des arts ; il faut leur faire voir que les objets peuvent être très divers, mais que c'est toujours le même instrument analytique, toujours la même manière de s'en servir. Par là, non seulement ils le connaîtront mieux, mais ils apprendront à le manier avec plus de justesse et de facilité, dans tous les cas ; et, chemin faisant, ils acquerront beaucoup d'idées nouvelles, qui ne peuvent que multiplier pour eux les données et les moyens d'instruction.

Car chaque science a son genre d'idées propres, chaque art, ses procédés et son mode d'action, soit sur la nature, soit sur l'homme lui-même. Tout individu bien organisé recueille donc dans leur étude, ou dans l'examen réfléchi de leurs travaux, une foule d'impressions d'où résultent, même pour une tête médiocrement active, des combinaisons sans nombre. Outre cela, tous les arts et toutes les sciences sont liés par des rapports plus ou moins sensibles : la même chaîne les embrasse, ou plutôt ils forment séparément des chaînes particulières, entre lesquelles il s'établit de fréquentes communications, et qui vont toutes s'attacher au même anneau principal. Totalement distincts, dans un sens, ils se rapprochent singulièrement dans l'autre ; certaines lois les séparent, mais certaines lois les réunissent. Ils se donnent la main, ils s'éclairent mutuellement, ils ont des vues et des principes communs.

(*Travail sur l'Education publique*, 3e *Discours*).

Rôle des théories

Ne mettons ni trop, ni trop peu d'importance aux théories. La seule théorie qui n'égare jamais, n'en

mérite pas le nom, à proprement parler. Elle ne va pas plus loin que l'observation : elle n'est que l'observation elle-même. Les autres se hâtent de ranger d'avance tous les faits sous des principes généraux qui ne se rapportent qu'à un petit nombre d'entre eux : par conséquent, elles doivent nous induire presque toujours en erreur. Elles peuvent cependant nous faire rencontrer juste quelquefois ; car les plus absurdes de ces théories se sont appuyées, dans l'origine, sur des expériences incontestables. Le tort de leurs auteurs a été de donner à ces expériences une signification trop étendue ; de faire un système complet de ce qui pouvait à peine fournir quelques vues de détail. Quand on veut expliquer l'économie animale par les lois de la mécanique, de la physique, de la chimie, ou par quelque hypothèse philosophique puisée ailleurs que dans l'observation même du corps vivant, on se trouve arrêté, pour ainsi dire, à chaque pas : les exceptions à la règle deviennent bientôt plus nombreuses que les faits qui s'y trouvent conformes ; et non seulement on est forcé de reconnaître combien ces hypothèses sont insuffisantes pour lier les fragments de la science, mais on s'aperçoit facilement qu'elles entraînent des fautes sans nombre dans la pratique. Ira-t-on conclure de là qu'il n'y a rien de chimique, de physique, ou de mécanique dans les fonctions vitales ? on aurait bien tort sans doute : et s'il en était ainsi, qui jamais eût trouvé, qui même jamais eût cherché de pareilles explications ? Les bons esprits les rejettent, non parce qu'elles n'expliquent rien, mais parce qu'elles n'expliquent pas tout ; parce qu'elles ne sont rigoureusement applicables qu'aux mêmes faits plus ou moins nombreux, dont on les a tirées : et s'il est vrai que leurs sectateurs les plus raisonnables les abandonnent au lit des malades, peut-être n'ont-elles pas, à beaucoup près, toutes les mauvaises conséquences qu'on devrait en redouter.

(*Du degré de Certitude de la Médecine*, § 8).

Causes et faits

Il est certain que, d'une part, la nature de la cause qui meut les corps animés, et, de l'autre, les circonstances immédiates qui modifient son influence dans les divers

organes, se dérobent également à nos recherches, et nous sont tout à fait inconnues. Il est certain que si leur connaissance doit servir de base à l'art de guérir, l'art pèche essentiellement par sa base. La question se réduit donc à savoir s'il est nécessaire, ou du moins s'il serait très avantageux, de pénétrer l'essence même des forces vivantes, et d'avoir une idée précise de la manière dont elles agissent sur le corps.

L'homme ne connaît l'essence de rien, ni celle de la matière qu'il a sans cesse sous les yeux, ni celle du principe secret qui la vivifie et détermine tous les phénomènes de l'univers. Il parle souvent des causes qu'il se flatte d'avoir découvertes, et de celles qu'il se plaint de ne pouvoir découvrir : mais les vraies causes, les causes premières, sont aussi cachées pour lui que l'essence même des choses ; il n'en connaît aucune. Il voit des effets, ou plutôt il reçoit des sensations : il observe des rapports, soit entre les objets auxquels il attribue ces sensations, soit entre ces objets et lui-même ; il s'efforce d'apercevoir sans cesse de nouveaux rapports (1) ; il les met en ordre pour fixer leur souvenir dans son esprit, pour les mieux apprécier, pour en tirer ce qui peut servir à sa conservation, ou lui donner de nouvelles jouissances ; et voilà tout. En examinant ces prétendues causes, dont la connaissance l'enorgueillit, on voit qu'au fond, elles ne sont toutes que des faits. Deux faits se trouvent enchaînés l'un à l'autre dans un ordre successif : on dit que le premier est la cause du second. Celui-ci peut devenir cause à son tour, relativement au troisième qui le suit ; comme en remontant, vous trouverez toujours un fait antérieur à votre cause, jusqu'à ce que vous arriviez à cette force spontanée (2) qui meut le monde dans son ensemble et dans chacune de ses parties. Or, cette cause est

(1) Expliquer un fait par ses rapports avec un autre, ce n'est pas remonter véritablement à sa cause. Quand les deux faits sont identiques, c'est les réduire à un seul ; quand ils sont simplement analogues, c'est déterminer leurs points de ressemblance. (Note de Cabanis.)

(2) Cette force n'est autre chose que le principe général du mouvement, la puissance active, personnifiée chez la plupart des peuples, sous des noms différents, mais dont il nous est impossible de nous faire d'autre idée que celle qui résulte directement des phénomènes de l'univers. Je l'appelle *spontanée*, non que je prétende exprimer par-là sa nature, mais parce que ce mot me paraît rendre l'impression qu'en reçoit l'intelligence bornée de l'homme, en voyant cette force agir sans relâche, avec une activité toujours nouvelle et toujours renaissante d'elle-même. (C.)

la seule véritable ; elles les renferme toutes ; et sa nature, ainsi que ses moyens propres d'action, se dérobent également à notre faible vue. En vain cherchons-nous à les dégager des nuages qui les couvrent : à chaque effort de notre part, l'obscurité semble s'épaissir davantage : nous n'apercevons que des fantômes trompeurs : l'objet fuit, et se plonge devant nous dans un vague lointain, à mesure que nous croyons en approcher.

D'après la nature des choses, ou plutôt d'après notre propre nature, nous sommes dans l'impossibilité de connaître cette cause première, l'objet des recherches et le désespoir des penseurs de tous les âges. Nous l'entrevoyons sous mille formes diverses ; mais elle nous échappe toujours. Car, dans les phénomènes des trois règnes, dans la marche régulière des corps célestes, et jusque dans les propriétés de la molécule la plus inerte en apparence, elle se fait toujours sentir évidemment. Mais que voit-on là, de plus que ces propriétés mêmes, la régularité de cette marche, l'ordre et les rapports de ces phénomènes ?

Maintenant, il reste à savoir si cette connaissance, à la poursuite de laquelle tant de profondes méditations et tant de veilles ont été si inutilement employées, est réellement applicable aux besoins de l'homme. Pour observer l'ordre constant dans lequel se fait le flux et le reflux ; pour s'en servir à régler la marche des vaisseaux qui descendent ou remontent à l'embouchure d'un fleuve, ou qui longent des bords escarpés, l'homme a-t-il besoin de connaître quelle force balance l'Océan, quelle loi primitive fait agir cette force avec tant de régularité ? A-t-il besoin de connaître la cause des affinités des corps, de leur élasticité, de leur cohésion, pour faire, soit en chimie, soit en physique, toutes les opérations fondées sur ces propriétés ? Pour inventer, pour perfectionner l'agriculture, faut-il qu'il arrache à la nature le secret de la vie des végétaux, celui de leur instinct et de leurs penchants particuliers ? Non, sans doute. L'observation des faits est son partage : elle lui suffit. Comme il ne lui importe d'étudier les objets que par leurs rapports avec lui, et que ces rapports mêmes sont de sûrs moyens d'y découvrir tout ce qui peut l'intéresser, il s'ensuit que les objets qui résistent à ses recherches, lui sont d'autant moins utiles à connaître, qu'ils sont plus hors de la portée de son esprit ; et que, dans le fait,

il n'a besoin de savoir que ce qu'il peut apprendre par le bon usage de ses facultés.

J'ignore donc les causes. Mais l'observation m'apprend que tout s'opère dans la nature d'une manière régulière et constante ; que, dans des circonstances absolument semblables, les faits sont toujours les mêmes ; que si l'on peut quelquefois les rendre différents, c'est à raison des changements qu'on peut apporter aussi dans les faits antérieurs dont ils découlent, dans les faits simultanés avec lesquels ils ont des rapports étroits.

(*Du degré de Certitude de la Médecine, III*).

Définition de la cause

Ce mot *cause* ne doit point nous faire regarder les phénomènes de la nature comme contenus les uns dans les autres, comme tour à tour engendrés et générateurs : car il n'existe véritablement pour nous que des faits, qui se présentent ou simultanément ou dans un ordre successif. Tout ce que peut l'observation raisonnée est d'établir entre eux des rapports d'analogie ou de différence, d'indépendance réciproque ou de subordination et d'enchaînement. Deux faits se ressemblent, ou ils diffèrent ; ils paraissent toujours ensemble, ou ils surviennent souvent isolés. Si nous voyons un fait arriver constamment à la suite d'un autre, nous disons que le premier est l'effet, le second la cause. Mais ces noms ne leur donnent pas des qualités nouvelles : ils expriment seulement l'ordre de leur succession. Au reste, cet ordre n'en est pas moins important à connaître, puisque l'apparition du premier fait nous annonce avec certitude celle du fait subséquent. Sans cette connaissance, toute histoire n'est qu'une vaine suite de tableaux dépourvus de liaison ; sans elle, l'histoire des différentes maladies, incomplète et ridicule, comme description, devient inutile et même dangereuse comme objet de comparaison applicable à la pratique.

Mais si cet ordre des phénomènes, tel que la nature livrée à elle-même ou le cours le plus ordinaire des choses le présente, est très difficile à déterminer ; celui des phénomènes, qu'on peut appeler artificiels (puisque c'est l'art qui les produit par l'emploi raisonné de diverses impres-

sions insolites), est sans doute bien plus difficile encore à reconnaître et à fixer exactement.

Un homme éprouve des douleurs à la suite d'un grand nombre de circonstances qui peuvent également les avoir occasionnées : si ces douleurs cessent naturellement au milieu de beaucoup d'autres circonstances qui se mêlent et se confondent, l'ignorance et l'irréflexion peuvent seules regarder comme facile de démêler et la véritable cause du mal, et celle de la guérison. Si le changement favorable arrive ensuite de l'emploi de certains remèdes que l'analogie avait fait présumer utiles, la conjecture d'après laquelle nous prononçons qu'ils l'ont été réellement a d'autant moins de poids que les exemples du même succès, dans des cas semblables, sont moins nombreux : et ce n'est qu'avec le temps, et par des observations répétées dans diverses circonstances, qu'elle peut atteindre à un très haut degré de probabilité.

(*Révolutions et Réforme de la Médecine*, ch. III, § 7).

La cause première

Nous avons déjà dit que la cause universelle, par cela seul qu'elle est universelle, ne peut être comparée à rien, et qu'en qualité de cause première, elle ne peut être rapportée à rien. Elle est parce qu'elle est ; elle est en elle-même. Son existence n'a rapport à aucune autre ; elle ne peut nous être connue que par ses effets. Mais l'esprit de l'homme n'en restera pas là : il est de sa nature de lier entre eux et de grouper tous les objets de ses recherches. Si, dans ces mêmes effets, il retrouve les traces de certaines propriétés ou qualités particulières que l'observation lui a déjà montrées ailleurs, et dans des êtres dont il a pu étudier attentivement les actes et leur liaison, avec les moyens par lesquels ils sont opérés, je dis, non-seulement qu'il saisira les analogies, quelque faibles qu'on les suppose, mais qu'il ne peut s'empêcher de le faire, soit pour les adopter définitivement, soit pour les rejeter après un plus mûr examen.

On nous arrêtera peut-être ici, et l'on dira :

Mais, dans votre hypothèse, si l'homme a reconnu que tous les phénomènes de l'univers sont le résultat des pro-

priétés de la matière, pourquoi voulez-vous qu'il remonte à une autre cause, et qu'il ne regarde pas ces propriétés comme la vraie cause universelle et première ? car, dès lors, elles ont le grand mérite d'expliquer tout à ses yeux, et le mérite plus grand encore, pour tout esprit sage, de pouvoir être étudiées et constatées par l'observation.

Je réponds que c'est bien peu connaître la nature de l'intelligence humaine, de croire qu'elle peut s'arrêter aux faits qu'elle a reconnus (car les propriétés de la matière sont, dans ce moment, de véritables faits pour elle), sans vouloir remonter aux causes, ou à la cause dont elle suppose toujours qu'ils dépendent. Et, d'ailleurs, en admettant que les choses se passent comme on le dit, cela ne change rien à la question. Seulement, au lieu d'attribuer certaines qualités, dont nous avons établi qu'on retrouve les empreintes dans les phénomènes, à une cause universelle antérieure aux propriétés de la matière, il faudra les imaginer répandues dans l'ensemble de ces propriétés ; et cette manière de considérer la nature, bien loin de rendre la production des phénomènes plus facile à concevoir, ne fait que répandre sur l'action de leurs causes des obscurités nouvelles qu'il ne paraît guère possible de dissiper (1).

L'homme apprend bientôt sans doute que tous les mouvements et tous les bruits n'annoncent pas de l'intelligence et de la volonté dans leur cause, du moins dans leur cause immédiate ; mais ce qu'il ne peut concevoir sans l'une et l'autre de ces deux qualités ou propriétés, c'est la production régulière d'ouvrages savants, coordonnés dans toutes leurs parties, et surtout coordonnés avec d'autres ouvrages du même ou de différents genres, qui, sans leur être unis par des rapports mécaniques, sont arrangés de manière à produire concurremment avec eux de nouveaux effets empreints des mêmes caractères de combinaison. Il lui suffit de jeter le coup d'œil le plus superficiel sur l'organisation des végétaux et des animaux, sur la manière dont ils se reproduisent, se développent et remplissent, suivant l'esprit de cette organisation même, le rôle qui leur est

(1) Il est vraisemblable que la personnification des propriétés a produit le polythéisme dans plusieurs religions savantes de l'antiquité. Mais pour faire concourir au même but toutes ces divinités particulières, il faut toujours un dieu suprême, un *Vichnou*, un *Jupiter*. (C.)

assigné dans la série des êtres. L'esprit de l'homme n'est pas fait pour comprendre que tout cela s'opère sans prévoyance et sans but, sans intelligence et sans volonté. Aucune analogie, aucune vraisemblance ne peut le conduire à un semblable résultat ; toutes, au contraire, le portent à regarder les ouvrages de la nature comme produits par des opérations comparables à celles de son propre esprit dans la production des ouvrages les plus savamment combinés, lesquelles n'en diffèrent que par un degré de perfection mille fois plus grand : d'où résulte pour lui l'idée d'une sagesse qui les a conçus et d'une volonté qui les a mis à exécution ; mais de la plus haute sagesse, et de la volonté la plus attentive à tous les détails, exerçant le pouvoir le plus étendu avec la plus minutieuse précision.

Voilà ce qui s'offre naturellement à l'esprit ; voilà ce que la réflexion confirme, sans le porter cependant au terme de la démonstration rigoureuse, car la nature de la question s'y oppose. Et comme l'hypothèse contraire ne s'appuie sur aucune analogie véritable, qu'elle n'a pour lui presque aucune vraisemblance, et que tout ce qu'on peut, en la soutenant, est de la défendre du reproche d'impossibilité absolue, toutes les règles de raisonnement en matière de probabilité ramènent l'homme à son impression première, et il juge en définitif comme il avait senti d'abord.

Ce n'est pas qu'il faille jamais, dans les recherches sur la nature ou dans les discussions philosophiques qu'elles font naître, adopter les vaines et stériles explications des causes finales ; rien sans doute n'est plus capable d'étouffer ou d'égarer le génie des découvertes ; rien ne nous conduit plus inévitablement à des résultats chimériques, et souvent aussi ridicules qu'erronés. Mais ce qui est vrai dans toutes les recherches et dans toutes les discussions de détail, ne l'est plus lorsqu'on est au point où nous avons, par hypothèse, supposé l'homme parvenu ; et quand nous raisonnons sur la cause, ou, si l'on veut, sur les causes premières, toutes ces règles de probabilité, dont nous venons de parler, nous forcent à les reconnaître *finales*. Telle est, du moins, la manière de concevoir et de procéder de notre esprit ; et l'on ne peut en combattre les conclusions que par des arguments subtils, qui, par cela même, ne semblent guère pouvoir être fondés en raison, ou par des systèmes

savants dans lesquels il reste toujours de grandes lacunes. Or, la certitude étant bien loin de se trouver dans ce dernier parti, plus on se donnera la peine d'examiner les motifs énoncés par ceux qui l'adoptent, plus, ce me semble, on se trouvera ramené comme invinciblement vers le premier, qui réunit en sa faveur les plus fortes probabilités.

Il est très évident, en outre, que le principe de l'intelligence est répandu partout, puisque partout la matière tend sans cesse à s'organiser en êtres sensibles. Sans doute la sensibilité ne devient observable pour nous qu'au moyen de l'organisation ; mais on ne peut guère supposer qu'elle n'est que le produit de cette circonstance ; qu'elle en dépend exclusivement, et n'existe pas sans elle. Il est bien plus naturel et plus raisonnable de penser que la sensibilité se trouve répandue, quoiqu'en différente proportion, dans toutes les parties de la matière, puisque nous y remarquons distinctement l'action des forces motrices, qui non seulement les tiennent dans une activité continuelle, mais par l'effet direct de tous les mouvements qu'elles leur impriment, tendent à les faire passer par tous les modes d'arrangement régulier et systématique, depuis le plus grossier jusqu'à celui de l'organisation la plus savante et la plus parfaite, capable de produire à son tour tant de phénomènes nouveaux encore bien plus admirables et plus étonnants :

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

C'est une vérité que le seul aspect de l'univers annonce et célèbre en quelque sorte. Elle est particulièrement confirmée par les phénomènes de la germination des plantes et de l'organisation des animaux, surtout des plantes et des animaux qu'on voit naître et se développer spontanément dans toutes les substances animales et végétales altérées. Peut-être même la connaissance des causes dont dépendent les affinités chimiques et l'attraction gravitante (qui vraisemblablement n'en est que le premier terme ou le degré le plus simple), suffirait-elle pour donner la plus grande évidence, et la plus entière certitude à cet important résultat ; car il paraît bien plus vraisemblable qu'on pourra parvenir à expliquer mieux les affinités et l'attraction par l'étude approfondie de la sensibilité à son degré le

plus faible, qu'à expliquer la sensibilité elle-même par l'étude de l'attraction et des affinités au plus haut terme où elles puissent être suivies et constatées par l'observation.

Quoi qu'il en soit, au reste, on ne peut méconnaître que des forces actives animent toutes les parties de la matière : rien n'est plus frappant et plus certain. Non seulement elles la tiennent dans un état de mouvement continuel, elles lui font subir toutes sortes de transformations, mais ces transformations s'exécutent suivant des plans très habiles, très compliqués, très divers entre eux, et cependant constants et uniformes, chacun dans son genre et son espèce : c'est-à-dire s'opérant par les mêmes moyens, manifestant les mêmes phénomènes, tendant au même but. Enfin ces forces font éclore, développent et conduisent au terme de leur perfection ou de leur maturité, des êtres sensibles et par suite intelligents. Or, je l'avoue, il me semble, ainsi qu'à plusieurs philosophes auxquels on ne pouvait pas d'ailleurs reprocher beaucoup de crédulité, que l'imagination se refuse à concevoir comment une cause ou des causes dépourvues d'intelligence peuvent en donner à leurs produits ; et je pense en particulier avec le grand Bacon, qu'il faut être aussi crédule pour la refuser d'une manière formelle et positive à la cause première, que pour croire à toutes les fables de la mythologie et du Talmud.

Cette suite de raisonnements, qu'il serait facile de fortifier encore en entrant dans l'exposition détaillée des phénomènes, et en insistant sur l'admirable coordination qui les lie entre eux et fait concourir toutes les parties de chacun au but qui lui est prescrit, me paraît donc nous conduire à ce résultat : que l'esprit de l'homme, d'après sa manière de sentir et de concevoir (et nous ne pouvons nous servir d'un autre instrument dans nos examens), ne peut éviter de reconnaître dans les forces actives de l'univers *intelligence* et *volonté*. Nous ne séparerons point ces deux facultés l'une de l'autre ; car c'est par les actes de la dernière que la première se dévoile à nos yeux.

Mais presque tous les hommes qui regardent l'intelligence et la volonté comme essentielles à la cause première, la revêtent en même temps d'autres attributs, sur la nature desquels ils ne s'expliquent pas d'une manière assez

précise ; je ne dirai pas qu'ils ont tort de reconnaître en elle la puissance, la justice, la bonté, etc. Sans doute l'idée elle-même de ces vertus naît de l'observation des lois que la cause première a établies entre les êtres sensibles, et, par conséquent, on peut dire qu'elle en est la source et le modèle ; mais il est absurde de raisonner par rapport à elle comme par rapport à eux ; et de la mettre avec nous dans des relations semblables ou même simplement analogues à celles d'un chef avec ses subordonnés, dont le bien-être l'occupe exclusivement, et qui les gouverne, comme on le fait malheureusement beaucoup trop parmi les hommes, par une suite d'expédients et de mesures accidentelles appropriées aux circonstances et aux individus. Voilà bien assurément l'idée tout à la fois la plus ridicule en elle-même et la plus indigne de l'Etre suprême, qu'on a cependant la prétention de rendre par là plus majestueux et plus imposant aux yeux de ses adorateurs.

Dans le langage consacré, l'épithète d'*infini* est jointe à chacune de ces vertus dont l'ensemble et la perfection caractérisent la force ordonnatrice de l'univers ; mais le mot d'*infini* et tous ses dérivés devraient, dans l'état actuel des lumières, être absolument bannis de la langue philosophique. Ce mot est vide de sens, puisque nous ne pouvons concevoir ce qu'on veut qu'il représente. Sans doute la puissance de la cause première est immense ; elle opère tous les mouvements de la nature ; elle comprend toutes les forces existantes. Si par *la puissance infinie*, on entend cela, c'est en effet celle dont la cause première dispose ; mais le mot demande explication, et l'explication nous ramène à ces autres expressions tout à fait insignifiantes : que le principe des mouvements de l'univers a toute la force nécessaire pour les produire ; que ce qui se fait peut se faire ; que ce qui est, est. Si l'on veut dire autre chose, il n'y a plus moyen de s'entendre : car l'esprit ne peut même imaginer une puissance qui ne serait pas limitée par sa propre nature, par celle des circonstances où elle s'exerce, des effets qu'elle doit produire et du but où elle doit parvenir.

Il en est de même de tous les autres attributs que l'on comprend ordinairement dans la notion de la cause première. La justice et la bonté de cette cause sont dans les lois de l'univers : sa justice, dans l'accomplissement rigou-

reux de ces mêmes lois ; sa bonté, dans l'ordre qui en résulte, dans les biens qu'elles répandent sur tous les êtres, dans les dons qu'elles leur prodiguent ; et par rapport à la race humaine, dans la faculté plus délicate de sentir, et dans les jouissances indéfinies attachées à l'exercice de ses plus nobles fonctions. Mais c'est une imagination tout à fait absurde de supposer, dans la source de tous ces phénomènes si réguliers et si constants, une bonté et une justice disposées à sortir sans cesse de l'universalité qui les caractérise, et de fléchir dans tous les sens pour s'adapter à tous les cas particuliers avec la partialité et la précipitation qu'inspirent les courtes vues et les passions de l'homme. Si l'on veut y réfléchir attentivement, on verra que rien ne pourrait fournir des armes plus puissantes à ceux qui ne veulent voir dans l'univers qu'un mécanisme aveugle, sans dessein connu et voulu.

Mais lorsqu'on personnifie tous ces différents attributs réunis pour en former un être placé hors de l'univers, quoiqu'il soit présent dans toutes les parties de la matière ; agissant sur elles pour leur imprimer le mouvement, quoiqu'il soit privé de tous les moyens de contact, et par conséquent d'action concevable : lorsqu'on le représente sous l'image d'un homme colossal, doué de tous les caractères de la prudence et de la force, et auquel on prête cependant presque toutes les sottises humaines et les passions les plus basses, produit de la faiblesse ; qui se repent, comme s'il n'avait pas prévu ; qui se met en colère, comme si quelque chose pouvait lui nuire ou l'offenser ; qui se venge particulièrement, comme si la violation de ses lois n'entraînait pas après elle une punition, résultat inévitable de ces lois elles-mêmes ; enfin, qui a moins de générosité que l'homme le plus médiocrement vertueux et bon, et qu'on n'apaise que par des présents comme un despote avide, ou par des louanges, comme un prince sot et orgueilleux ; lorsqu'on se peint ainsi la cause première, et que tel est l'*Etre suprême* qu'on offre à l'adoration du genre humain, il faut avoir soi-même bien peu d'usage de sa raison, ou compter étrangement sur la folie et la crédulité des hommes, et il serait difficile de dire si, dans une idée pareille, il y a plus de démence que d'impiété, en donnant à ce dernier mot la seule acception raisonnable qu'il puisse recevoir en matière d'opinion.

L'intelligence des êtres sensibles dont nous pouvons observer les penchants et les actes, ne se manifeste à nous que par le moyen de leurs organes, et toujours elle est relative à leur organisation particulière. Il y a plus, la décomposition rigoureuse des sentiments et des idées nous en fait retrouver la source dans les impressions reçues par les différentes parties de l'être organisé, Les hommes qui personnifièrent les premiers l'Intelligence suprême, et qui se la représentèrent sous l'image d'un ou de plusieurs êtres pensants et doués de volonté, furent donc conduits par l'analogie à leur donner des corps. Car, comment imaginer des idées sans une tête qui les combine, et des volontés agissantes sans une force physique et des bras qui les exécutent ? Mais il ne fallut pas beaucoup de temps et de réflexions pour voir combien cette analogie était grossière, combien elle était peu confirmée par les faits observables, combien surtout elle était indigne de la puissance qui gouverne l'univers. Alors, des philosophes subtils, qui ne pouvaient renoncer à l'idée de l'établir hors de l'univers, apparemment pour la faire agir plus commodément sur lui, réunirent toutes les perfections humaines, ou du moins ce qu'ils regardaient comme digne de porter ce nom, pour en former une combinaison abstraite dont, par conséquent, l'objet ne pouvait avoir d'existence que dans leur esprit ; et, afin que rien ne manquât à l'absurdité de cette conception, ils en écartèrent avec soin toute qualité sensible et percevable, ce qui, sans doute, était bien personnifier le néant.

Sans avoir la prétention de se faire une idée exacte de la cause première, et de la manière dont sa pensée et sa volonté agissent sur l'univers, on peut, ce me semble, concevoir l'intelligence *voulante* qui la caractérise, comme répandue partout, et partout dans une activité continuelle ; et, en s'attachant uniquement aux faits qui ne la manifestent que par cette activité même, ou par tous les phénomènes que produit le mouvement éternel de la matière, il n'est pas contraire à la raison de supposer l'univers, dans son ensemble, organisé de manière que toutes ses parties sympathisent entre elles ; qu'il y ait, comme dans les autres corps organisés, des centres partiels où le principe de l'intelligence se rassemble et produise des effets plus sensibles, et vraisemblablement encore de même, un centre

commun où tous les mouvements aillent aboutir et soient perçus.

Ce n'est pas l'univers dont on met en doute l'existence (1). On ne met pas plus en doute qu'il ne soit mû par des forces invisibles et puissantes dont l'action, comme celle de toutes les forces dirigées par des êtres intelligents, est calculée avec beaucoup de sagesse et tend avec beaucoup d'art au but qui paraît lui être assigné. Ces deux points sont convenus des deux parts ; nous n'irons pas plus loin nous-mêmes. Comme nous ne voyons et ne pouvons observer que l'univers, nous ne supposerons rien hors de lui ; mais nous l'animerons d'intelligence, parce que nous ne pouvons autrement concevoir les phénomènes, et de volonté, parce que la volonté n'est autre chose que l'acte qui met celui de l'intelligence en exécution, et que ces mêmes phénomènes ne peuvent annoncer l'une sans manifester l'autre en même. temps. C'est donc l'univers animé ; c'est l'univers doué, dans son ensemble et dans ses parties, de toutes les propriétés sans lesquelles l'ordre des éternelles transformations de la matière ne peut être conçu par l'esprit humain.

(*Lettre sur les causes premières*).

Le Rôle du Langage dans les Sciences.

Parmi les causes diverses qui peuvent hâter le progrès des sciences, il n'en est point sans doute de plus puissante que les langues : c'est une vérité trop généralement reconnue aujourd'hui, pour avoir besoin d'être exposée et prouvée ici de nouveau. Premier lien des hommes épars, doux fruit des premières relations fraternelles, les langues, après avoir fait et scellé toutes les conventions des peuples naissants, ont confondu de plus en plus les intérêts et les efforts des individus, les ont dirigés par une impulsion bientôt indépendante d'eux-mêmes : et se mêlant à tous les détails de la vie privée et publique, elles ont exercé la plus puis-

(1) Les sectateurs de Malebranche et de Berkeley ne sont pas assez nombreux pour que l'on doive en tenir compte, et leur principal sophisme a été réfuté trop victorieusement par M. de Tracy, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore. (C.)

sante influence sur toutes les institutions et sur toutes les habitudes des sociétés. Partout où les langues et surtout les langues écrites étaient bien faites, les progrès de l'état social ont été rapides et sûrs : partout, au contraire, où des circonstances, qu'il paraît impossible de déterminer avec exactitude, avaient fait adopter un mauvais système de langage et de signes fixes ou d'écriture, les peuples ont croupi dans l'ignorance, ou gémi sous l'oppression.

Mais les avantages des langues quand elles étaient bien faites, et leurs inconvénients quand elles étaient vicieuses, se sont fait sentir principalement encore dans celles dont les objets sont très mobiles, et par conséquent souvent mal déterminés.

Les mots saisissent, pour ainsi dire, les sensations : ils les réunissent et les fixent. En les retraçant à l'esprit, ils nous fournissent les moyens de les considérer sous toutes leurs faces, de les comparer entre elles, d'en former les idées les plus simples, qui sont le résultat direct de cette première comparaison. Les idées les plus simples jouent à leur tour, en quelque sorte, le même rôle que les sensations directes. Elles se fixent, se retracent, se comparent encore à l'aide des mots ; et ainsi de suite. D'où l'on voit que, par ce moyen artificiel, non seulement des idées plus compliquées et plus étendues s'expriment lorsqu'elles sont formées, mais aussi qu'elles se forment et se développent. Ce sont donc l'exactitude et le bon emploi des mots, ou plus généralement des signes, qu'il faut considérer comme le *criterium* de la vérité : c'est à leur caractère vague, à la manière incertaine et confuse dont on les emploie, qu'il faut attribuer les notions imparfaites, les préjugés, les erreurs et toutes les habitudes vicieuses de l'esprit.

Une langue est destinée à transmettre et à retracer les idées ou les images de tous les objets qui s'offrent à nos sens. Ces idées doivent d'abord être claires et précises : ainsi, le premier vice des mots d'une langue sera d'être confus, vagues ou susceptibles de plusieurs sens. En second lieu, les idées doivent être enchaînées dans un ordre naturel, et classées de manière à faire sentir distinctement et sans effort les rapports qui les lient entre elles : le second vice d'une langue est donc que ses mots n'aient point été formés suivant le plan de la formation même des idées ;

qu'on les y transporte d'un objet à l'autre ; qu'on les modifie ou les combine sans règle fixe ; que l'usage constant de la règle n'y lève pas toute incertitude par rapport à leurs transformations de sens, et ne montre pas, dans les analogies ou dans les relations grammaticales des mots, celles mêmes des objets. La troisième qualité des idées est de se réveiller et de se transmettre facilement : le troisième vice d'une langue est donc d'être difficile à apprendre et à retenir. Enfin, cette peinture parlée de nos sensations, ou plutôt des idées qu'elles font naître en nous, doit être capable de rendre par l'harmonie, la couleur, l'élégance, la force et la vivacité de l'expression, les différents caractères de ces mêmes idées : elle doit pouvoir en suivre tous les mouvements, en faire sentir toutes les nuances, et s'adresser avec le même succès à la raison, à l'imagination et à la sensibilité. Ce n'est pas seulement le désir de plaire, ou le besoin d'être ému, qui impose cette dernière condition ; ce sont la netteté, la rapidité, l'énergie et la durée des impressions qui l'exigent : c'est par là seulement que l'intérêt et l'attention peuvent être toujours soutenus. Les langues qui sont tout à la fois exactes et brillantes réagissent sur les esprits : elles leur impriment une activité nouvelle, et deviennent ainsi la cause directe de beaucoup d'idées qui n'eussent point été produites sans ce nouveau genre d'impressions. On pourrait croire que la langue des sciences doit se borner à l'exactitude, à la précision, à la clarté, ces qualités y sont les plus essentielles sans doute : mais, non seulement les sciences ont leur genre d'élégance, et d'agrément ; elles ont aussi leur éloquence ; elles ont leur manière d'ébranler l'imagination ; et quelquefois même elles peuvent, sans sortir des limites que trace un goût sévère, parler à la sensibilité du lecteur.

Il serait inutile d'expliquer ce qu'on doit entendre par *un mot précis*. Pour être tel, il suffit que ce mot désigne clairement un objet déterminé, et qu'il ne puisse en aucune manière réveiller l'idée d'un objet différent.

La nécessité de suivre, dans la formation des langues, la même route que la nature dans celle des idées, n'est pas moins généralement reconnue aujourd'hui parmi les hommes éclairés : mais on a commis, je pense, quelques méprises à cet égard. Il n'est peut-être pas inutile d'en chercher la raison.

L'esprit humain n'a qu'une manière de procéder ; il va toujours du connu à l'inconnu. Mais, selon la nature des objets, cette méthode peut paraître quelquefois suivre un ordre inverse. Dans la formation d'un grand nombre de nos idées, l'analyse va directement du simple au composé ; dans celle de quelques autres, elle part du composé pour arriver au simple. Ainsi, dans la formation primitive de nos idées et de nos sentiments moraux, dans le premier examen, dans la première classification qu'elle en a faite, l'analyse naturelle est partie des données les plus simples : ensuite elle les a combinées, surcomposées en quelque sorte à l'infini, sans pouvoir jamais arriver au terme de ces compositions et de ces combinaisons. Dans l'étude, au contraire, des objets de la nature dont nous voulons connaître les ressemblances et les rapports, par les déterminations de leurs éléments ; dans la chimie, par exemple, dont le but est d'abord de séparer, les unes des autres, toutes leurs parties constitutives, les objets composés sont les premiers qui s'offrent à nos regards ; et les plus simples, ou ceux que nous regardons comme tels, faute de pouvoir les décomposer, sont toujours nécessairement les derniers connus.

Ainsi, les premières idées de la morale, et les premiers mots qu'elle emploie, ne renferment, pour ainsi dire, qu'eux-mêmes : ils sont moins susceptibles de décompositions. Par exemple, dans la première époque de l'état social, l'idée de *vertu* n'est que l'idée de *force ;* la valeur de ce mot ne va pas au-delà de son sens direct. Mais, peu à peu, l'idée de *vertu* comprend celle de plusieurs autres qualités ou dispositions ; et la signification du mot s'étend et se complique chaque jour, de plus en plus.

En chimie, au contraire, les premiers objets de nos recherches sont les corps les plus composés. A mesure que nous faisons de nouvelles découvertes, l'analyse résout ces corps en principes élémentaires, de plus en plus simples ; et le degré de cette simplification pourrait être regardé comme la mesure exacte des progrès de la science.

Dans ces deux exemples, l'esprit a toujours marché du *connu* à l'*inconnu*, mais non toujours du *simple* au *composé*.

(*Révolutions et Réforme de la Médecine*, ch. III, § 8).

II

LA SCIENCE DE L'HOMME

La Science de l'Homme.

On commence à reconnaître aujourd'hui, que la médecine et la morale sont deux branches de la même science, qui, réunies, composent *la science de l'homme*. L'une et l'autre reposent sur une base commune ; sur la connaissance physique de la nature humaine. C'est dans la physiologie qu'elles doivent chercher la solution de tous leurs problèmes, le point d'appui de toutes leurs vérités spéculatives et pratiques. De la sensibilité physique, ou de l'organisation qui la détermine et la modifie, découlent, en effet, les idées, les sentiments, les passions, les vertus et les vices. Les mouvements, désordonnés ou réguliers, de l'âme, ont la mêmes source que les maladies ou la santé du corps : cette véritable source de la morale est dans l'organisation humaine, dont dépendent et notre faculté et notre manière de sentir. Là, sont écrits en caractères ineffaçables, des mains même de la nature, ces principes éternels, seul fondement solide de nos droits et de nos devoirs. L'égalité, la liberté, la vertu, le bonheur, enchaînés étroitement l'un à l'autre, se confondent, en quelque sorte, avec notre existence : l'oppression, les préférences iniques, le vice, le malheur, également inséparables et liés, comme dans un invincible et fatal système, dépendent toujours d'atteintes évidentes et directes portées à notre nature ; de la subversion des rapports qu'établit entre l'homme et ses semblables leur commune organisation.

Au bon usage de nos facultés ; au respect de cette voix intérieure, qui parle toujours assez haut, quand on veut l'entendre ; à l'observation scrupuleuse et réfléchie de cette direction spontanée que prennent, sur les objets les plus simples, nos impulsions natives immédiates ; en un mot, à l'habitude de l'attention et de la réflexion sur soi-même et sur les autres, sur ses propres sensations et sur leurs objets, se lient les sentiments généreux, les idées grandes et les idées justes, la raison et la vertu. Au mépris de cette voix, véritablement divine ; à l'abus des dons de

la nature ; à l'oubli stupide des lois éternelles qui régissent et l'univers et nous-mêmes, tiennent aussi toutes les erreurs, tous les vices, tous les forfaits. Il est important, il est nécessaire de faire sentir ce rapport constant des différents états physiques, avec les différents états moraux. C'est en montrant comment les sensations s'aiguisent, ou s'émoussent ; comment les idées s'élèvent et s'agrandissent, ou rampent et s'éteignent ; comment les passions naissent, se développent, acquièrent une énergie qui renverse tous les obstacles, ou restent dans l'engourdissement, ou y retombent après en être sorties par quelques secousses impuissantes, et se glacent sans retour : c'est en saisissant, pour ainsi dire, toutes ces rênes invisibles de la nature humaine, qu'on peut se flatter de la conduire par des routes sûres, vers le bonheur : c'est par ce moyen, que, non seulement on transforme sans peine le bon sens en habitude, la morale en besoin ; mais qu'on peut agrandir toutes les facultés de l'homme, épurer et multiplier toutes ses jouissances, et satisfaire, sur des objets réels, cet instinct inquiet qui l'entraîne sans cesse hors de lui-même, ce désir insatiable d'impressions nouvelles, qu'effraient les bornes de l'espace et de la durée : c'est ainsi que, dans son étroite et courte existence, l'idée et la certitude d'un perfectionnement, toujours progressif, toujours illimité, peuvent lui faire embrasser en quelque sorte l'infini.

La nécessité de chercher dans la connaissance de l'homme physique les moyens de diriger et de perfectionner la nature humaine, devient évidente par la considération des rapports qui lient au développement de certains organes la formation, souvent presque subite, de certains penchants, et du genre d'idées qui s'y rapportent ; par l'étude approfondie des effets moraux de certaines habitudes de régime, de certaines maladies, de certaines dispositions primitives de l'organisation, ou de certains états accidentels du système vivant.

Voyez cet enfant que la légèreté de ses goûts fait passer rapidement par toutes les impressions, qu'elle emporte sans cesse d'objets en objets : ses mœurs incertaines, ses idées vives, mais sans suite, ne sont-elles pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'image fidèle de la manière dont la nature ébauche en lui la vie ; de ces digestions promptes, mais imparfaites ; de ce pouls vif, inégal, irrégulier ? L'em-

preinte de l'enfance physique ne se retrouve-t-elle pas dans tous les traits de l'enfance morale ? et celle-ci peut-elle être modifiée par des moyens qui n'agissent point directement sur les fonctions des organes, et sur la marche des mouvements vitaux ?

Cet adolescent, poursuivi par une vague inquiétude, sans cesse plongé dans des rêveries sans objet, ému jusqu'aux larmes par les moindres impressions, commence à trouver dans son imagination des tableaux, et dans son cœur des penchants inconnus. En même temps que le foyer des passions s'allume dans son sein, que son âme, s'attachant à tout ce qui l'entoure, s'élance encore vers des objets ignorés, sa stature, ses traits, son air, ses regards, le son de sa voix prennent un autre caractère : sa démarche est plus ferme, plus impétueuse, sa physionomie, presque aussi mobile, devient plus animée ; ses joues se peignent rapidement d'un vif incarnat ; ses yeux expriment, à la fois, et les désirs, et l'ignorance ou l'incertitude de leur but. C'est alors seulement, que la nature le rend sensible aux accents passionnés ; qu'en les faisant retentir dans son cœur, elle lui en enseigne l'art et l'usage. Ses penchants, ses idées, ses dispositions physiques, tout n'est-il pas d'accord ? et les grands changements qui viennent d'en faire un être si nouveau, ne dépendent-ils pas uniquement de la maturité, d'un système d'organes presque inertes jusqu'alors, et qui presque toujours avaient à peine attiré son attention (1) ?

Peut-être cette époque a-t-elle quelque chose de plus important et de plus décisif encore chez les filles. Les rapports du moral avec le physique sont marqués, chez elle, par des traits plus légers et plus fins en apparence, mais, en effet, plus caractérisés et plus profonds. Une jeune fille, dont les organes commencent à secouer le sommeil du premier âge, ne fait pas un mouvement, ne dit pas un mot, ne lance pas un regard qui conserve le caractère de l'enfance : les observateurs attentifs en sont toujours frappés. De la timidité, de l'embarras, des caprices qui se

(1) Je dis, *presque toujours*, parce que je parle de la race humaine en général. Dans l'ouvrage intitulé : *Rapports du physique et du moral de l'homme*, toutes ces idées sont développées avec plus de détails : voyez en particulier le Mémoire *sur l'influence des sexes*. (C.)

déguisent vainement ; l'incertitude et le vague des regards, remplacés par une expression qui veut n'être pas aperçue, par une flamme qui éclate d'autant plus, qu'elle se déguise et se voile avec plus d'effort et de soin : toutes ces circonstances réunies ne laissent aucun doute sur la révolution qui vient de s'opérer, sur cet acte important de la nature, qui présage et prépare des changements, et des actes plus importants encore et plus nécessaires à l'accomplissement de son plan total. Ce sein, dont les ondulations peignent souvent les mouvements du cœur, et qui ne paraît d'abord que l'objet de doux désirs, se trouve déjà disposé, d'après les lois admirables des choses, à préparer l'aliment du nouvel être que ces mêmes désirs ont pour but d'appeler à la vie. Un système entier d'organes, foyer des penchants les plus vifs, et dont l'influence ne modifie pas seulement toute l'économie animale, mais développe en outre tant d'idées nouvelles, tant de sentiments moraux ignorés, n'est pour la nature que le moyen par lequel elle assure la durée indéfinie du genre humain.

Voyez également comme dans l'âge mûr, la régularité du pouls, l'énergie constante des fonctions, l'opiniâtreté des maladies correspondent avec des goûts plus uniformes, avec des idées plus fixes, avec des passions moins vives, mais plus profondes et plus ineffaçables.

Voyez enfin si le corps glacé du vieillard, cette circulation régulière, mais lente, ces sensations émoussées et comme enfantines, ces maladies presque toujours pituiteuses, et pour lesquelles la nature semble n'oser entreprendre de crises, ne sont pas l'emblème fidèle de cet esprit tardif et sans chaleur, de ces goûts puérils et sans énergie, de cette répugnance à former des entreprises que l'individu n'espère pas de pouvoir terminer. En un mot, l'état physique du vieillard n'est-il pas l'annonce et l'image d'une âme, qui, se concentrant par degrés en elle-même, se prépare à cesser d'être, par le plus funeste de tous les sacrifices, le détachement de ses affections ?

Dans les différents asiles où la société recueille la démence ; dans ceux où les lois enchaînent le crime, qui n'est lui-même qu'une démence d'un autre genre, vous trouverez des preuves, plus frappantes encore peut-être, de ces rapports constants entre le physique et le moral. Vous y remarquerez bientôt que certaines dispositions

organiques, manifestées par les formes extérieures, par les traits, par la physionomie, accompagnent toujours les habitudes coupables et les écarts de la raison. Vous reconnaîtrez avec la satisfaction d'un ami des hommes, que ces deux espèces de désordres se confondent souvent, et, qu'ils sont toujours plus ou moins liés entre eux.

Je me borne à ces observations principales, dont les objets se trouvent sous les yeux de tout le monde, et qui peuvent être faites à tout instant.

Le physiologiste ne saurait donc se dispenser, à l'avenir, de recueillir soigneusement tous les faits que l'étude de l'homme, dans l'état de santé et de maladie, peut fournir sur cette matière : leurs résultats doivent servir de fondement à toutes les sciences morales. Désormais, qui pourrait entreprendre de traiter les sujets qui s'y rapportent, sans connaître d'une manière exacte et détaillée la liaison des bonnes ou des mauvaises habitudes physiques, avec les bonnes ou les mauvaises habitudes de l'intelligence et de la volonté ? C'est par là seulement qu'on peut apprendre à perfectionner les unes par les autres : c'est d'après ces données, qu'on est en état de tracer les règles de ce perfectionnement ; soit qu'on ne s'adresse qu'aux individus, pour leur enseigner l'art d'augmenter leur propre bonheur, soit qu'on indique aux sociétés tout entières, par quels moyens elles peuvent faire éclore au milieu d'elles tous les biens de la destinée. C'est enfin d'après ces considérations qu'on peut tracer avec certitude le tableau d'une prospérité toujours croissante, dont les penseurs et les philanthropes n'ont peut-être fait encore qu'entrevoir la possibilité sans se faire une idée complète des moyens qui doivent y conduire la race humaine.

La méthode empirique rationnelle, qui rassemble les faits pour les classer, en indiquant les lois de leurs rapports, trouve son entière application dans la physiologie. Beaucoup d'observations sont déjà faites ; il suffit de les enchaîner dans un ordre naturel : d'autres restent encore à faire ; on peut quelquefois les indiquer d'avance. Il importe surtout de bien déterminer dans quel esprit, et par le secours de quels procédés, toutes les recherches de ce genre doivent être faites, pour l'être avec fruit, et tous les résultats tirés, pour l'être avec certitude ; à quels caractères on peut directement reconnaître la solidité de

ces résultats ; et comment il convient de les lier à ceux qui forment déjà la base, ou les principes de la science, afin qu'ils s'éclairent et se rectifient mutuellement.

(*Révolutions et Réforme de la Médecine*, ch. IV, § 3).

L'Homme physique et l'Homme moral.

L'étude de l'homme physique est également intéressante pour le médecin et pour le moraliste : elle est presque également nécessaire à tous les deux.

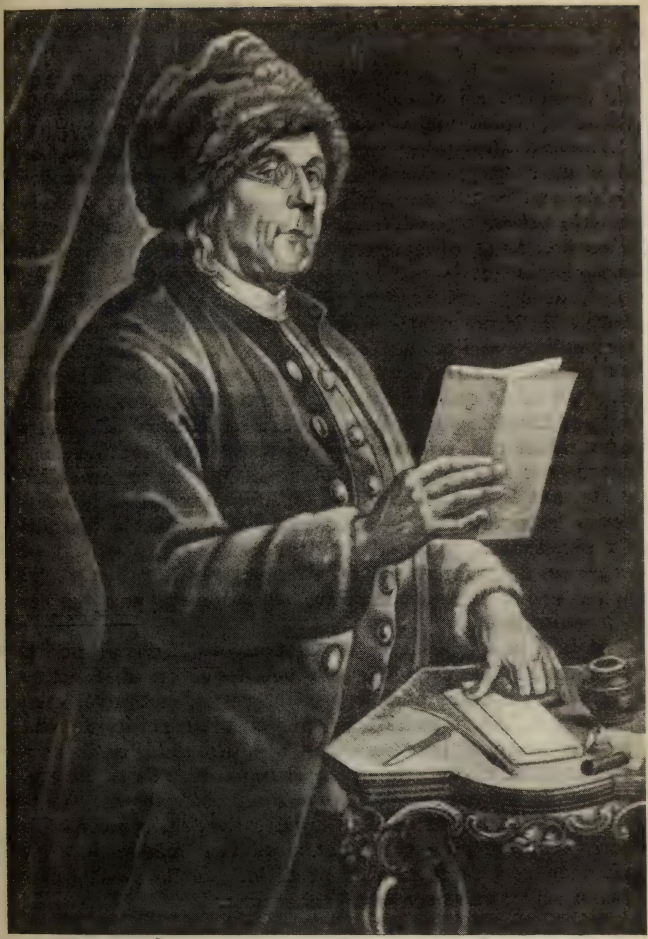
En s'efforçant de découvrir les secrets de l'organisation, en observant les phénomènes de la vie, le médecin cherche à reconnaître en quoi consiste l'état de parfaite santé ; quelles circonstances sont capables de troubler ce juste équilibre ; quels moyens peuvent le conserver, ou le rétablir.

Le moraliste s'efforce de remonter jusqu'aux opérations plus obscures, qui constituent les fonctions de l'intelligence et les déterminations de la volonté. Il y cherche les règles qui doivent diriger la vie, et les routes qui conduisent au bonheur.

L'homme a des besoins : il a reçu des facultés pour les satisfaire ; et les uns et les autres dépendent immédiatement de son organisation.

Est-il possible de s'assurer que les pensées naissent, et que les volontés se forment par l'effet de mouvements particuliers, exécutés dans certains organes ; et que ces organes sont soumis aux mêmes lois que ceux des autres fonctions ?

En plaçant l'homme au milieu de ses semblables, tous les rapports qui peuvent s'établir entre eux et lui résultent-ils directement ou de leurs besoins mutuels, ou de l'exercice des facultés que leurs besoins mettent en action ? et ces mêmes rapports, qui sont pour le moraliste ce que sont pour le médecin les phénomènes de la vie physique, offrent-ils divers états correspondants à ceux de santé et de maladie ? Peut-on reconnaître par l'observation les circonstances qui maintiennent, ou qui occasionnent ces mêmes états ? et peuvent-ils, à leur tour, nous fournir, par l'expérience et par le raisonnement, les moyens d'hygiène, ou



BENJAMIN FRANKLIN.
D'après le portrait de Cochin.

de curation qui doivent être employés dans la direction de l'homme moral ?

Telles sont les questions que le moraliste a pour but de résoudre, en remontant dans ses recherches jusqu'à l'étude des phénomènes vitaux et de l'organisation.

Les écrivains qui se sont occupés avec quelque profondeur de l'analyse des idées, de celle du langage, ou des autres signes qui les représentent, et des principes de la morale privée ou publique, ont presque tous senti cette nécessité de se diriger, dans leurs recherches, d'après la connaissance de la nature humaine physique. Comment, en effet, décrire avec exactitude, apprécier et limiter sans erreur les mouvements d'une machine et les résultats de son action, si l'on ne connaît d'avance sa structure et ses propriétés ? Dans tous les temps, on a voulu convenir, à ce sujet, de quelques points incontestables, ou regardés comme tels. Chaque philosophe a fait sa théorie de l'homme : ceux même qui, pour expliquer les diverses fonctions, ont cru devoir supposer en lui deux ressorts de nature différente, ont également reconnu qu'il est impossible de soustraire les opérations intellectuelles et morales à l'empire du physique : et dans l'étroite relation qu'ils admettent entre ces deux forces motrices, le genre et le caractère des mouvements restent toujours subordonnés aux lois de l'organisation.

Mais si la connaissance de la structure et des propriétés du corps humain doit diriger l'étude des divers phénomènes de la vie ; d'autre part, ces phénomènes, embrassés dans leur ensemble et considérés sous tous les points de vue, jettent un grand jour sur ces mêmes propriétés qu'ils nous montrent en action. Ils en fixent la nature ; ils en circonscrivent la puissance ; ils font surtout voir plus nettement par quels rapports elles sont liées avec la structure du corps vivant, et restent soumises aux mêmes lois qui présidèrent à sa formation primitive, qui la développent et qui veillent à sa conservation.

Ici, le moraliste et le médecin marchent toujours encore sur la même ligne. Celui-ci n'acquiert la connaissance complète de *l'homme physique*, qu'en le considérant dans tous les états par lesquels peuvent le faire passer l'action des corps extérieurs et les modifications de sa propre faculté de sentir : celui-là se fait des idées d'autant plus étendues

et plus justes de *l'homme moral*, qu'il l'a suivi plus attentivement dans toutes les circonstances où le placent les chances de la vie, les événements de l'état social, les divers gouvernements, les lois, et la somme des erreurs ou des vérités répandues autour de lui.

Ainsi, le moraliste et le médecin, ont deux moyens directs de donner à la théorie des différentes branches de la science que chacun d'eux cultive particulièrement toute la certitude dont sont susceptibles les autres sciences naturelles d'observation, qui ne peuvent pas être ramenées au calcul : et, par ces mêmes moyens, ils sont en état d'en porter l'application pratique à ce haut degré de probabilité, qui constitue la certitude de tous les arts usuels (1).

Mais depuis qu'on a jugé convenable de tracer une ligne de séparation entre l'étude de l'homme physique et celle de l'homme moral, les principes relatifs à cette dernière étude se sont trouvés nécessairement obscurcis par le vague des hypothèses métaphysiques. Il ne restait plus, en effet, après l'introduction de ces hypothèses dans l'étude des sciences morales, aucune base solide, aucun point fixe auquel on pût rattacher les résultats de l'observation et de l'expérience. Dès ce moment, flottantes au gré des idées les plus vaines, elles sont, en quelque sorte, rentrées avec elles dans le domaine de l'imagination ; et de bons esprits ont pu réduire à l'empirisme le plus borné les préceptes dont elles se composent

Tel était, avant que Locke parût, l'état des sciences morales ; tel est le reproche qui pouvait leur être fait avec quelque fondement, avant qu'une philosophie plus sûre eût retrouvé la source première de toutes les merveilles que présente le monde intellectuel et moral dans les mêmes lois, ou dans les mêmes propriétés qui déterminent les mouvements vitaux.

Déjà cependant quelques hommes, doués de plus de génie peut-être que ce respectable philosophe, avaient

(1) *Voyez* sur l'application du calcul des probabilités aux questions et aux événements moraux l'ouvrage de Condorcet, et l'excellente leçon de mon collègue Laplace sur le même sujet, consignée dans le recueil de l'Ecole normale. Et qu'il me soit permis de rappeler ici que cette Ecole, où l'on entendit à la fois les Lagrange, les Laplace, les Bertholet, les Monge, les Garat, les Volney, les Haüy, etc., fut un véritable phénomène lors de sa création, et qu'elle fera époque dans l'histoire des sciences. (C.)

entrevu les vérités fondamentales exposées dans ses écrits. On en retrouve des vestiges dans la philosophie d'Aristote, et dans celle de Démocrite, dont Epicure fut le restaurateur. L'immortel Bacon avait découvert, ou pressenti presque tout ce que pouvait exiger la refonte totale, non seulement de la science, mais, suivant son expression, de *l'entendement humain* lui-même : Hobbes surtout, par la seule précision de son langage, fut conduit, sans détour, à la véritable origine de nos connaissances. Il en trace les méthodes avec sagesse ; il en fixe les limites avec sûreté. Mais ce n'était point de lui, c'était de Locke, son successeur, que la plus grande et la plus utile révolution de la philosophie devait recevoir la première impulsion. C'était par Locke que devait, pour la première fois, être exposé clairement et fortifié de ses preuves les plus directes cet axiome fondamental : *que toutes les idées viennent par les sens*, ou *sont le produit des sensations*

Helvétius a résumé la doctrine de Locke : il la présente avec beaucoup de clarté, de simplicité, d'élégance. Condillac l'a développée, étendue, perfectionnée : il en démontre la vérité par des analyses toutes nouvelles, plus profondes et plus capables de diriger son application. Les disciples de Condillac, en cultivant différentes branches des connaissances humaines, ont encore amélioré, quelques-uns même ont corrigé, dans plusieurs points, son tableau des procédés de l'entendement (1).

Mais quoique depuis Condillac l'analyse ait marché par des *routes pratiques* parfaitement sûres, certaines questions qu'on peut regarder comme premières dans l'étude de l'entendement présentaient toujours des côtés obscurs.

(1) Garat, dans ses belles et éloquentes leçons, recueillies par les sténographes des écoles normales, annonçait une exposition détaillée de toute la doctrine *idéologique* : mais c'est là, malheureusement, tout ce que le public possède de son travail ; il paraît même que l'auteur ne l'a jamais terminé.

Les *Eléments d'idéologie* de mon collègue de Tracy sont le seul ouvrage vraiment complet sur cette matière. Degerando a traité fort en détail une question particulière. La Romiguière en a posé plusieurs, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, par la seule définition de quelques mots. Lancelin a publié la première moitié d'un écrit qui présente les bases mêmes de la science, sous quelques nouveaux points de vue. Jacquemont s'est tracé un plan encore plus vaste, etc., etc. Je crois devoir joindre à tous ces noms, déjà très-connus, celui du citoyen Maine-de-Biran, dont l'Institut national vient de couronner un fort bon Mémoire sur l'*Habitude*. Ce Mémoire fut publié en l'an X. L'Institut a couronné, en l'an XIII, un second écrit du même auteur, sur la *Décomposition de la pensée*, lequel va être publié incessamment. (C.)

On n'avait, par exemple, jamais expliqué nettement en quoi consiste l'acte de la sensibilité. Suppose-t-il toujours conscience et perception distincte ? et faut-il rapporter à quelque autre propriété du corps vivant les impressions inaperçues, et les déterminations auxquelles la volonté ne prend aucune part ?

Condillac, en niant les opérations de l'instinct et cherchant à les ramener aux fonctions rapides et mal démêlées du raisonnement, admettait implicitement l'existence d'une cause active, différente de la sensibilité : car, suivant lui, cette dernière cause est exclusivement destinée à la production des divers jugements, soit que l'attention puisse en saisir véritablement la chaîne, soit que leur multitude et leur rapidité, chaque jour augmentées par l'habitude, en cachent la véritable source à celui qui s'observe lui-même. Il est évident, qu'alors les mouvements vitaux, tels que la digestion, la circulation, les sécrétions des différentes humeurs, etc., doivent dépendre d'un autre principe d'action.

Mais, en examinant avec l'attention convenable les assertions de Condillac touchant les déterminations instinctives, on les trouve (du moins dans l'extrême généralité qu'il leur donne), absolument contraires aux faits : et pour peu qu'on se soit rendu familières l'analyse rationnelle et les lois de l'économie animale, on voit ces mêmes déterminations se confondre en effet, d'une part, avec les opérations de l'intelligence, et de l'autre, avec toutes les fonctions organiques ; de sorte qu'elles forment une espèce d'intermédiaire entre les premières et les secondes, et semblent destinées à leur servir de lien.

Tous ces divers phénomènes peuvent-ils être ramenés à un principe commun ?

La sympathie morale offre encore des effets bien dignes de remarque. Par la seule puissance de leurs signes, les impressions peuvent se communiquer d'un être sensible, ou considéré comme tel, à d'autres êtres qui, pour les partager, semblent alors s'identifier avec lui. On voit les individus s'attirer, ou se repousser : leurs idées et leurs sentiments, tantôt se répondent par un langage secret, aussi rapide que les impressions elles-mêmes, et se mettent dans une parfaite harmonie ; tantôt ce langage est le souffle de la discorde ; et toutes les passions hostiles, la terreur, la

colère, l'indignation, la vengeance peuvent, à la voix et même au simple aspect d'un seul homme, enflammer tout à coup une grande multitude; soit qu'il les excite en les exprimant, soit qu'il les inspire contre lui-même par le point de vue sous lequel il s'offre à tous les regards (1).

Ces effets, et beaucoup d'autres qui s'y rapportent, ont été l'objet d'une analyse très fine : la philosophie écossaise les considère comme le principe de toutes les relations morales.

Sommes-nous maintenant en état de les faire dépendre de certaines propriétés communes à tous les êtres vivants ? et se rattachent-ils aux lois fondamentales de la sensibilité ?

Enfin, tandis que l'intelligence juge et que la volonté désire ou repousse, il s'exécute beaucoup d'autres fonctions plus ou moins nécessaires à la conservation de la vie. Ces diverses opérations ont-elles quelque influence les unes sur les autres ? et d'après la considération des différents états physiques et moraux, qu'on observe simultanément alors, est-il possible de saisir et de déterminer, avec assez de précision, les rapports qui les lient entre eux dans les cas les plus frappants, pour être sûr que, dans les autres cas mal caractérisés, si le même rapprochement est moins facile, c'est uniquement à des nuances trop fugitives qu'il faut l'imputer ?

En supposant qu'il nous fût permis de répondre par l'affirmative aux diverses questions énoncées ci-dessus, les opérations de l'intelligence et de la volonté se trouveraient confondues, à leur origine, avec les autres mouvements vitaux : le principe des sciences morales, et par conséquent ces sciences elles-mêmes, rentreraient dans le domaine de la physique ; elles ne seraient plus qu'une branche de l'histoire naturelle de l'homme : l'art d'y vérifier les observations, d'y tenter les expériences, et d'en tirer tous les résultats certains qu'elles peuvent fournir, ne différerait en rien des moyens qui sont journellement employés avec la plus entière et la plus juste confiance dans les sciences pratiques dont la certitude est le moins

(1) On voit que je ramène la sympathie et l'antipathie à un seul et unique principe. Elles dépendent en effet de la même cause ; elles obéissent aux mêmes lois. (C.)

contestée : les principes fondamentaux des unes et des autres seraient également solides ; elles se formeraient également par l'étude sévère et par la comparaison des faits ; elles s'étendraient et se perfectionneraient par les mêmes méthodes de raisonnement.

Il résultera, je crois, de la lecture de cet écrit que telle est, en effet, la base des sciences morales. Le vague des hypothèses hasardées pour l'explication de certains phénomènes qui paraissent, au premier coup d'œil, étrangers à l'ordre physique, ne pouvait manquer d'imprimer à ces sciences un caractère d'incertitude : et l'on ne doit pas s'étonner que leur existence même, comme véritable corps de doctrine, ait été révoquée en doute par des esprits d'ailleurs judicieux.

Il s'agit maintenant de les remettre à leur véritable place, et de marquer les points fixes d'où l'on doit partir dans toutes les recherches qu'elles peuvent avoir pour but. Car ce n'est qu'en s'appuyant sur la nature constante et universelle de l'homme, qu'on peut espérer de faire dans ces sciences des progrès véritables ; et que, ramenées à la condition des objets les plus palpables de nos travaux, elles peuvent, par la sûreté reconnue des méthodes, offrir un certain nombre de résultats évidents pour tous les esprits.

Le lecteur s'apercevra bientôt que nous entrons ici dans une carrière toute nouvelle : je n'ai pas la prétention de l'avoir parcourue jusqu'au bout : mais des hommes plus habiles et plus heureux achèveront ce que trop souvent je n'ai pu que tenter ; et mon espoir le plus solide est d'exciter leurs efforts ; car, je le confesse sans détour, cette route est à mes yeux celle de la vérité.

Plusieurs personnes d'un grand mérite paraissent en avoir jugé ainsi. Depuis la publication des parties de ce travail qui se trouvent dans les deux premiers volumes des *Mémoires de la seconde classe de l'Institut*, différents écrivains, versés dans les matières physiologiques et philosophiques, les ont citées d'une manière honorable. Quelques-uns même ont fait mieux, s'il m'est permis de le dire : ils ont cru pouvoir s'emparer, sans scrupule, de plusieurs idées qu'elles contiennent, en négligeant d'indiquer leur source. Je le remarque, mais je suis loin de m'en plaindre : au contraire, ce genre d'éloge est assurément le

moins suspect. Si je ne mettais à mon ouvrage qu'un intérêt de vanité, je leur devrais beaucoup de remerciements personnels ; mais, comme la principale récompense que j'ose en attendre est de voir répandre des vérités qui me paraissent utiles, je dois bien plus encore à ces écrivains, dont le savoir et le talent leur imprime un degré de force et de poids qu'il n'était malheureusement pas en moi de leur donner.

Les idées relatives à la morale publique sont indubitablement celles qui, par la manière dont elles entrent dans les têtes et reçoivent leur application, peuvent produire les plus grands effets, soit avantageux, soit funestes : il faut donc porter la plus grande sévérité de méthode, et dans les recherches dont elles sont l'objet, et dans leur exposition ; c'est principalement pour elles qu'il devient essentiel de connaître, jusque dans leurs éléments les plus déliés, le mécanisme des procédés de l'intelligence, celui des passions, et toutes les circonstances particulières qui peuvent altérer ou modifier leurs mouvements.

Mais les principes de la morale privée et de l'éducation individuelle n'ont pas moins besoin de cette même lumière : ils reposent en effet sur la même base. Ce qui les éclaircit est aussi ce qui peut le plus les fortifier.

Si l'aspect des désordres qui règnent dans le monde corrompt ou afflige les hommes légers et superficiels, une expérience plus réfléchie et plus saine prouve aux esprits attentifs que les biens les plus précieux de la vie ne s'obtiennent que par la pratique de la morale. Le véritable bonheur est nécessairement le partage exclusif de la véritable vertu (1) ; c'est-à-dire de la vertu dirigée par la sagesse : car, éclairer sa conscience n'est pas moins un besoin qu'un devoir ; et sans le flambeau de la raison, non seulement la vertu peut laisser tomber les hommes les plus excellents dans tous les degrés de l'infortune ; elle peut encore devenir elle-même la source des plus funestes erreurs.

Par une heureuse nécessité, l'intérêt de chaque individu

(1) Sans doute, l'homme vertueux peut être malheureux : mais il serait alors bien plus malheureux encore sans le secours de la vertu ; elle seule adoucit tous les maux, et fait goûter tous les biens de la destinée humaine. (C.)

ne saurait jamais être véritablement séparé de l'intérêt des autres hommes : les efforts qu'il peut vouloir tenter pour cela sont des actes d'hostilité générale, qui retombent inévitablement, tôt ou tard, sur leur auteur (1).

Mais c'est surtout en remontant à la nature de l'homme ; c'est en étudiant les lois de son organisation et les phénomènes directs de sa sensibilité, qu'on voit clairement combien la morale est une partie essentielle de ses besoins. On reconnaît bientôt que le seul côté par lequel ses jouissances puissent être indéfiniment étendues est celui de ses rapports avec ses semblables ; que son existence s'agrandit à mesure qu'il s'associe à leurs affections, et leur fait partager celles dont il est animé. C'est en considérant à leur source les passions même qui l'égarent le plus loin de son but, qu'on se convainc, à chaque instant davantage, que pour le rendre meilleur il suffit d'éclairer sa raison, et qu'être honnête homme est le premier et le plus indispensable caractère du bon sens.

Ainsi, les principes de la morale s'établissent sur la base la plus ferme : leur enchaînement et leurs applications se démontrent avec le dernier degré d'évidence : les avantages qui résultent, non seulement pour les sociétés tout entières, mais encore pour chacun de leurs membres, de son respect et de sa soumission aux règles de conduite qui dérivent de ces mêmes principes, peuvent se prouver en quelque sorte mathématiquement.

Mais il ne suffit pas que les lumières de la sagesse éclairent l'homme ; c'est par ses habitudes qu'il est gouverné : il importe donc surtout de lui faire prendre de bonnes habitudes. La sévérité des maximes auxquelles on a voulu l'assujettir dès l'enfance, sans motif valable, les lui fait bientôt rejeter quand il devient son propre guide. Mais celles que sa raison avoue prennent d'autant plus d'empire sur lui qu'il les discute davantage, et leur utilité pour son bonheur lui paraît d'autant plus démontrée, qu'il les a pratiquées plus longtemps. Telle est la puissance et tels sont les fruits de la seule bonne éducation.

Il importe d'autant plus de rattacher la morale à ses

(1) Si les fripons, disait le sage Franklin, pouvaient connaître tous les avantages attachés à l'habitude des vertus, *ils seraient honnêtes gens par friponnerie.* (C.)

motifs réels, qu'elle est d'une nécessité plus générale et plus journalière, et que toute autre méthode est incapable de lui donner une entière solidité. Les esprits sages auront toujours des égards pour les opinions accidentelles qui servent à rendre un autre homme meilleur ou plus heureux. Mais, sans discuter ici les avantages ou les inconvénients d'aucune de ces opinions, il est évident qu'on ne peut pas toujours compter sur leur appui. Indépendamment de leur diversité, qui rend leur action très incertaine et très variable, il est beaucoup d'esprits qui leur sont fermés sans espoir ; un plus grand nombre passent de l'une à l'autre plusieurs fois dans la vie, ou même finissent par les toutes rejeter indistinctement : et peut-être le moment présent est-il celui où l'on peut le moins attendre d'elles de véritables secours. Mais quoi qu'il en soit, rien n'est sans doute plus indispensable que d'affermir la morale de ceux qui les rejettent, et d'empêcher que ceux qui cessent de croire à leur vérité pensent dès lors pouvoir fouler impunément aux pieds, comme chimériques, toutes les vertus dont elles étaient pour eux le soutien (1).

Heureusement, la culture du bon sens et les bonnes habitudes suffisent pour cela. Quoique égaré trop souvent par des impostures, l'homme est fait pour la vérité dont la recherche est son besoin le plus constant, et dont la découverte le pénètre de la plus douce et de la plus profonde satisfaction. Quoique trop souvent agité par des passions aveugles et funestes, l'homme est également né pour la vertu : la vertu seule peut le mettre en harmonie avec la société. Sans elle, son cœur est toujours dévoré de sentiments hostiles ; sa vie est un orage et le monde n'offre à ses yeux que des ennemis. L'habitude des actions utiles aux hommes, des sentiments bienveillants et généreux

(1) Parmi les philosophes qui ont fondé les principes de la morale sur le besoin constant du bonheur commun à tous les individus, et qui ont fait voir que dans le cours de la vie les règles de conduite pour être heureux sont absolument les mêmes que pour être vertueux, on doit particulièrement distinguer Volney et Saint-Lambert ; Volney, esprit plus étendu, plus fort, plus habitué aux analyses profondes, et dont le style ferme et original laisse des traces plus durables ; Saint-Lambert, écrivain facile, élégant, observateur plein de finesse, et dont l'ouvrage, accompagné d'explications et d'exemples heureusement choisis, rend peut-être plus sensible encore la vérité de tous les principes qu'il établit, et l'utilité des règles qu'il en tire pour la conduite journalière. L'un et l'autre méritent toute la reconnaissance des vrais amis de l'humanité. (C.)

perpétue au contraire dans l'âme ces vives émotions de l'humanité, que personne peut-être n'est assez malheureux pour n'avoir pas éprouvées quelquefois. En liant toutes ses affections aux destinées présentes et futures de ses semblables, le sage n'agrandit pas seulement sans limites son étroite et passagère existence ; il la soustrait encore, en quelque sorte, à l'empire de la fortune : et dans cet asile élevé, d'où sa tendre compassion déplore les erreurs des hommes, source presque unique de tous leurs maux, son bonheur se compose des sentiments les plus exquis ; les vrais biens de la vie humaine lui sont exclusivement réservés.

L'écrit suivant n'a point, au reste, pour objet l'exposition et le développement de ces vérités incontestables : encore moins aurons-nous la prétention de vouloir les appliquer à la morale publique. S'il est ici question de considérations *morales*, c'est par rapport aux lumières qu'elles peuvent emprunter de l'étude des phénomènes *physiques ;* c'est uniquement parce qu'elles sont une partie essentielle de l'histoire naturelle de l'homme. Quelques personnes ont paru craindre, à ce qu'on m'assure, que cet ouvrage n'eût pour but, ou pour effet, de renverser certaines doctrines et d'en établir d'autres relativement à la nature des causes premières. Mais cela ne peut pas être : et même avec de la réflexion et de la bonne foi, il n'est pas possible de le croire sérieusement. Le lecteur verra souvent, dans le cours de l'ouvrage, que nous regardons ces causes comme placées hors de la sphère de nos recherches, et comme dérobées pour toujours aux moyens d'investigation que l'homme a reçus avec la vie. Nous en faisons ici la déclaration la plus formelle : et s'il y avait quelque chose à dire encore sur des questions qui n'ont jamais été agitées impunément, rien ne serait plus facile que de prouver qu'elles ne peuvent être ni un objet d'examen, ni même un sujet de doute, et que l'ignorance la plus invincible est le seul résultat auquel nous conduise, à leur égard, le sage emploi de la raison. Nous laisserons donc à des esprits plus confiants ou, si l'on veut, plus éclairés, le soin de rechercher, par des routes que nous reconnaissons impraticables pour nous, quelle est la nature du principe qui anime les corps vivants : car nous regardons la manifestation des phénomènes qui le distinguent des autres forces actives de la nature, ou les

circonstances en vertu desquelles ont lieu ces phénomènes, comme confondues, en quelque sorte, avec les causes premières, ou comme immédiatement soumises aux lois qui président à leur action.

On ne trouvera point encore ici ce qu'on avait appelé longtemps de la *métaphysique :* ce seront de simples recherches de *physiologie,* mais dirigées vers l'étude particulière d'un certain ordre de fonctions.

(*Rapports du physique et du moral de l'Homme, préface*)

Étude de l'Homme. Réflexion et Action.

Permettez donc, citoyens, que je vous entretienne aujourd'hui des rapports de l'étude physique de l'homme avec celle des procédés de son intelligence ; de ceux du développement systématique de ses organes avec le développement analogue de ses sentiments et de ses passions : rapports d'où il résulte clairement que la physiologie, l'analyse des idées et la morale, ne sont que les trois branches d'une seule et même science, qui peut s'appeler, à juste titre, *la science de l'homme* (1)....

Nous sentons, et des impressions qu'éprouvent nos différents organes, dépendent à la fois et nos besoins et l'action des instruments qui nous sont donnés pour les satisfaire. Ces besoins sont éveillés, ces instruments sont mis en jeu dès le premier instant de la vie. Les faibles mouvements du fœtus dans le ventre de sa mère doivent sans doute être regardés, comme un simple prélude aux actes de la véritable vie animale, dont il ne jouit, à proprement parler, que lorsque l'ouvrage de sa nutrition s'accomplit en entier dans lui-même : mais ces mouvements tiennent aux mêmes principes, ils s'exécutent suivant les mêmes lois. Exposés à l'action continuelle des objets extérieurs, portant en nous les causes d'impressions non moins efficaces, nous sommes d'abord déterminés à agir sans nous être rendu compte des moyens que nous mettons en usage, sans nous être même fait une idée précise du but

(1) C'est ce que les Allemands appellent l'*Anthropologie ;* et sous ce titre ils comprennent en effet les trois objets principaux dont nous parlons. (C.)

que nous voulons atteindre. Ce n'est qu'après des essais réitérés que nous comparons, que nous jugeons, que nous faisons des choix. Cette marche est celle de la nature ; elle se retrouve partout. Nous commençons par agir ; ensuite nous soumettons à des règles nos motifs d'action : la dernière chose qui nous occupe est l'étude de nos facultés et de la manière dont elles s'exercent.

Ainsi, les hommes avaient exécuté beaucoup d'ouvrages ingénieux, avant de savoir se tracer des règles pour en exécuter de semblables, c'est-à-dire avant d'avoir créé l'art qui s'y rapporte : ils avaient fait servir à leurs besoins les lois de l'équilibre et du mouvement, longtemps avant d'avoir la plus légère notion des principes de la mécanique. Ainsi, pour marcher, pour entendre, pour voir, ils n'ont pas attendu de connaître les muscles des jambes, les organes de l'ouïe et de la vue. De même, pour raisonner, ils n'ont pas attendu que la formation de la pensée fût éclaircie, que l'artifice du raisonnement eût été soumis à l'analyse.

Cependant les voilà déjà bien loin des premières déterminations instinctives. Du moment que l'expérience et l'analyse leur servent de guide, du moment qu'ils exécutent et répètent quelques travaux réguliers, ils ont formé des jugements, ils en ont tiré des axiomes. Mais leurs axiomes et leurs jugements se bornent encore à des objets isolés, à des points d'une utilité pratique directe. Pressés par le besoin présent, ils ne portent point leur vue dans un avenir éloigné : leurs règles n'embrassent que quelques opérations partielles ; et les progrès importants sont réservés pour les époques où des règles plus générales embrasseront un art tout entier.

Tant que la subsistance des hommes n'est pas assurée, ils ont peu de temps pour réfléchir ; et leurs combinaisons, resserrées dans le cercle étroit de leurs premiers besoins, ne peuvent pas même être dirigées avec succès vers ce but essentiel. Mais sitôt que, réunis en peuplades, les plus forts et surtout les plus intelligents ont su se procurer les moyens d'une existence régulière ; sitôt qu'ils commencent à jouir de quelque loisir, ce loisir même leur pèse ; de nouveaux besoins se développent, et leurs méditations se portent successivement et sur les différents objets de la nature et sur eux-mêmes.

Je crois nécessaire de considérer ici les faits d'une manière sommaire et rapide ; j'entends les faits relatifs aux progrès de la philosophie rationnelle. Sans entrer dans de grands détails, on peut voir que les hommes qui l'ont cultivée avec le plus de succès étaient presque tous versés dans la physiologie, ou du moins que les progrès de ces deux sciences ont toujours marché de front.

(*Rapports du Physique et du Moral*, 1er Mémoire).

La Sensation et l'Idée.

La sensibilité physique est le dernier terme auquel on arrive dans l'étude des phénomènes de la vie, et dans la recherche méthodique de leur véritable enchaînement : c'est aussi le dernier résultat, ou, suivant la manière commune de parler, le principe le plus général que fournit l'analyse des facultés intellectuelles et des affections de l'âme. Ainsi donc, le physique et le moral se confondent à leur source ; ou, pour mieux dire, le moral n'est que le physique, considéré sous certains points de vue particuliers.

Si l'on croyait que cette proposition demande plus de développement, il suffirait d'observer que la vie est une suite de mouvements qui s'exécutent en vertu des impressions reçues par les différents organes ; que les opérations de l'âme ou de l'esprit résultent aussi des mouvements exécutés par l'organe cérébral ; et ces mouvements, d'impressions ou reçues et transmises par les extrémités sentantes des nerfs dans les différentes parties, ou réveillées dans cet organe par des moyens qui paraissent agir immédiatement sur lui.

Sans la sensibilité, nous ne serions point avertis de la présence des objets extérieurs ; nous n'aurions même aucun moyen d'apercevoir notre propre existence, ou plutôt nous n'existerions pas. Mais du moment que nous sentons, nous sommes. Et lorsque, par les sensations comparées qu'un même objet fait éprouver à nos différents organes ou plutôt par les résistances qu'il oppose à notre volonté, nous avons pu nous assurer que la cause de ces sensations réside hors de nous, déjà nous avons une idée de ce qui n'est point nous-mêmes : c'est là le premier pas dans l'étude de la nature.

Si nous n'éprouvions qu'une seule sensation, nous n'aurions qu'une seule idée ; et si à cette sensation était liée une détermination de la volonté, dont l'effet fût empêché par une résistance, nous saurions qu'indépendamment de nous il existe quelque chose ; nous ne pourrions savoir rien de plus. Mais comme nos sensations diffèrent entre elles, et qu'en outre les différences de celles reçues dans un organe correspondent, suivant des lois constantes, aux différences de celles reçues dans un autre, ou dans plusieurs autres, nous sommes assurés qu'il règne entre les causes extérieures, du moins relativement à nous, la même diversité qu'entre nos sensations : je dis relativement à nous, car puisque nos idées ne sont que le résultat de nos sensations comparées, il ne peut y avoir que des vérités relatives à la manière générale de sentir de la nature humaine ; et la prétention de connaître l'essence même des choses est d'une absurdité que la plus légère attention fait apercevoir avec évidence. Pour le dire en passant, il s'ensuit encore de là, qu'il n'existe pour nous de causes extérieures que celles qui peuvent agir sur nos sens, et que tout objet auquel nous ne saurions appliquer notre faculté de sentir doit être exclu de ceux de nos recherches.

Mais les impressions que font sur nous les mêmes objets n'ont pas toujours le même degré d'intensité, ne sont pas toujours aussi durables. Tantôt elles glissent sans presque exciter l'attention ; tantôt elles la captivent avec une force irrésistible, et laissent après elles des traces profondes. Certainement, les hommes ne se ressemblent point par la manière de sentir : l'âge, le sexe, le tempérament, les maladies, mettent entre eux de notables différences ; et dans le même homme, les diverses impressions ont, suivant leur nature et suivant beaucoup d'autres circonstances accessoires, un degré très inégal de force, ou de vivacité. Cela posé, l'on voit que certaines idées doivent tour à tour ou ne pas naître, ou devenir dominantes ; qu'une personne peut être frappée, saisie, maîtrisée par des impressions que l'autre remarque à peine, ou ne sent même pas ; que l'image des objets disparaît quelquefois au premier souffle, comme les figures tracées sur le sable, d'autres fois acquiert un caractère de persistance, et, pour ainsi dire, d'obstination qui peut aller jusqu'à rendre sa présence dans la mémoire incommode et pénible ; que de ces impressions, si peu sem-

blables, chez les divers individus, doivent résulter des tournures très diverses d'esprit et d'âme ; et que de l'association, ou de la comparaison chez le même homme d'impressions inégales dans les diverses circonstances, doivent résulter également des idées, des raisonnements, des déterminations très variables, qui ne permettent pas de leur assigner de type fixe ou constant, et surtout de type commun à tout le genre humain.

Non seulement la manière de sentir est différente chez les hommes, à raison de leur organisation primitive et des autres circonstances de l'âge et du sexe, exclusivement dépendantes de la nature ; mais elle est modifiée puissamment par le climat, dont l'homme n'est pas toujours dans l'impossibilité de diriger l'influence ; elle l'est aussi par le régime, le caractère, ou l'ordre des travaux ; en un mot par l'ensemble des habitudes physiques, qui le plus souvent peuvent être soumises à des plans raisonnés ; et la médecine, en faisant connaître les maladies qui changent particulièrement l'état de la sensibilité, et déterminant quels sont les remèdes dont l'action peut la ramener à l'ordre naturel, fournit un grand moyen de plus d'agir sur l'origine même des sensations.

C'est sous ce point de vue que l'étude physique de l'homme est principalement intéressante : c'est là que le philosophe, le moraliste, le législateur doivent fixer leurs regards, et qu'ils peuvent trouver à la fois, et des lumières nouvelles sur la nature humaine, et des vues fondamentales sur son perfectionnement.

(*Rapports du Physique et du Moral,* 1er Mémoire).

Histoire physiologique des Sensations.

Nous ne sommes pas sans doute réduits encore à prouver que la sensibilité physique est la source de toutes les idées et de toutes les habitudes qui constituent l'existence morale de l'homme : Locke, Bonnet, Condillac, Helvétius, ont porté cette vérité jusqu'au dernier degré de la démonstration. Parmi les personnes instruites et qui font quelque usage de leur raison, il n'en est maintenant aucune qui puisse élever le moindre doute à cet égard. D'un autre côté, les physiologistes ont prouvé que tous les mouvements

vitaux sont le produit des impressions reçues par les parties sensibles : et ces deux résultats fondamentaux, rapprochés dans un examen réfléchi, ne forment qu'une seule et même vérité.

Mais les philosophes peuvent rester encore divisés sur quelques points. Les uns peuvent croire avec Condillac que toutes les déterminations des animaux sont le produit d'un choix raisonné, et par conséquent le fruit de l'expérience ; d'autres peuvent penser, avec les observateurs de tous les siècles, que plusieurs de ces déterminations ne sauraient être rapportées à aucune sorte de raisonnement, et que, sans cesser pour cela d'avoir leur source dans la sensibilité physique, elles se forment le plus souvent sans que la volonté des individus y puisse avoir d'autre part que d'en mieux diriger l'exécution. C'est l'ensemble de ces déterminations qu'on a désigné sous le nom *d'instinct.*

Parmi les physiologistes, une discussion s'est également élevée pour savoir si la sensibilité devait être regardée comme l'unique source de tous les mouvements organiques ; ou s'il existait, dans les parties qui composent les corps vivants, une autre propriété distincte et même indépendante à certains égards de la première. Ceux qui soutiennent l'affirmative de la seconde proposition, à la tête desquels l'on doit placer le célèbre Haller qui en a fait, pour ainsi dire, son patrimoine, désignent cette propriété particulière sous le nom d'*irritabilité.* C'est en vertu des impressions transmises par les nerfs aux parties musculaires, ou reçues immédiatement par celles-ci, que l'irritabilité se manifeste : mais comme elle subsiste encore quelque temps après la mort, ces physiologistes nient qu'elle puisse dépendre de la sensibilité qui, suivant leur opinion, est détruite au même instant que la vie de l'individu.

Les autres, et l'on peut compter parmi eux plusieurs hommes de génie, objectent que la sensibilité subsiste dans les asphyxies, les léthargies, les apoplexies, en un mot dans les syncopes de tout genre, quoiqu'elle ne se manifeste alors par aucun acte précis qui la constate, quoiqu'elle ne laisse après elle aucune trace, aucun souvenir qui la confirme. Ils ajoutent qu'entre l'état d'un noyé qui revient à la vie, et l'état de celui dont la mort est irrévocable, la différence sera difficile à bien établir ; que les signes et l'instant de la mort ne peuvent être déterminés avec pré-

cision ; que la ligature ou l'amputation des nerfs qui portent la sensibilité dans un organe, le rendent non seulement insensible, mais encore paralytique ; c'est-à-dire qu'elles enlèvent à la fois à ses épanouissements nerveux la faculté de sentir, et à ses muscles celle de se mouvoir. Enfin, disent-ils, toutes les observations faites sur le vivant, et les expériences tentées sur les cadavres ou sur leurs parties isolées, nous autorisent à supposer que la sensibilité répandue dans tous les organes n'est pas anéantie à l'instant même de la mort ; qu'il en subsiste quelque temps des restes, qui se remarquent surtout dans les parties dont les mouvements étaient le plus continuels ou le plus forts ; et qu'elle a seulement cessé de se reproduire alors que la communication entre les organes principaux a cessé d'exister elle-même.

Voilà ce que disent à peu près les Stahliens, les semi-animistes, les nouveaux solidistes d'Edimbourg et les plus savants professeurs de l'école de Montpellier.

Un peu de réflexion suffit pour faire voir que les deux questions précédentes se tiennent, et qu'elles ont l'une et l'autre un rapport direct avec l'objet qui nous occupe.

Car, d'un côté, s'il était bien démontré qu'il y a des mouvements qui ne dépendent pas immédiatement de la sensibilité, l'on pourrait trouver plus facile de concevoir des déterminations sans choix et sans jugement.

Et de l'autre, s'il est vrai qu'il y ait des déterminations et des mouvements dont l'individu n'a pas la conscience, l'on sent que beaucoup de phénomènes qui ont été confondus auront besoin d'être distingués ; que les principes, sans changer de nature, doivent être énoncés en d'autres termes, et les conséquences tirées d'une manière moins générale et moins absolue : je veux dire qu'il ne faudra pas confondre l'impulsion qui porte l'enfant, immédiatement après sa naissance, à sucer la mamelle de sa mère, avec le raisonnement qui fait préférer des aliments sains qu'on a déjà trouvés bons à des aliments corrompus qu'on a trouvés mauvais ; et que, s'il n'en est pas, pour cela, moins certain que la sensibilité physique est la source unique de nos idées et de nos déterminations, il y aurait du moins peu d'exactitude à dire, comme on le fait d'ordinaire dans les livres d'analyse philosophique, qu'elles nous viennent toutes par les *sens*, surtout d'après la signification bornée

qu'on attache à ce dernier mot. Il sera nécessaire de revenir encore là-dessus, afin d'exposer ma pensée plus en détail : les observations sur lesquelles je me fonde serviront, je crois, à rendre compte de plusieurs singularités qui, sans cela, paraissent inexplicables, et qui devaient laisser beaucoup d'incertitudes dans les meilleurs esprits.

Mais reprenons la suite de nos idées.

Quand on examine attentivement la question de l'*irritabilité* et de la *sensibilité*, l'on s'aperçoit bientôt que ce n'est guère qu'une question de mots, comme beaucoup d'autres qui divisent le monde depuis des siècles. En effet, Haller et ses sectateurs conviennent que les muscles sont animés par une quantité considérable de nerfs, organes particuliers du sentiment ; que leurs mouvements réguliers restent toujours soumis à l'influence nerveuse ; que les contractions par lesquelles ces mouvements sont produits, ne durent pas longtemps lorsqu'elle ne s'exerce plus ; et les physiologistes du parti contraire ne nient pas que beaucoup de mouvements ne s'exécutent sans que l'individu en ait la conscience ; que ceux même dont il a la conscience ne soient, pour la plupart, indépendants de la volonté ; que la faculté d'entrer en contraction par l'effet des irritants artificiels ne survive, dans les organes musculaires, au système vital dont ils ont fait partie. Ainsi, dans l'une et dans l'autre hypothèse, les phénomènes s'expliquent à peu près de la même manière ; et l'analyse philosophique s'y adapte également bien : seulement il y a plus de simplicité dans celle de l'école de Stahl ; et l'unité du principe physique y correspond mieux à l'unité du principe moral, qui n'en est pas distinct.

Quant à l'autre question, nous avons déjà dit qu'il n'en est point de même : mais cela s'expliquera mieux par la suite.

Sujet à l'action de tous les corps de la nature, l'homme trouve à la fois, dans les impressions qu'ils font sur ses organes, la source de ses connaissances et les causes mêmes qui le font vivre ; car vivre, c'est sentir, et dans cet admirable enchaînement des phénomènes qui constituent son existence, chaque *besoin* tient au développement de quelque *faculté* ; chaque faculté, par son développement même, satisfait à quelque besoin, et les facultés s'accroissent

par l'exercice, comme les besoins s'étendent avec la facilité de les satisfaire (1). De l'action continuelle des corps extérieurs sur les sens de l'homme, résulte donc la partie la plus remarquable de son existence. Mais est-il vrai que les centres nerveux ne reçoivent et ne combinent que les impressions qui leur arrivent de ces corps ? Est-il vrai qu'il ne se forme d'image ou d'idée (2) dans le cerveau, et qu'aucune détermination n'ait lieu de la part de l'organe sensitif qu'en vertu de ces mêmes impressions reçues par les *sens* proprement dits ? Voilà bien la question.

C'est par le mouvement progressif et volontaire que l'homme distingue particulièrement sa propre vie et celle des autres animaux : le mouvement est pour lui le véritable signe de la vitalité. Quand il voit un corps se mouvoir, son imagination l'anime. Avant qu'il ait quelque idée des lois qui font rouler les fleuves, qui soulèvent les mers, qui chassent dans l'air les nuages, il donne une âme à ces différents objets. Mais à mesure que ses connaissances s'étendent, il s'aperçoit que beaucoup de mouvements sont exécutés comme ceux de son bras, quand une force étrangère le déplace sans sa propre participation, ou même contre son gré. Il ne lui faut pas beaucoup de réflexion pour s'apercevoir que ces derniers mouvements n'ont aucun rapport avec ceux que sa volonté détermine ; et bientôt il n'attache plus l'idée de vie qu'au mouvement volontaire.

Mais, dès les premières et les plus simples observations sur l'économie animale, l'on a pu remarquer entre les phénomènes une diversité qui semble supposer des ressorts de différente nature. Si le mouvement progressif et l'action d'un grand nombre de muscles sont soumis aux déterminations raisonnées de l'individu, plusieurs mouvements d'un autre genre, quelques-uns même d'un genre analogue, s'exécutent sans sa participation, et sa volonté, non-seulement ne peut pas les exciter ou les suspendre, elle ne peut pas même y produire le plus léger changement.

(1) Notre collègue Sieyes, dans sa *Déclaration des droits*, l'un des meilleurs morceaux d'analyse qui existent dans aucune langue, distingue avec raison les deux principes *des besoins* et *des facultés*, qui lui fournissent la base des premiers rapports sociaux. En effet, ils sont et doivent rester distincts pour le moraliste : ce n'est qu'aux yeux du physiologiste qu'ils se confondent à leur source. (C.)

(2) *Idée* vient, comme on sait, du grec εἶδος, ressemblance, simulacre. (C.)

Les sécrétions se font par une suite d'opérations où nous n'avons aucune part, dont nous n'avons pas la plus légère conscience : la circulation du sang et l'action péristaltique des intestins, déterminées par des forces musculaires ou par certains mouvements toniques très ressemblants à ceux que les muscles proprement dits exécutent, se font également à notre insu ; et il ne dépend pas plus de nous d'arrêter ou de diriger ces différentes fonctions, que d'arrêter le frisson d'une fièvre quarte, ou de produire des crises utiles dans une fièvre aiguë. Des effets si divers peuvent-ils être imputés à la même cause ?

On voit que cette question, la même que nous nous sommes déjà proposée, a dû se présenter dès le premier pas : mais, pour la résoudre complètement, il fallait des connaissances physiologiques très étendues ; et pour peu qu'on ait réfléchi sur les lois de la nature vivante, l'on n'ignore pas que ces connaissances, pour avoir quelque certitude, doivent s'appuyer sur un nombre indéfini d'observations ou d'expériences, et s'en déduire avec une grande sévérité de raisonnement. Cependant, lorsque les sciences ont fait des progrès véritables, il n'est ordinairement pas impossible de rattacher leurs résultats à quelques faits simples, et pour ainsi dire journaliers.

Dans les animaux dont l'organisation est le plus compliquée, tels que l'homme, les quadrupèdes et les oiseaux, la sensibilité s'exerce particulièrement par les nerfs, qu'on peut regarder comme ses organes propres. Quelques physiologistes vont plus loin, ils pensent qu'ils en sont les organes exclusifs. Mais, dans la classe des polypes et dans celle des insectes infusoires, elle réside et s'exerce dans d'autres parties, puisqu'ils sont privés de nerfs et de cerveau. Il est même vraisemblable que Haller et son école ont trop étendu leur idée relativement aux animaux plus parfaits, car des observations constantes prouvent que les parties qu'ils ont déclarées rigoureusement insensibles, peuvent, dans certains états maladifs, devenir susceptibles de vives douleurs ; d'où il semble résulter clairement que, dans l'état ordinaire, leur sensibilité, appropriée à la nature de leurs fonctions, est seulement plus faible et plus obscure, par rapport à celles des autres parties.

Mais, au reste, on peut établir comme certain que, dans l'homme, dont il est uniquement ici question, les nerfs sont

le siège particulier de la sensibilité ; que ce sont eux qui la distribuent dans tous les organes, dont ils forment le lien général, en établissant entre eux une correspondance plus ou moins étroite, et faisant concourir leurs fonctions diverses à produire et constituer la vitalité commune.

Une expérience très simple en fournit la preuve.

Quand on lie ou coupe tous les troncs de nerfs qui vont se subdiviser et se répandre dans une partie, cette partie devient au même instant entièrement insensible : on peut la piquer, la déchirer, la cautériser, l'animal ne s'en aperçoit point : la faculté de tout mouvement volontaire s'y trouve abolie ; bientôt la faculté de recevoir quelques impressions isolées, et de produire quelques vagues mouvements de contraction, disparaît elle-même : toute fonction vitale est anéantie ; et les nouveaux mouvements qui surviennent sont ceux de la décomposition, à laquelle la mort livre toutes les matières animales.

Plusieurs importantes vérités résultent de cette expérience ; mais avant de passer outre, il est nécessaire de ne rien laisser d'incertain derrière nous.

J'ai dit que les rameaux des nerfs, séparés du système par la ligature ou l'amputation, conservent la faculté de recevoir *des impressions isolées*. Ce mot, pour ne pas jeter dans l'esprit une idée fausse, dont plusieurs physiologistes, recommandables d'ailleurs, ne se sont pas garantis, a besoin de quelque explication. En portant la sensibilité dans les muscles, les nerfs y portent la vie ; ils les rendent propres à exécuter les mouvements que la nature leur attribue ; mais ils sont eux-mêmes incapables de mouvement. Les irritations les plus fortes ne leur font pas éprouver la plus légère contraction ; en un mot, ils sentent et ne se meuvent pas. Dans l'expérience que je viens de rapporter, les rameaux situés au-dessous de la section ou de la ligature, ne communiquent plus avec l'ensemble de l'organe sensitif : l'individu ne s'aperçoit plus des contractions que les parties où ces nerfs irrités se distribuent peuvent éprouver encore ; et l'on voit facilement que la chose doit être ainsi. Mais cependant, comme il résulte de certaine irritation certains mouvements plus ou moins réguliers dans les muscles auxquels ils portaient la vie, il est également bien clair que cet effet ne peut tenir qu'à des restes de sensibilité partielle, laquelle s'exerce

de la même manière, quoique plus faiblement ou plus incomplètement que dans l'état naturel. On ne peut pas dire que l'irritation agit alors sur le nerf comme sur le muscle, car, encore une fois, cela n'est point : les Hallériens eux-mêmes en conviennent ; et, si cela était, leur système crouerait par d'autres côtés. Ainsi, tous les rameaux reçoivent encore des impressions ; mais ce sont des impressions isolées ; et, pour le dire en passant, quoique l'*irritabilité* paraisse distincte de la *sensibilité* dans quelques-uns de ses phénomènes, on voit ici très évidemment qu'elle doit être ramenée à ce principe unique et commun des facultés vitales ; on le voit plus évidemment encore quand on considère qu'une grande quantité de nerfs vont se perdre et changer de forme dans les muscles.

Il est, en effet, bien certain que ces nerfs, confondus et peut-être identifiés avec les fibres musculaires, sont l'âme véritable de leurs mouvements ; et il paraît assez facile de concevoir pourquoi ceux de ces mouvements qui subsistent après la mort, se raniment aussitôt qu'on sépare un muscle du membre dont il fait partie, ou qu'on le morcelle par de nouvelles sections, quand tout autre stimulant a perdu le pouvoir de le faire contracter : car le tranchant du scalpel agit alors sur d'innombrables expansions nerveuses, cachées dans l'épaisseur des chairs ; et ces expansions se rapportent également aux deux portions du muscle qu'on divise. La section doit être ici considérée comme un irritant simple, mais plus efficace, parce qu'il pénètre dans l'intérieur des fibres, qu'il les traverse de part en part ; et d'ailleurs elle ne doit pas seulement ranimer par là leur faculté contractile, elle doit rendre aussi leurs contractions moins laborieuses, en diminuant le volume et la longueur des parties qui se froncent.

Mais je le répète, cette dernière question ne tient pas immédiatement à l'objet qui nous occupe ; et sa solution semble appartenir plutôt à un ouvrage de pure *physiologie*.

Revenons à notre expérience. J'ai dit qu'il en résulte plusieurs vérités essentielles. Elle prouve en effet, 1° que les nerfs sont les organes de la sensibilité ; 2° que de la sensibilité seule dépend la perception qui se produit en nous de l'existence de nos propres organes et de celle des objets

extérieurs ; 3° que tous les mouvements volontaires ne s'exécutent pas seulement en vertu de ces perceptions qu'elle nous procure, et des jugements que nous en tirons, mais encore que les organes moteurs, soumis aux organes sensitifs, sont animés et dirigés par eux ; 4° que tous les mouvements indépendants de la volonté, ceux dont nous n'avons point la conscience, ceux dont nous n'avons même aucune notion, en un mot, que tous les mouvements quelconques qui font partie des fonctions de l'économie animale, dépendent d'impressions reçues par les diverses parties dont les organes sont composés, et ces impressions de leur faculté de sentir.

Nous avons déjà fait quelques pas importants. Certains points assez obscurs sont éclaircis ; et nous entrevoyons les seuls moyens véritables de répandre la même lumière sur tous les autres, ou du moins sur la plupart.

Mais, quand on veut pousser l'analyse jusqu'à ces derniers termes, on peut se faire une nouvelle question : le sentiment est-il en effet, ici, totalement distinct du mouvement ? Est-il possible de concevoir l'un sans l'autre ? Et n'ont-ils d'autre rapport que celui de la cause à l'effet ?

Toute sensation, ou toute impression reçue par nos organes, ne saurait sans doute avoir lieu sans que leurs parties éprouvent des modifications nouvelles. Or, nous ne pouvons concevoir de modification nouvelle sans mouvement. Quand nous sentons, il se passe donc en nous des mouvements, plus ou moins sensibles, suivant la nature des parties solides ou des liqueurs auxquelles ils sont imprimés, mais néanmoins toujours réels et incontestables. Cependant il faut observer que les sensations ou les impressions, dépendant de causes situées hors des nerfs qui les reçoivent (1), il y a toujours un instant, rapide comme l'éclair, où leur cause agit sur le nerf qui jouit de la faculté d'en ressentir la présence sans qu'aucune espèce de mouvement s'y passe encore ; que c'est, en quelque sorte, pour le seul complément de cette opération que le mouvement devient nécessaire ; et qu'on peut toujours le distinguer

(1) Elles en dépendent exclusivement pour l'ordinaire, mais pas toujours, comme on le verra dans la suite ; ce qui du reste n'altère en rien ici la vérité de l'assertion générale, et surtout de l'observation qui s'y trouve liée. (C.)

auteuil Ce 16 frimaire
an 8.

Mon cher Degerando, je n'ai point Répondu à votre lettre amicale, parceque D'après son — Contenu, je vous attendais D'un moment à L'autre. mais Comme vous ne venez point, je ne veux pas que vous puissiez me Croire indifférent aux témoignages touchans de votre amitié : j'y suis au Contraire infiniment sensible, & j'attache un très grand prix aux sentimens qui les ont dictés.

vous ne pouvez pas savoir à quel point est irréparable la perte que j'ai faite. mais votre Excellent Cœur en s'associant à mes Regrets, m'offre le seul genre de — Consolation qui puisse me toucher — véritablement. Recevez-en mes sincères & Eternelle Reconnaissance.

je lirai avec grand intérêt vos deux derniers volumes. Les deux premiers Etincellent de vérités qui trouvent leur — application dans l'Etude & la pratique journalière des sciences en tout genre. C'est un service inappréciable. & il doit faire voir que la métaphysique ne se nourrit plus d'abstractions & de sublimes inutilités.

Recevez l'assurance de tous les sentimens d'estime & d'attachement que je vous ai voués pour la vie. — Cabanis

Autographe de Cabanis communiqué par M. A. Dutens.

du sentiment, et surtout la faculté de sentir, de celle de se mouvoir. Nous ne devons pourtant pas dissimuler que cette distinction pourrait bien disparaître encore dans une analyse plus sévère ; et qu'ainsi la sensibilité se rattache peut-être, par quelques points essentiels, aux causes et aux lois du mouvement, source générale et féconde de tous les phénomènes de l'univers.

Nous observerons aussi qu'en disant que les nerfs sont incapables de se mouvoir, nous avons entendu de se mouvoir d'une manière sensible, ou de faire éprouver à leurs parties des déplacements reconnaissables, par rapport à celles des autres organes qui les entourent. Tous leurs mouvements sont intérieurs ; ils se passent dans leur intime contexture ; et les parties qui les éprouvent, ou qui les exécutent, sont si déliées, que l'action s'en est jusqu'à présent dérobée aux observations les plus attentives, faites avec les instruments les plus parfaits.

Au reste, cette distinction du sentiment et du mouvement, mais surtout des facultés qui s'y rapportent, nécessaire en physiologie, et sans inconvénients pour la philosophie rationnelle, se déduit de tous les faits évidents, sensibles, les seuls sur lesquels doivent porter nos recherches et s'appuyer nos raisonnements ; car les vérités subtiles, infécondes de leur nature, sont principalement inapplicables à nos besoins les plus directs ; et l'on peut dédaigner hardiment celles qui n'offrent pas une certaine prise à l'intelligence.

Tous les points ci-dessus étant bien convenus et bien éclaircis, reprenons la suite de nos propositions.

On voit donc clairement et cela résulte des observations les plus simples, que les impressions n'ont pas lieu d'une manière uniforme ; qu'elles ont, au contraire, relativement à l'individu qui les reçoit, des effets très différents. Les unes lui viennent des objets extérieurs ; les autres, reçues dans les organes internes, sont le produit des diverses fonctions vitales. L'individu a presque toujours la conscience des unes ; il peut du moins s'en rendre compte : il ignore les autres ; il n'en a du moins aucun sentiment distinct; enfin les dernières déterminent des mouvements dont la liaison avec leurs causes échappe à ses observations.

Les philosophes analystes n'ont guère considéré jusqu'ici que les impressions qui viennent des objets extérieurs,

et que l'organe de la pensée distingue, se représente et combine ; ce sont elles seulement qu'ils ont désignées sous le nom de *sensations ;* les autres restent pour eux dans le vague. Quelques-uns d'entre eux semblent avoir voulu rapporter au titre générique d'*impressions* toutes les opérations inaperçues de la sensibilité : ils renvoient même ces dernières parmi celles qui, pouvant être aperçues et distinguées, ne le sont pas *actuellement*, faute d'une attention convenable (1).

C'est ici, je le répète que l'on peut suivre deux routes différentes. Comme elles mènent à des résultats en quelque sorte opposés, on ne saurait choisir au hasard.

La question nouvelle qui se présente est de savoir s'il est vrai, comme l'ont établi Condillac et quelques autres, que les idées et les déterminations morales se forment toutes et dépendent uniquement de ce qu'ils appellent *sensations ;* si par conséquent, suivant la phrase reçue, toutes nos idées nous viennent des *sens*, et par les objets extérieurs ; ou si les impressions internes contribuent également à la production des déterminations morales et des idées, suivant certaines lois, dont l'étude de l'homme sain et malade peut nous faire remarquer la constance : et, dans le cas de l'affirmative, si des observations particulièrement dirigées vers ce point de vue nouveau, pourraient nous mettre facilement en état de reconnaître encore ici les lois de la nature et de les exposer avec exactitude et évidence.

Quelques faits généraux me paraissent résoudre la question....

Les observations précédentes prouvent donc que les idées et les déterminations morales ne dépendent pas uniquement de ce qu'on nomme les *sensations*, c'est-à-dire des impressions distinctes reçues par les organes des sens proprement dits ; mais que les impressions résultantes des fonctions de plusieurs organes internes y contribuent plus ou moins, et dans certains cas, paraissent les produire uniquement. Cela doit nous suffire pour le moment : la question que nous nous sommes proposée est résolue.

(1) J'adopte, comme on le verra ci-après, cette manière de distinguer les deux genres, très-différents en effet des modifications principales éprouvées par la matière vivante. (C.)

Peut-être penserez-vous, citoyens, que nous employons une marche bien lente et une circonspection bien minutieuse pour établir des vérités qui doivent, en résultat, vous paraître si simples ; mais je vous prie d'observer que c'est ici l'un des points les plus importants de la psychologie, et que le plus sage peut-être de tous les analystes, Condillac, s'est évidemment déclaré pour l'opinion contraire. Quand nous croyons devoir nous écarter des vues de ce grand maître, il est bien nécessaire d'étudier soigneusement et d'assurer tous nos pas.

Il resterait maintenant à déterminer quelles sont les affections morales et les idées qui dépendent particulièrement de ces impressions internes, et dont les organes des sens ne sont tout au plus que les instruments subsidiaires : il resterait ensuite à les classer et à les décomposer, comme l'a fait Condillac pour toutes celles qui tiennent directement aux opérations des sens, afin d'assigner à chaque organe celles qui lui sont propres, ou la part qu'il a dans celles qu'il concourt seulement à produire ; car il semble que l'analyse ne sera complète que lorsqu'elle aura résolu ces deux nouvelles difficultés.

Mais la dernière est évidemment insoluble, du moins dans l'état actuel de nos lumières ; nous ne connaissons pas assez les changements qui peuvent survenir dans la sensibilité des viscères ou des organes internes, et nous serions dans l'impossibilité d'assigner en quoi consistent ces changements. On répliquera peut-être que nous ne connaissons pas mieux ceux qui surviennent dans les organes des *sens*. Rien n'est plus vrai ; mais la nature des impressions propres à chacun de ces derniers organes est déterminée, et par conséquent celle des objets dont il transmet l'image au cerveau, ne peut être équivoque ; tandis que nous ignorons absolument si, par exemple, les organes de la digestion ou ceux de la génération ne transmettent constamment, ou ne contribuent à réveiller que le même genre d'images, quoique nous sachions bien qu'ils sont évidemment la source de certaines déterminations.

En observant que ces dernières impressions, bien que démontrées, ont cependant un caractère vague ; que l'individu n'en a point la conscience, on ne peut l'avoir que d'une manière confuse ; en convenant que les rapports du sentiment au mouvement, quoiqu'ils soient aussi

directs, et peut-être même plus invariables dans ces impressions, s'y dérobent pourtant à l'observation de l'individu : comme ils sont indépendants de sa volonté, nous avons dû renoncer à l'espoir de ranger toutes ces opérations particulières en classes bien distinctes, à chacune desquelles viendraient correspondre les différents états moraux qui sont leur ouvrage. Au reste, s'il est possible d'obtenir un jour sur cet objet des lumières plus étendues, ce n'est que dans la physiologie et dans la médecine qu'on pourra les trouver ; car il appartient exclusivement à ces deux sciences de faire connaître, d'une part, les modifications régulières qui surviennent dans les organes par les fonctions mêmes de la vie ; de l'autre, les changements accidentels qu'y produisent les affections morbifiques, notamment celles qui sont accompagnées de phénomènes particuliers relatifs aux opérations du cerveau : seul moyen d'y rapporter avec exactitude chaque effet à sa cause.

Je n'ajouterai qu'une dernière observation : c'est que l'ordre établi sur ce point par la nature est extrêmement favorable à la conservation et au bien-être des animaux. La nature s'est exclusivement réservé les opérations les plus compliquées, les plus délicates, les plus nécessaires. Celles qu'elle a laissées au choix de l'individu sont les plus simples, les plus faciles, et peuvent souffrir des suspensions ou des retards. Elle ne semble s'être fiée qu'à elle-même de tout ce qui devait se passer à l'intérieur, où les impressions, par leur multiplicité, par leur complication, par la variété des effets qu'elles doivent produire, sont nécessairement confondues, embarrassées les unes dans les autres : elle abandonne seulement à chaque être l'étude de ses relations avec les corps extérieurs ; relations déterminées par des impressions moins confuses ou plus uniformes, qu'elle semble avoir rangées d'avance elle-même sous cinq chefs principaux, comme pour en diminuer encore la confusion.

Quant à la première difficulté (savoir quelles sont les idées et les affections morales qui tiennent à chacun de ces deux genres d'impressions), peut-être n'est-il pas tout à fait impossible de l'éclaircir.

Dans le ventre de la mère, les animaux n'éprouvent, à proprement parler, presque aucune sensation. Environnés

des eaux de l'amnios, l'habitude émousse et rend nulle pour eux l'impression (1) de ce fluide ; et s'ils rencontrent dans leurs mouvements les parois de la matrice ; si même il leur arrive quelquefois d'en être pressés étroitement, il ne résulte de là pour eux vraisemblablement aucune notion, aucune conscience précise et distincte des corps extérieurs ; du moins tant que leurs mouvements ne sont pas l'ouvrage d'une volonté distincte, qui seule peut les conduire à placer hors d'eux la cause des résistances qu'elle rencontre. En effet, tant que les impressions reçues par un sens quelconque ne sont pas accompagnées, ou n'ont pas été précédées de celle de la résistance perçue, leur effet se réduit à des modifications intérieures, mais sans jugement formel, nettement senti par l'animal, qui le porte à penser qu'il existe autre chose que lui-même. Pendant toute cette première époque, son existence propre, plus ou moins distinctement perçue, semble presque uniquement concentrée dans les impressions produites par le développement et l'action des organes : ces impressions peuvent toutes être regardées comme internes. La vue, l'ouïe, l'odorat et le goût, ne sont pas encore sortis de leur engourdissement ; et les effets du tact extérieur ne paraissent pas différer de ceux du tact des parties internes, exercé dans les divers mouvements qui sont propres à leurs fonctions. Dès lors cependant il existe déjà des penchants dans l'animal il s'y forme des déterminations. Si l'enfant trépigne dans les derniers temps de la grossesse, s'il s'agite avec une inquiétude d'autant plus impétueuse et plus continuelle qu'il est plus vivace et plus fort, ce n'est pas, comme l'on dit presque tous les physiologistes, parce qu'il se trouve à l'étroit et mal à l'aise dans la matrice ; il y nage, au contraire, au milieu des eaux. Mais ses membres ont acquis un certain degré de force ; il sent le besoin de les exercer. Son poumon a pris un certain développement : la quantité d'*oxygène* qui lui vient de la mère, avec le sang de la veine ombilicale, ne lui suffit plus ; il lui faut de l'air ; il le cherche avec l'avidité du besoin. Ces circonstances jointes à la distension de la matrice, dont les fibres com-

(1) C'est-à-dire, comme on le verra ci-après, aucune *sensation distinguée, comparée* et d'où puisse résulter un premier *jugement*. (C.)

mencent à ne pouvoir prêter davantage, et à l'état particulier où se trouvent alors les extrémités de ses vaisseaux, abouchés avec les radicules du placenta, sont la véritable cause déterminante de l'accouchement.

Jusqu'alors il est difficile de saisir par l'observation ce qui se passe dans le fœtus. Cependant quelques faits nous apprennent que cette existence intérieure, étrangère aux impressions des corps extérieurs environnants, est nécessaire au travail fécond qui développe les organes, et qui les empreint d'une sensibilité toujours croissante. On a conservé des enfants nés avant terme en imitant le procédé de la nature : c'est-à-dire, en les tenant sur des couches mollettes, au milieu d'une température égale à celle du corps humain ; en les environnant d'une vapeur humide et leur faisant sucer de temps en temps quelques gouttes d'un fluide gélatineux. Ceux qu'on a conservés de cette manière, sont restés dans une sorte d'assoupissement jusqu'au neuvième mois ; et ce n'est pas sans admiration qu'on les a vus alors s'agiter avec force, comme s'il eût été véritablement question pour eux de naître. Leur respiration, pendant tout le temps de cette gestation artificielle, avait été presque insensible : ce n'est qu'à l'époque de leur réveil ou de leur naissance, qu'ils ont commencé de respirer pleinement à la manière des animaux à sang chaud. Nous en avons un exemple célèbre dans *Fortunio Liceti*, savant recommandable du seizième siècle, qui vint au monde à l'âge de cinq mois, et que son père, médecin de réputation, conserva par les soins les plus minutieux (1). Brouzet, dans son *Education médicinale des enfants*, cite deux ou trois faits à peu près semblables, et non moins étonnants.

Quand l'enfant a vu le jour, quand il respire, quand l'action de l'air extérieur imprime à ses organes plus d'énergie, plus d'activité, plus de régularité dans les mouvements, ce n'est pas un simple changement de quelques habitudes qu'il éprouve ; c'est une véritable vie nouvelle qu'il commence. Dès ce moment, les appétits, qui dépendent de sa nature particulière, c'est-à-dire de son organisation et du caractère de sa sensibilité, se montrent

(1) Liceti vécut ensuite plus de quatre-vingts ans. (C.)

avec évidence. Produits par une série de mouvements et d'impressions qui, par leur répétition continuelle, ont acquis une grande force, et dont aucune distraction n'est venue affaiblir ou troubler les effets, ils mettent au jour le résultat sensible de ces opérations singulières, que les lois ordonnatrices ont conduites avec tant de lenteur et de silence : et bien avant qu'il ait pu combiner les nouvelles impressions qui l'assaillent en foule, l'enfant a déjà des goûts, des penchants, des désirs ; il emploie tous ses faibles moyens pour les manifester et les satisfaire. Il cherche le sein de sa nourrice, il le presse de ses mains débiles pour exprimer le fluide nourricier, il saisit et suce le mamelon.

Sans doute, citoyens, la succion ne doit pas être regardée comme un grand phénomène dans l'économie animale : mais son mécanisme est très savant aux yeux du physicien ; et c'est toujours une chose bien digne de remarque qu'un être exécutant des mouvements aussi compliqués, sans les avoir appris, sans les avoir essayés encore. Hippocrate en était singulièrement frappé ; il concluait de là que le fœtus a déjà sucé l'eau de l'amnios dans le ventre de la mère. Mais ce grand homme ne faisait ainsi que reculer la difficulté. D'ailleurs, comme la respiration est nécessaire à la succion, et que certainement, malgré les contes populaires, répétés par quelques accoucheurs et anatomistes, le fœtus enveloppé de ses membranes, et plongé dans un liquide lymphatique, ne respire pas, cette explication ou toute autre du même genre est entièrement inadmissible.

Une chose plus digne encore d'être remarquée, quoique peut-être on la remarque moins, ce sont toutes ces passions qui se succèdent d'une manière si rapide, et se peignent avec tant de naïveté sur le visage mobile des enfants. Tandis que les faibles muscles de leurs bras et de leurs jambes savent encore à peine former quelques mouvements indécis, les muscles de la face expriment déjà par des mouvements distincts, quoique les éléments en soient bien plus compliqués, presque toute la suite des affections générales propres à la nature humaine : et l'observateur attentif reconnaît facilement dans ce tableau les traits caractéristiques de l'homme futur. Où chercher les causes de cet apprentissage si compliqué, de ces habitudes qui se composent de tant de déterminations diverses ? Où trouver même les principes de ces passions, qui n'ont pu se former tout à

coup, car elles supposent l'action simultanée et régulière de tout l'organe sensitif ? Sans doute, ce n'est pas dans les impressions, encore si nouvelles, si confuses, si peu concordantes, des objets extérieurs. On sait que l'odorat n'existe point, à proprement parler, chez les enfants qui viennent de naître ; que leur goût, quoiqu'un peu plus développé, distingue à peine les saveurs ; que leur oreille n'entend presque rien ; que leur vue est incertaine, et sans la moindre justesse. Il est prouvé, par des faits certains, qu'ils sont plusieurs mois sans avoir d'idée précise des distances. Le tact est le seul de leurs sens qui leur fournisse des perceptions distinctes ; vraisemblablement parce que c'est le seul qui, dans le ventre de la mère, ait reçu déjà quelque exercice. Mais les notions formelles qui résultent de ces opérations incertaines d'un sens unique sont très bornées et très vagues : il ne peut guère surtout en résulter instantanément une suite de déterminations si variées et si complexes. C'est donc, on peut l'affirmer, dans les impressions intérieures, dans leur concours simultané, dans leurs combinaisons sympathiques, dans leur répétition continuelle pendant tout le temps de la gestation, qu'il faut chercher à la fois, et la source de ces penchants qui se montrent au moment même de la naissance, et celle de ce langage de la physionomie, par lequel l'enfant sait déjà les exprimer, et celle enfin des déterminations qu'ils produisent. Il ne saurait, je pense, y avoir de doute sur ce point fondamental....

Nous pourrions rapporter ici quelques autres observations générales qui se confondent avec les précédentes. Nous pourrions citer, par exemple, les effets produits par la mutilation sur les penchants de l'homme et des animaux, et les appétits singuliers qui se manifestent dans certaines maladies, notamment à l'approche des crises ; mais la multiplicité des preuves identiques n'ajouterait rien ici à la vérité des conclusions.

Vous voyez donc, citoyens, que les déterminations dont l'ensemble est désigné sous le nom d'*instinct*, ainsi que les idées qui en dépendent, doivent être rapportées à ces impressions intérieures, suite nécessaire des diverses fonctions vitales. Et puisque Locke et ses disciples ont prouvé que les jugements raisonnés se forment sur les impressions

distinctes qui nous viennent des objets extérieurs par l'entremise des sens ; comme ils ont même, suivant la méthode des chimistes, décomposé les idées et les ont ramenées à leurs éléments primitifs, qu'ils les ont ensuite recomposées de toutes pièces, de manière à ne laisser aucun doute sur l'évidence de leurs résultats, il semble que le partage entre ces deux espèces de causes se trouve fait de lui-même. A l'une appartiendra l'instinct, à l'autre le raisonnement. Et ceci nous exprime fort bien pourquoi l'instinct est plus étendu, plus puissant, plus éclairé même, si l'on peut se servir de cette expression, dans les animaux que dans l'homme ; pourquoi dans ce dernier il l'est d'autant moins que les forces intellectuelles s'exercent davantage. Car vous savez que chaque organe a, dans l'ordre naturel, une faculté de sentir limitée et circonscrite ; que cependant des excitations habituelles peuvent reculer beaucoup les bornes de cette faculté, mais que c'est toujours aux dépens des autres organes ; l'être sensitif n'étant capable que d'une certaine somme d'attention, qui cesse de se diriger d'un côté quand elle est absorbée de l'autre. Vous sentez aussi, sans que je le dise, que dans l'état le plus ordinaire de la nature humaine, les résultats de l'instinct se mêlent avec ceux du raisonnement pour produire le système moral de l'homme. Quand tous ces organes jouissent d'une activité moyenne, et en quelque sorte proportionnelle, aucun ordre d'impressions ne domine ; toutes se compensent et se confondent. Ces circonstances, les plus conformes d'ailleurs, je crois, à sa véritable destination, sont par conséquent celles où l'analyse que nous venons d'esquisser est le plus difficile. Mais de même que certains phénomènes de la santé ne se connaissent bien que par la considération des maladies ; de même ce qui paraît confus et indiscernable dans l'état moral le plus naturel, se distingue et se classe avec évidence sitôt que l'équilibre entre les organes sentants est rompu et que, par suite, certaines opérations ou certaines qualités deviennent dominantes.

Je me sers ici du mot *instinct*, non que je regarde comme suffisamment déterminée l'idée qu'on y attache dans le langage vulgaire ; je crois même indispensable de traiter ce sujet plus à fond et je me propose d'y revenir dans un Mémoire particulier ; mais le mot existe ; il est, ou son équivalent, usité dans toutes les langues, et les observations

précédentes combattant une opinion qui tend à le faire regarder comme vide de sens, ou comme représentatif d'une idée vague et fausse, il était impossible de lui substituer un autre mot, qui nécessairement aurait eu l'air de dénaturer la question. J'observe d'ailleurs qu'il semble avoir été fait exactement dans l'esprit du sens rigoureux que je lui donne ; en effet, il est formé de deux radicaux *in* ou ἐν, *dans, dedans*, et στίζειν, verbe grec, qui veut dire *piquer, aiguillonner*. L'*instinct* est donc, suivant la signification étymologique, le produit des excitations dont les stimulus s'appliquent à l'intérieur, c'est-à-dire justement suivant la signification que nous lui donnons ici, le résultat des impressions reçues par les organes internes.

Ainsi, dans les animaux en général, et dans l'homme en particulier, il y a deux genres bien distincts d'impressions, qui sont la source de leurs idées et de leurs déterminations morales ; et ces deux genres se retrouvent, mais dans des rapports différents, chez toutes les espèces. Car l'homme, placé par quelques circonstances de son organisation à la tête des animaux, participe de leurs facultés instinctives ; comme à leur tour, quoique privés en grande partie de l'art des signes, qui sont le vrai moyen de comparer les sensations et de les transformer en pensées, ils participent jusqu'à un certain point de ses facultés intellectuelles. Et peut-être en y regardant bien attentivement, trouverait-on que la distance qui le sépare, sous ce dernier point de vue, de certaines espèces, est bien petite relativement à celle qui sépare plusieurs de ces mêmes espèces les unes des autres ; et que la supériorité d'instinct que la plupart ont sur lui, jointe surtout à leur absence presque absolue d'imagination, compense, pour leur bonheur réel, les avantages qui lui ont été prodigués et dont elles ne jouissent pas.

C'est beaucoup d'avoir bien établi que toutes les idées et toutes les déterminations morales sont le résultat des impressions reçues par les différents organes ; c'est avoir fait, je crois, un pas de plus d'avoir montré que ces impressions offrent des différences générales bien évidentes, et qu'on peut les distinguer par leur siège et par le caractère de leurs produits ; quoique cependant, encore une fois, elles agissent sans cesse les unes sur les autres à cause des communications rapides et continuelles entre les diverses

parties de l'organe sensitif. Car, suivant l'expression d'Hippocrate, *tout y concourt, tout y conspire, tout y consent.* C'est encore quelque chose peut-être d'avoir rattaché les observations embarrassantes qui regardent l'instinct à l'analyse philosophique, qui, ne leur trouvant pas d'origine dans les sensations proprement dites, les avait écartées comme erronées ou dangereuses dans leurs conséquences, et capables de tout brouiller de nouveau.

Mais il reste encore une grande lacune entre les impressions internes ou externes, d'une part, et les déterminations morales, ou les idées, de l'autre. La philosophie rationnelle a désespéré de la remplir ; l'anatomie et la physiologie ne se sont pas encore dirigées vers ce but. Voyons s'il est en effet impossible d'y marcher par des routes sûres.

Mais je crois nécessaire de nous arrêter un moment sur quelques circonstances qui peuvent faire mieux connaître la manière dont s'exécutent les opérations de la sensibilité.

Les psychologues et les physiologistes ont rangé, comme de concert, les impressions, par rapport à leurs effets généraux dans l'organe sensitif, sous deux chefs qui les embrassent effectivement toutes : le *plaisir* et la *douleur.* Je ne m'attacherai pas à prouver que l'un et l'autre concourent également à la conservation de l'animal; qu'ils dépendent de la même cause et se correspondent toujours entre eux, dans certains balancements nécessaires. Il suffit de remarquer qu'on ne peut concevoir sans plaisir et douleur la nature animale ; leurs phénomènes étant essentiels à la *sensibilité,* comme ceux de la gravitation et de l'équilibre aux mouvements des grandes masses de l'univers. Mais ils sont accompagnés de circonstances particulières qui méritent quelque attention.

Les extrémités sentantes des nerfs, ou plutôt les gaines qui les recouvrent, peuvent être dans deux états très différents. Tantôt les bouts extérieurs du tube éprouvent une constriction forte et vive, qui repousse en quelque sorte le nerf en lui-même ; tantôt ils se relâchent et lui permettent de s'épanouir en liberté. Ces deux états, à raison soit de leur degré, soit de l'importance ou de l'étendue des organes qui en sont le siège primitif, se communiquent plus ou moins à tout le système nerveux, et se répètent suivant les mêmes lois, dans toutes les parties de la machine vi-

vante. Comme ils apportent une gêne considérable dans les fonctions ou leur donnent au contraire une grande aisance, on voit facilement pourquoi il en résulte des perceptions si diverses. Quand ils sont faibles et peu marqués, ils ne produisent qu'un sentiment de malaise ou de bien-être ; quand ils sont prononcés plus fortement, c'est la *douleur* ou le *plaisir* (1). Dans le premier cas, l'animal se retire tout entier sur lui-même, comme pour présenter le moins de surface possible ; dans le second, tous ses organes semblent aller au-devant des impressions ; ils s'épanouissent pour les recevoir par plus de points. On sait assez, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que ces deux circonstances dépendent ou de la nature des causes qui agissent sur les nerfs ou de la manière dont ces causes exercent leur action. Mais l'on ne doit pas négliger d'observer que les impressions agréables peuvent, par leur durée ou leur intensité, produire le malaise, ou même la douleur ; et que les impressions douloureuses, en déterminant un afflux plus considérable de liqueurs dans les parties qu'elles occupent, y produisent souvent quelques-uns des effets, pour ainsi dire, mécaniques et locaux du plaisir : ce qui, du reste, n'apporte aucun changement à la distinction établie.

Quoique la sensibilité veille partout et sans cesse à la conservation de l'animal, soit en l'avertissant des dangers qui le menacent, ou des avantages qu'il peut recevoir de la part des objets extérieurs ; soit en entretenant dans l'intérieur la suite non interrompue des fonctions vitales, cependant les impressions ne paraissent pas avoir lieu d'une manière instantanée ; elles ne se font point sentir dans tous les cas avec la même force ; et pour qu'elles aient leur plein effet, il y faut toujours un certain degré d'attention de l'organe sensitif, attention dont la mesure peut donner, sous plusieurs rapports, celle de leur différence.

L'observation réfléchie de soi-même suffit pour faire voir que les extrémités sentantes des nerfs reçoivent d'abord, pour ainsi dire, un premier avertissement ; mais que les résultats en sont incomplets, si l'attention de l'organe sen-

(1) Ces deux états des extrémités sentantes ne sont pas toujours la cause du plaisir ou de la douleur ; mais chacun d'eux accompagne la sensation qui lui est spécialement propre, donne immédiatement naissance à quelques-uns de ses effets, et les augmente tous. (C.)

sitif ne met ces extrémités en état de recevoir et de lui transmettre l'impression tout entière. Nous savons avec certitude que l'attention modifie directement l'état local des organes, puisque sans elle les lésions les plus graves ne produisent souvent ni la douleur, ni l'inflammation qui leur sont propres ; et qu'au contraire une observation minutieuse des impressions les plus fugitives peut leur donner un caractère important, ou même occasionner quelquefois des impressions véritables, sans cause réelle extérieure ou sans objet qui les détermine.

L'on peut donc considérer les opérations de la sensibilité comme se faisant en deux temps. D'abord les extrémités des nerfs reçoivent et transmettent le premier avertissement à tout l'organe sensitif, ou seulement, comme on le verra ci-après, à l'un de ses systèmes isolés ; ensuite l'organe sensitif réagit sur elles, pour les mettre en état de recevoir toute l'impression : de sorte que la sensibilité, qui, dans le premier temps, semble avoir reflué de la circonférence au centre, revient, dans le second, du centre à la circonférence ; et que, pour tout dire en un mot, les nerfs exercent sur eux-mêmes une véritable réaction pour le sentiment, comme ils en exercent une autre sur les parties musculaires pour le mouvement. L'observation journalière montre que cela se passe évidemment ainsi, par rapport aux impressions extérieures ; elle peut prouver que cela ne se passe pas d'une manière différente par rapport à celle des organes internes : car les unes et les autres s'accroissent également par leur propre durée, qui ne fait que fixer l'attention sensitive ; elles sont indistinctement et tour à tour absorbées, les plus faibles par les plus fortes ; celles qui deviennent dominantes détruisant quelquefois tout l'effet de celles qui ne se fortifient pas dans la même proportion. Enfin, chez les sujets éminemment sensibles, les impressions intérieures, et même, dans certains cas, les opérations des viscères qui s'y rapportent, deviennent percevables au moyen de l'extrême attention que ces sujets y donnent : et l'on ne peut pas douter que la même chose n'arrivât plus fréquemment, si les objets extérieurs n'occasionnaient de continuelles diversions.

Remarquons donc ici que la sensibilité se comporte à la manière d'un fluide, dont la quantité totale est déterminée, et qui, toutes les fois qu'il se jette en plus grande

abondance dans un de ses canaux, diminue proportionnellement dans les autres. Cela devient très sensible dans toutes les affections violentes, mais surtout dans les extases où le cerveau et quelques autres organes sympathiques jouissent du dernier degré d'énergie et d'action ; tandis que la faculté de sentir et de se mouvoir, tandis que la vie, en un mot, semble avoir entièrement abandonné tout le reste. Dans cet état violent, des fanatiques ont reçu quelquefois impunément de fortes blessures qui, dans l'état naturel, eussent été mortelles ou très dangereuses : car la gravité des accidents qui s'ensuivent de l'action des corps sur nos organes, dépend principalement de la sensibilité de ces derniers ; et nous voyons tous les jours que ce qui serait un poison violent pour l'homme sain n'a presque plus d'effet sur l'homme malade. C'est en mettant à profit cette disposition physique, que les charlatans de tous les genres et de tous les pays ont opéré la plupart de leurs miracles, c'est par là que les convulsionnaires de Saint-Médard ont pu souvent étonner les imaginations faibles de leurs coups d'épée et de bûche, qu'ils appelaient ascétiquement des *consolations* : c'est la véritable verge magique au moyen de laquelle Mesmer faisait quelquefois cesser les douleurs habituelles, et, donnant une direction nouvelle à l'attention, établissait tout à coup, dans les constitutions mobiles, des séries de mouvements inaccoutumés, presque toujours funestes ou du moins dangereux : c'est ainsi que les illuminés de France et d'Allemagne anéantissent pour leurs adeptes, l'effet des sensations extérieures, et qu'ils les font exister dans un monde qui ne s'y rapporte en rien (1).

Mais revenons à notre analyse.

Cette réaction de l'organe sensitif sur lui-même, pour produire le sentiment, et sur les autres parties pour produire le mouvement, a lieu dans toutes les opérations de la vie : elle succède aux simples impressions, d'une part, pour les compléter, de l'autre, pour amener toutes les déterminations qui s'y coordonnent.

(1) Les visions des illuminés tiennent encore à une autre propriété vitale, dont ce n'est pas ici le lieu de parler, mais que je développerai dans un Mémoire supplémentaire : je veux dire, à la faculté qu'a l'organe sensitif d'entrer en action par lui-même, ou de recevoir des impressions dont les causes agissent immédiatement dans son sein. (C.)

Nous avons laissé pressentir que la réaction ne s'exécute pas dans une étendue toujours la même de l'organe sensitif. Souvent, elle l'embrasse tout entier : quelquefois elle est renfermée dans l'un de ses principaux départements; il y a même des cas où elle est entièrement isolée du système général, et ne dépasse pas les limites d'un organe particulier. Le point d'où elle part est toujours un centre nerveux, soit des gros troncs, comme le sont la moelle épinière et le cerveau ; soit des troncs inférieurs, comme les gros troncs et les ganglions ; soit enfin des ramifications les plus déliées, comme les troncs inférieurs : et l'importance de ce centre est toujours proportionnée à celle des fonctions vitales que la réaction détermine, ou à l'étendue des organes qui les exécutent.

Tout cela résulte directement des faits.

Je passe sous silence une foule d'observations relatives aux sympathies qui, pour être bien expliquées, m'entraîneraient beaucoup au delà des bornes que je me suis prescrites. Il nous suffira de considérer la matière animée dans quelques états, où tantôt les lois fixes de la nature et tantôt ses jeux bizarres nous la présentent. Nous ne sortirons même pas des faits qu'on observe dans l'espèce humaine.

Pour qu'il y ait intégrité dans toutes les fonctions, il faut qu'elle existe dans tous les organes ; il faut notamment que le système cérébral et toutes ses dépendances n'aient éprouvé aucune lésion, ni dans leur formation primitive elle-même, ni postérieurement et par l'effet des maladies. Par exemple, pour penser, il faut que le cerveau soit sain. Les hydrocéphales, chez lesquels sa substance se détruit et s'efface par degrés, deviennent stupides. Cependant l'influence de la moelle épinière suffit encore alors pour faire vivre les viscères de la poitrine et de l'abdomen : et même, quand cette moelle a subi le sort du cerveau, les gros troncs nerveux entretiennent assez longtemps un reste de vie. Quelques enfants naissent sans tête (1) : ceux-là meurent aussitôt après leur naissance, parce que la nutrition qui se faisait par le cordon ombilical ne peut

(1) C'est-à-dire sans cerveau : et très-souvent alors la bouche n'existe point ou son ouverture est oblitérée. (C.)

plus avoir lieu de cette manière, ni d'aucune autre qui suffise au maintien de la vie. Mais ils sont d'ailleurs souvent gros et gras : leurs membres sont bien conformés ; ils ont tous les signes de la force.

Chez d'autres enfants, l'état du cerveau empêche entièrement la pensée. Ils n'en vivent pas moins sains et vigoureux : ils digèrent bien ; tous leurs autres organes se développent ; et les déterminations instinctives qui tiennent à la nature humaine générale, se manifestent chez eux à peu près aux époques et suivant les lois ordinaires. Il n'y a pas longtemps que j'eus l'occasion d'observer un de ces automates. Sa stupidité tenait à la petitesse extrême et à la mauvaise conformation de la tête, qui n'avait jamais eu de sutures. Il était sourd de naissance. Quoiqu'il eût les yeux en assez bon état, et qu'il parût recevoir quelques impressions de la lumière, il n'avait aucune idée des distances. Cependant il était d'ailleurs très sain et très fort ; il mangeait avec avidité. Quand on ne lui donnait pas bien vite un morceau après l'autre, il entrait dans de violentes agitations. Il aimait à empoigner ce qui lui tombait sous la main, particulièrement les corps animés, dont la douce chaleur et, je crois, aussi les émanations paraissaient lui être agréables. Les organes de la génération étaient chez lui d'une activité précoce ; et l'on avait des preuves fréquentes qu'ils excitaient fortement son attention.

Enfin, l'on voit se former dans la matrice et dans les ovaires des masses charnues, ou des parties osseuses, telles par exemple que des mâchoires garnies de leurs dents, qui se développent et jouissent d'une vie véritable ; car elles sont animées par des nerfs dont l'influence y détermine les mêmes mouvements que dans celles qui font partie d'un corps complet et régulier. Il en est de ces productions anormales comme des monstres sans tête dont nous avons parlé plus haut : la vie ne s'y conserve qu'autant qu'elles restent attachées aux organes qui leur ont donné naissance ; la nature les y forme et les y nourrit par un artifice particulier. Celles qui peuvent être rejetées dans une espèce d'enfantement, se flétrissent et meurent aussitôt qu'elles sont livrées à elles-mêmes ; parce qu'elles ne pompent plus alors de sucs nourriciers analogues à leur nature. Mais on voit qu'elles avaient une vie propre, plus ou moins étendue, suivant celle de leurs nerfs, qui forment

évidemment un système, comme le fait tout l'organe sensitif dans un enfant bien conformé (1).

Ainsi donc, je le répète, l'action et la réaction du système nerveux qui constituent les différentes fonctions vitales, peuvent s'exercer sur des parties isolées de ce système. A mesure que le cercle ou l'influence de ces parties s'étend, les fonctions se multiplient ou se compliquent. Le développement des viscères du thorax et du bas-ventre peut avoir lieu par la seule influence de la moelle épinière. Mais la pensée, qui se produit dans le cerveau, ne saurait exister quand cet organe manque : elle s'altère plus ou moins quand il est mal conformé ou malade ; et l'on n'en sera pas surpris, puisque les nerfs de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat, en partent directement, et que les nerfs brachiaux, dont dépendent les opérations les plus délicates du tact, y tiennent de très près, étant formés en grande partie des paires cervicales.

Pour se faire une idée juste des opérations dont résulte la pensée, il faut considérer le cerveau comme un organe particulier, destiné spécialement à la produire ; de même que l'estomac et les intestins à opérer la digestion, le foie à filtrer la bile, les parotides et les glandes maxillaires et sublinguales à préparer les sucs salivaires. Les impressions, en arrivant au cerveau, le font entrer en activité ; comme les aliments, en tombant dans l'estomac, l'excitent à la sécrétion plus abondante du suc gastrique et aux mouvements qui favorisent leur propre dissolution. La fonction propre de l'un est de percevoir chaque impression particulière, d'y attacher des signes, de combiner les différentes impressions, de les comparer entre elles, d'en tirer des jugements et des déterminations ; comme la fonction de l'autre est d'agir sur les substances nutritives, dont la présence le stimule, de les dissoudre, d'en assimiler les sucs à notre nature.

Dira-t-on que les mouvements organiques par lesquels s'exécutent les fonctions du cerveau nous sont inconnus ?

(1) Les observateurs de physique végétale ont souvent remarqué dans les parties tronquées des plantes certains développements qui ne s'étendaient point à la plante entière. Un bourgeon peut végéter et fleurir, tandis que la branche et l'arbre auxquels il tient ne jouissent plus de la vie ; il peut devenir le siège d'une végétation régulière, quoique partielle. Mais le phénomène est bien plus frappant quand on le retrouve dans le système animal. (C.)

Mais l'action par laquelle les nerfs de l'estomac déterminent les opérations différentes qui constituent la digestion ; mais la manière dont ils imprègnent le suc gastrique de la puissance dissolvante la plus active, ne se dérobent pas moins à nos recherches. Nous voyons les aliments tomber dans ce viscère avec les qualités qui leur sont propres ; nous les en voyons sortir avec des qualitéss nouvelles : et nous concluons qu'il leur a véritablement fait subir cette altération. Nous voyons également les impressions arriver au cerveau par l'entremise des nerfs ; elles sont alors isolées et sans cohérence. Le viscère entre en action ; il agit sur elles : et bientôt il les renvoie métamorphosées en idées, que le langage de la physionomie et du geste ou les signes de la parole et de l'écriture manifestent au dehors. Nous concluons avec la même certitude que le cerveau digère en quelque sorte les impressions ; qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée.

Ceci résout pleinement la difficulté élevée par ceux qui, considérant la sensibilité comme une faculté passive, ne conçoivent pas comment juger, raisonner, imaginer, ne peut jamais être autre chose que sentir. La difficulté n'existe plus, quand on reconnaît dans ces diverses opérations l'action du cerveau sur les impressions qui lui sont transmises.

Mais si de plus l'on fait attention que le mouvement, dont toute action des organes suppose l'existence, n'est dans l'économie animale qu'une modification, qu'une transformation du sentiment, ou verra que nous sommes bien véritablement dispensés de faire aucun changement dans la doctrine des analystes modernes, et que tous les phénomènes physiologiques ou moraux se rapportent toujours uniquement en dernier résultat à la sensibilité.

En revenant sur la série des idées que nous venons de parcourir, on peut en résumer les conséquences dans ce petit nombre de propositions :

La faculté de sentir et de se mouvoir forme le caractère de la nature animale.

La faculté de sentir consiste dans celle qu'a le système nerveux d'être averti des impressions produites sur ces différentes parties, et notamment sur ses extrémités.

Les impressions sont internes ou externes.

Les impressions externes, lorsque la perception en est distincte, portent particulièrement le nom de *sensations*.

Les impressions internes sont très souvent confuses et vagues ; et l'animal n'en est alors averti que par des effets dont il ne démêle ou ne sent pas directement la liaison avec leur cause.

Les unes résultent de l'application des objets extérieurs aux organes des sens ;

Les autres, du développement des fonctions régulières, ou des maladies propres aux différents organes.

Des premières, dépendent plus particulièrement les idées ;

Des secondes, les déterminations qui portent le nom d'*instinct*.

Le sentiment et le mouvement sont liés l'un à l'autre.

Tout mouvement est déterminé par une impression ; et les nerfs, organes du sentiment, animent et dirigent les organes moteurs.

Pour sentir, l'organe nerveux réagit sur lui-même.

Pour mouvoir, il réagit sur d'autres parties, auxquelles il communique la faculté contractile, principe simple et fécond de tout mouvement animal.

Enfin, les fonctions vitales peuvent s'exercer par l'influence de quelques ramifications nerveuses isolées du système ; les facultés instinctives peuvent se développer, quoique le cerveau soit à peu près entièrement détruit, et qu'il paraisse dans une entière inaction.

Mais pour la formation de la pensée, il faut que ce viscère existe et qu'il soit dans un état sain : il en est l'organe spécial.

En tirant ces conclusions, nous nous sommes toujours appuyés sur les faits à la manière des physiciens ; nous avons marché de proposition en proposition, à la manière des géomètres ; et, je le répète, nous avons trouvé partout, pour unique principe des phénomènes de l'existence animale, *la faculté de sentir*.

Mais quelle est la cause de cette faculté ? quelle est sa nature ou son essence ?

Ce ne seront pas des philosophes qui feront ces questions.

Nous n'avons d'idée des objets que par les phénomènes observables qu'ils nous présentent : leur nature ou leur

essence ne peut être pour nous que l'ensemble de ces phénomènes.

Nous n'expliquons les phénomènes que par leurs rapports de ressemblance ou de succession avec d'autres phénomènes connus. Quand l'un ressemble à l'autre, nous l'y rattachons d'une manière plus ou moins étroite, suivant que la ressemblance est plus ou moins parfaite. Quand l'un succède constamment à l'autre, nous supposons qu'il est engendré par lui ; et nous établissons entre eux les relations exprimées par les deux termes d'*effet* et de *cause*. C'est là ce que nous appelons expliquer.

Par conséquent, les faits généraux (1) ne s'expliquent point, et l'on ne saurait en assigner la cause.

Puisqu'ils sont généraux, ils ne se rapportent point par ressemblance à un autre ; attendu que, dans cette dernière supposition, ils cesseraient d'être généraux, soit en se subordonnant à lui, soit en s'y confondant d'une manière absolue. Encore moins peut-on y chercher les rapports d'un effet à sa cause, puisque ces rapports ne peuvent s'établir qu'entre des phénomènes également connus, qui sont offerts par la nature dans un ordre constant de succession, et puisque le dernier, ou le fait général, perdrait évidemment son caractère, du moment qu'il serait possible de le subordonner à un autre, qui dès ce moment en effet viendrait le remplacer.

En un mot, les faits généraux *sont*, parce qu'ils *sont* : et l'on ne doit pas plus aujourd'hui vouloir expliquer la *sensibilité* dans la physique animale et dans la philosophie rationnelle, que l'*attraction* dans la physique des masses.

Au reste, l'on sent que ces diverses questions tiennent directement à celle des *causes premières*, qui ne peuvent être connues par cela même qu'elles sont les premières, et pour beaucoup d'autres raisons que ce n'est pas ici le lieu de développer.

L'inscription de l'un des temples anciens, où la sagesse

(1) La sensibilité est le fait général de la nature vivante : il est évident que sa cause rentre dans les causes premières. En supposant, ce qui n'est pas impossible en effet, qu'on puisse découvrir un jour la liaison que la sensibilité peut avoir avec certaines propriétés bien reconnues de la matière, il resterait toujours encore à découvrir d'où viennent ces mêmes propriétés, et ainsi de suite. Mais il est vrai qu'en suivant cette route et pour arriver à ce terme, on aurait résolu beaucoup de problèmes importants. (C.)

paraît s'être réfugiée avant que le charlatanisme y eût élevé son trône, faisait parler d'une manière véritablement grande et philosophique la cause première de l'univers : *Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera ; et nul n'a connu ma nature.*

Une autre inscription disait : *Connais-toi toi-même.*

La première est l'aveu d'une ignorance inévitable.

La seconde est l'indication formelle et précise du but que doivent se tracer la philosophie rationnelle et la philosophie morale ; elle est, en quelque sorte, l'abrégé de toutes les leçons de sagesse sur ces deux grands sujets de nos méditations.

Car si nous considérons les opérations de notre intelligence, nous voyons qu'elles dépendent des facultés attachées à nos organes.

Et si nous recherchons les principes de la morale, nous trouvons que les règles doivent en être fondées sur les rapports mutuels des hommes ; que ces rapports découlent de leurs besoins et de leurs facultés ; que leurs facultés et leurs besoins dépendent de leur organisation.

Ainsi, ce mot si célèbre dans l'antiquité, γνῶθι σεαυτὸν, est très digne de servir d'inscription à cette salle (1), aussi bien qu'au temple de Delphes.

Tel est, en particulier, citoyens, l'objet des travaux de notre Classe. Elle s'y attachera constamment ; elle l'embrassera tout entier : mais elle poursuivra l'examen de chaque partie avec autant de circonspection dans la méthode, que de hardiesse et d'indépendance dans les vues ; sans jamais sortir de la route qu'une saine philosophie lui trace ; sans laisser égarer ses recherches dans des questions oiseuses, où l'observation et l'expérience ne pouvant nous servir de guides, il est impossible aux esprits les plus fermes de faire autre chose que des faux pas.

Tel est, dis-je, notre but ; telle est la route par laquelle nous pouvons y parvenir. Aucun de vous n'ignore que, si le bonheur individuel et social ne peut se fonder que sur la vertu, la vertu ne se fonde à son tour que sur la connaissance de la nature, sur la raison, sur la vérité.

(*Rapports du Physique et du Moral*, 2e Mémoire.)

---

(1) Celle de l'Institut national.

L'Organe cérébral

Le système cérébral a la faculté de se mettre en action par lui-même, c'est-à-dire de recevoir des impressions, d'exécuter des mouvements, et de déterminer des mouvements analogues dans les autres organes, en vertu de causes dont l'action s'exerce dans son sein, et s'applique directement à quelque point de sa pulpe interne.

Dans ces circonstances, les impressions ressenties généralement par tout le système nerveux peuvent se concentrer dans une de ses parties : les impressions reçues par l'une de ses parties peuvent, tantôt devenir générales et mettre en jeu tout le système, tantôt passer par voie de sympathie d'un point à l'autre, et produire leurs derniers effets ailleurs que dans le siège où réside la cause, ou dans le lieu de son application.

Toutes ces propriétés du système nerveux sont inhérentes à sa nature ou à son existence elle-même, dans l'état de vie. Il faut les connaître, il faut en avoir des idées précises pour bien concevoir le mécanisme de ses fonctions ; et l'on ne doit pas craindre de peser sur toutes les observations qui peuvent éclaircir tant d'admirables phénomènes.

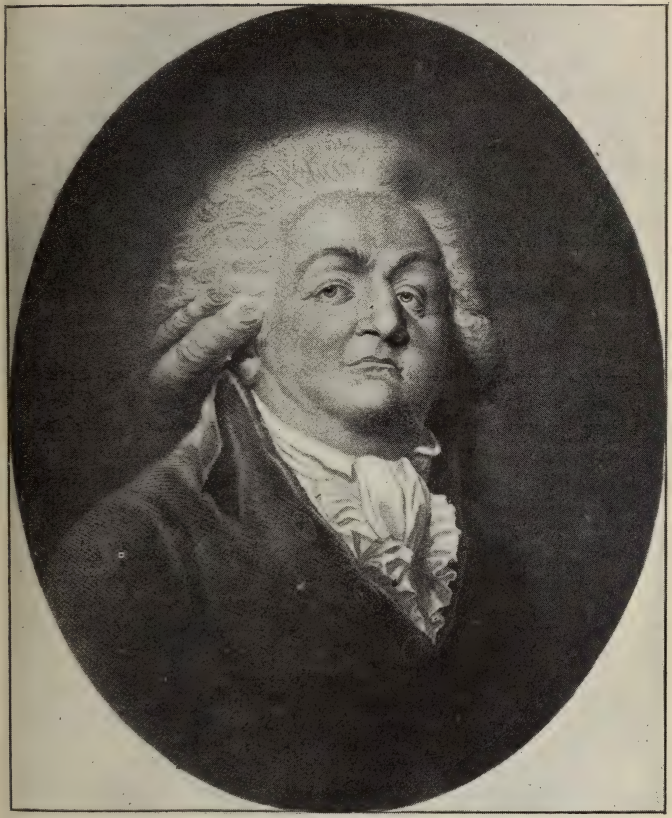
Ainsi donc, suivant l'expression de Sydenham, il y a dans l'homme un autre homme intérieur, doué des mêmes facultés, des mêmes affections, susceptible de toutes les déterminations analogues aux phénomènes extérieurs, ou plutôt dont les faits apparents de la vie ne font que manifester au dehors les dispositions secrètes, et représenter en quelque sorte les opérations. Cet homme intérieur, c'est l'organe cérébral. L'on voit aisément qu'il faut encore ici distinguer les impressions qui lui sont essentiellement et exclusivement propres, de celles reçues par les différentes parties internes ; et les mouvements conçus dans son sein, de ceux dont il ne fait qu'apercevoir au dehors les motifs par ses extrémités sentantes, pour envoyer les déterminations qui en résultent aux différents organes moteurs.

Nous remarquons donc clairement trois sortes d'opérations de la sensibilité, que la différence de leurs effets nous force de ne pas confondre : la première se rapporte aux organes des sens ; la seconde aux parties internes, notamment aux viscères des cavités de la poitrine et du bas-ventre (et nous rangeons avec ces derniers les organes de

la génération) ; la troisième à l'organe cérébral lui-même, abstraction faite des impressions qui lui sont transmises par ses extrémités sentantes, soit internes, soit externes.

De ce qui précède et de ce que nous avons déjà fait observer dans le dernier mémoire, on peut conclure facilement que les nerfs et le cerveau ne sont point des organes purement passifs ; que leurs fonctions supposent au contraire une continuelle activité, qui dure autant que la vie. La nature de ces fonctions et la manière dont elles s'exécutent suffiraient pour le prouver : d'ailleurs, la connaissance physiologique de ces organes, c'est-à-dire celle de leur structure et des mouvements par lesquels ils se nourrissent et reproduisent sans cesse la cause immédiate de la sensibilité, le démontre avec une évidence que l'œil peut saisir. Et de célèbres médecins ont fait voir, en outre, que le sommeil lui-même, cet état de repos, où les organes des sens ne reçoivent plus d'impressions, où le système sensitif tout entier semble vouloir se dérober à celles qui ne sont pas indispensables pour le maintien de la vie, où la pensée enfin est le plus souvent tout à fait suspendue ; ces médecins, dis-je, ont fait voir que le sommeil n'est point une fonction passive, et que, pour le produire, l'organe cérébral entre dans une véritable action.

Ces différentes vérités, qui sont, en quelque sorte, l'énonciation directe des phénomènes bien vus, jettent à leur tour beaucoup de lumière sur les phénomènes. Elles aident à concevoir ces extases, dont l'effet est de concentrer la sensibilité, la pensée et la vie dans les foyers nerveux : elles rendent raison des songes, particulièrement de ceux qui ne sont pas le produit d'impressions reçues par les extrémités sentantes : elles expliquent d'une manière plus satisfaisante ces délires, tantôt partiels, tantôt généraux, qui non seulement changent les relations morales de l'homme avec le monde extérieur, mais qui modifient encore si puissamment la manière dont nos facultés purement organiques sont affectées dans ces nouvelles relations. C'est également ici qu'il faut rapporter certains états particuliers qui, faisant taire une grande partie des impressions extérieures, rendent percevables d'autres impressions internes qui, dans l'état ordinaire, échappent à la conscience de l'individu ; ces fausses associations d'idées qui brouillent tout, en rapprochant des objets sans relation véritable



MIRABEAU.

entre eux ; enfin, ces dispositions si communes, même chez les penseurs, lesquelles font trop souvent confondre les notions distinctes et directes, qui viennent des choses par les sens, avec les impressions qui naissent en même temps ou par suite dans le cerveau ; confusion qui bientôt en rend les images entièrement méconnaissables, si l'on n'a pas l'habitude de les ramener sans cesse à leur source. Avec un peu de réflexion, tout cela doit s'entendre et s'expliquer assez de soi-même ; et je crois inutile d'entrer dans aucun détail à cet égard.

J'observerai seulement que si la puissance de l'imagination est plus étendue ; si sa réaction sur certains organes, par exemple *sur ceux de la génération*, est plus complète pendant le sommeil que durant la veille, la raison en est très simple ; on la peut trouver ici sans difficulté. En effet, pendant la veille, il arrive toujours au cerveau quelques impressions externes, qui modifient plus ou moins ses opérations propres et rectifient à certain degré les erreurs de l'imagination : au lieu que dans le sommeil tout se passe à l'intérieur ; les impressions internes deviennent par conséquent plus vives ou plus dominantes ; les illusions sont entières, et les déterminations qui s'y lient ne rencontrent aucun obstacle dans des impressions contraires reçues par les sens.

(*Rapports du Physique et du Moral*, 3e Mémoire.)

Influence du Climat sur les habitudes morales

Plus nous avançons dans les recherches dont j'ai osé, citoyens, tracer le plan sous vos auspices, plus nous voyons avec évidence que les questions qu'elles ont pour but d'éclaircir, étroitement liées entre elles, rentrent les unes dans les autres ; qu'il n'en est aucune qu'on puisse traiter complètement sans toucher plus ou moins à toutes, et que toutes empruntent de chacune des lumières, des matériaux et même des solutions.

La question de l'influence morale des climats paraît être celle qui prouve le mieux ces rapports intimes ; c'est ce que je me propose de faire voir dans ce Mémoire, ou plutôt tel est le résultat de l'examen dont je vous demande de vouloir bien parcourir avec moi les principaux objets.

Mais il faut commencer par se faire une idée juste de cette question elle-même, et tâcher de la poser avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour.

Après avoir suivi pas à pas les voyageurs et les naturalistes dans les descriptions qu'ils nous ont données de différentes régions de la terre, si l'on veut embrasser ce vaste tableau, comme d'un coup d'œil, pour en rapprocher et comparer les parties les plus remarquables, on ne peut s'empêcher d'être également frappé et des dissemblances et des analogies qui s'y rencontrent. Chaque latitude a son empreinte, chaque climat a sa couleur. Mais les différents êtres que la nature y a placés ou qu'elle y reproduit chaque jour, ne sont pas seulement appropriés aux circonstances physiques de chaque latitude et de chaque climat, ils ont encore une empreinte et pour ainsi dire une couleur commune. La nature des eaux se rapporte à celle de la terre ; celle de l'air dépend de l'exposition du sol, de la manière dont il est arrosé, de la direction des fleuves et des montagnes, de la combinaison des gaz et des autres exhalaisons qui s'élèvent dans l'atmosphère. Dans les productions végétales, on retrouve les qualités de la terre et des eaux ; elles se plient aux différents états de l'air. Enfin, les animaux, dont la nature est encore plus souple, modifiés et façonnés sans relâche par le genre des impressions qu'ils reçoivent de la part des objets extérieurs et par le caractère des substances que le local fournit à leurs besoins, sont, en quelque sorte, l'image vivante du local, de ses productions végétales, des aspects qu'il présente, du ciel sous lequel il se trouve placé. Et l'homme, le plus souple de tous les animaux, le plus spécialement doué de toute espèce de faculté d'imitation, le plus susceptible de recevoir toutes les empreintes imaginables, diffère si sensiblement de lui-même dans les divers climats, que plusieurs naturalistes croient pouvoir regarder la race humaine comme subdivisée en plusieurs espèces distinctes. D'autre part, l'analogie physique de l'homme avec les objets qui l'entourent et qu'il se trouve forcé d'approprier à ses besoins, est en même temps si frappante, qu'à la simple inspection l'on peut presque toujours assigner la nature et la zone du climat auquel appartient chaque individu....

Quand on manque des faits nécessaires pour résoudre une question, rien n'est plus naturel que de la voir rester indécise ; il faut même réprimer cette impatience et cette précipitation que l'homme n'éprouve que trop souvent au milieu des plus importantes recherches, et qui le poussent à conclure avant d'avoir rassemblé tous les motifs de la conclusion ; il le faut absolument, supposé toutefois qu'on mette quelque importance à la vérité. Mais quand les faits relatifs à une question ont été rassemblés, quand ils ont été déjà considérés sous différents points de vue par des hommes capables de les bien circonscrire et d'en tirer toutes les conséquences, si cette question n'est pas éclaircie, c'est qu'on ne l'a pas bien saisie elle-même ; elle serait résolue, si elle était bien posée. Or, personne n'a prétendu nier que les faits qui se rapportent à la question de l'influence morale des climats n'aient été recueillis et même soigneusement discutés. Les penseurs qui, dans ce débat, se décident pour la négative, comme ceux qui soutiennent l'affirmative, établissent également qu'on a tous les moyens de conclure et qu'on le peut en toute sûreté. Il faut donc que les termes de la question présentent encore du vague ; qu'elle ne soit pas énoncée avec la précision convenable ; il faut, en un mot, qu'elle soit mal posée : et certes rien n'est plus nécessaire, dans toute discussion, que d'écarter ce nuage des termes et d'éclaircir cette confusion de langage dans laquelle se perd toujours le fil du raisonnement.

Si, par exemple, certains écrivains n'ont entendu par le mot *climat* que le degré de latitude ou celui de froid et de chaud propre à chaque pays, il est évident qu'ils ne pouvaient jamais tomber d'accord dans leurs conclusions avec ceux qui donnent à ce mot un sens plus étendu : et peut-être, en effet, quelques philosophes ont-ils attaché une trop grande importance à la simple action du froid et du chaud. Mais ce n'est plus maintenant de cela qu'il s'agit. En les combattant, on ne s'est point borné à montrer qu'ils avaient poussé jusqu'à l'extrême des vues justes au fond ; on a prétendu renverser tout le système qui résulte de ces vues, et l'on a cru pouvoir nier formellement que les différences de l'homme moral, dans les divers pays, pussent dépendre en rien de l'influence des causes physiques propres au local,

Revenons donc à la définition d'Hippocrate, ou plutôt, car il ne s'amuse point à faire des définitions scolastiques, cherchons dans la manière dont il a considéré ce sujet quel sens il attache au mot *climat*.

Le titre même de son ouvrage pourrait, en quelque sorte, lui seul nous faire connaître l'esprit dans lequel il se propose d'écrire : son ouvrage est intitulé : *Des Airs, des Eaux et des Lieux*. Hippocrate entend donc attribuer les effets dont il va rendre compte, non seulement à la température de l'air, mais à toutes ses autres qualités réunies ; non seulement au degré de latitude du sol, mais à sa nature, à celle de ses productions, à celle des eaux dont il est arrosé. Dans le corps de l'ouvrage, l'auteur s'attache à décrire exactement toutes les particularités qui peuvent frapper l'observateur dans la distinction des différents pays, et qui tiennent essentiellement à chacun d'eux. Il considère comme éléments nécessaires de la question tous les objets importants propres à chaque sol, à chaque situation, toutes les qualités constantes et majeures par lesquelles ces objets peuvent affecter les sens et modifier la nature humaine ; et l'on n'aura pas de peine à sentir que cette signification du mot *climat* est la seule complète. Le climat n'est donc point resserré dans les circonstances particulières des latitudes, ou du froid et du chaud ; il embrasse d'une manière absolument générale l'ensemble des circonstances physiques attachées à chaque local ; il est cet ensemble lui-même : et tous les traits caractéristiques par lesquels la nature a distingué les différents pays entrent dans l'idée que nous devons nous former du *climat*.

Maintenant que faut-il entendre pas *habitudes morales ?* Et comment ces habitudes peuvent-elles naître et se développer ? Car, pour bien démêler les circonstances susceptibles d'influer sur leur production, il faut connaître les lois ou l'ordre suivant lequel elle peut et doit avoir lieu.

Si l'on considère les habitudes morales dans un peuple tout entier, comme l'ont fait Hippocrate et Montesquieu, l'on trouvera sans peine qu'elles ne sont autre chose que la série ordinaire de ses affections ou de ses penchants, de ses idées ou de ses opinions, de ses déterminations, ou des actes qui résultent et de ses opinions et de ses penchants. L'on voit encore avec la même évidence que ces habitudes ne peuvent se former autrement que celles des individus,

c'est-à-dire qu'elles sont le produit nécessaire des impressions que ce peuple reçoit chaque jour, des idées ou des jugements que ces impressions font naître, des volontés instinctives ou raisonnées que ces mêmes impressions et ces jugements développent de concert.

C'est donc, en résumé, dans le genre et le caractère des impressions qu'il faut chercher la véritable cause déterminante du genre et du caractère des habitudes. Mais les impressions se rapportant aux objets qui les produisent et aux dispositions des organes sensibles sur lesquels s'exerce l'action de ces objets, l'on voit évidemment qu'elles doivent différer et suivant la nature de ces dernier et suivant l'état des parties sensibles qui en reçoivent les impressions.

Ainsi l'on peut poser la question d'une seconde manière : 1° La nature des objets est-elle la même dans les différents climats ? 2° S'il est constant que les objets n'y sont pas les mêmes, la sensibilité ne doit-elle point subir des modifications en présence et par l'action continuelle de ces objets différents ?

Nous voilà, ce me semble, plus avant dans le sujet.

Il s'agit donc de déterminer d'abord si le caractère des objets et les objets eux-mêmes sont véritablement identiques dans les différents climats.

Mais cela pourrait-il faire une question ? Tous les faits n'ont-ils pas prononcé dès longtemps, et ne prononcent-ils pas encore chaque jour sur ce point ? et personne s'est-il jamais avisé de soutenir que les objets fussent les mêmes au bord du Sénégal ou de l'Amazone, que dans le Groënland ou sur les bords désolés du Spitzberg ?

Il s'agit de déterminer, en second lieu, si les influences des objets extérieurs et des substances qui s'appliquent journellement au corps de l'homme, peuvent ou ne peuvent point en modifier la sensibilité ; si, dans le fait, la sensibilité reste toujours et partout la même ; si toujours et partout non seulement elle est susceptible des mêmes impressions, mais s'il est de sa nature de ramener les impressions diverses à un certain caractère commun (1) que les

(1) C'est ici véritablement le point le plus délicat et le plus décisif de la question. (C).

adversaires d'Hippocrate, pour être entièrement conséquents, doivent regarder comme inséparable de la nature humaine ou comme essentiel à son développement, nonobstant la variété des circonstances extérieures.

D'après cette énonciation plus détaillée et plus exacte, le second membre de la question paraît aussi peu susceptible de débat que le premier. Car s'il était vrai que les choses se passassent comme nous venons de l'établir par supposition, les hommes seraient absolument incapables de recevoir aucune éducation quelconque. Mais il faut cependant convenir qu'ici la discussion, pour être complète, exige l'examen de plusieurs questions subsidiaires, et que l'on n'y peut obtenir une solution qui ôte toute prise aux subtilités, qu'en considérant l'homme vivant et sensible sous tous ses points de vue principaux, et en pénétrant dans les causes intimes dont les lois mêmes de l'existence demandent qu'il éprouve l'action.

Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur les différents objets que cette discussion doit embrasser, pour se convaincre qu'elle nous ferait revenir sur plusieurs points éclaircis dans les précédents Mémoires. Il faudrait nous arrêter encore sur les mêmes faits et reprendre les mêmes chaînes de raisonnements.

Nous avons prouvé, du moins telle est ma conviction, que les tempéraments, le régime, la nature des travaux, celle des instruments qui leur sont propres, le genre et le caractère des différentes maladies influent puissamment sur les opérations de la pensée, de la volonté, de l'instinct, puisqu'ils sont capables de changer l'état de la sensibilité des différents organes, état dont ces opérations dépendent toutes également. Si maintenant nous pouvons démontrer de plus que la détermination des tempéraments, celle du régime, la nature des travaux, et par conséquent celle des instruments qu'ils exigent ; enfin, que le genre, le caractère et la marche des maladies sont soumis à l'action des diverses circonstances physiques propres à chaque local ; il s'ensuivra clairement que le climat, d'après l'exacte définition du mot, influe en effet sur la formation des habitudes morales. Car celles-ci ne sont à leur tour, comme on vient de le voir tout à l'heure, que l'ensemble des idées et des opinions, des volontés instinctives ou raisonnées, et des

actes qui résultent des unes et des autres dans la vie de chaque individu.

Personne ne peut ignorer que la nature animale est singulièrement disposée à l'imitation. Tous les êtres sensibles imitent les mouvements sur lesquels leur observation a pu se fixer : ils s'imitent surtout eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils ont un penchant remarquable à répéter les actes qu'ils ont exécutés une fois ; ils les répètent d'autant plus facilement et d'autant mieux qu'ils les ont exécutés plus souvent : enfin, il les répètent aux mêmes heures et dans le même ordre de succession, par rapport à d'autres mouvements, que certaines analogies ou la simple habitude a coordonnés avec ces actes dans leur souvenir. Cette tendance se montre plus évidemment encore dans les déterminations automatiques des animaux, que dans celles où le raisonnement a quelque part. Les fonctions purement physiques, et dont la conservation de la vie dépend plus spécialement, commencent et finissent toutes à des époques et dans des intervalles de temps déterminés ; et si les périodes ne sont pas les mêmes pour tous les individus, l'exactitude des retours, toujours conforme dans chaque cas particulier aux rapports établis entre le premier et le second acte qui constituent la fonction, entre le second et chacun des suivants, n'en démontre qu'avec plus d'évidence la généralité de la loi. Ainsi, quoique la faim, le besoin du sommeil, celui des différentes évacuations, etc., ne reviennent pas pour tous les individus aux mêmes heures, il est constant que, dans un genre de vie fixe et régulier, chacun d'eux les éprouve périodiquement. Cela se voit encore avec la même évidence dans le rythme des fièvres d'accès et dans la marche des maladies aiguës, où les forces qui restent à la nature sont suffisantes pour en assujétir le cours à de constantes lois. Et c'est, comme nous l'avons dit si souvent, sur ce penchant physique à l'imitation, sur cette puissance de l'habitude, qu'est fondée toute celle de l'éducation, par conséquent, la perfectibilité, commune à toute nature sensible, et dont l'homme surtout, placé sur le globe à la tête de la classe entière des animaux, paraît éminemment doué.

Mais l'empire des habitudes ne se borne pas à ces profondes et ineffaçables empreintes qu'elles laissent chez chaque individu ; elles sont encore, du moins en partie,

susceptibles d'être transmises par la voie de la génération. Une plus grande aptitude à mettre en jeu certains organes, à leur faire produire certains mouvements, à exécuter certaines fonctions, en un mot, des facultés particulières développées à un plus haut degré, peuvent se propager de race en race (1) ; et si les causes déterminantes de l'habitude première ne discontinuent point d'agir pendant la durée de plusieurs générations successives, il se forme une nouvelle nature acquise, laquelle ne peut, à son tour, être changée qu'autant que ces mêmes causes cessent d'agir pendant longtemps, et surtout que des causes différentes viennent imprimer à l'économie animale une autre suite de déterminations.

Des impressions particulières, mais constantes et toujours les mêmes, sont donc capables de modifier les dispositions organiques et de rendre leurs modifications fixes dans les races. Or, les impressions les plus constantes et les plus invariables sont incontestablement celles qui tiennent à la nature même des lieux, que toute l'industrie de l'homme ne peut changer, que ces caprices ne peuvent altérer : et nous avons vu, dans un autre Mémoire, que c'est incontestablement encore dans certaines dispositions organiques qu'il faut chercher la cause des divers tempéraments. Si donc les impressions sont assez différentes dans les différents climats pour agir sur l'état même des organes, les tempéraments présenteront nécessairement de notables variétés.

Sans sortir d'un climat donné, l'on observe que les saisons ont une grande influence sur l'état de l'économie animale. Douée de son caractère propre, chaque saison détermine dans le corps un ordre de mouvements particuliers ; elle y laisse, en fuyant, des empreintes d'autant plus marquées et plus durables que son action s'est exercée sans mélange, plus fortement ou plus longtemps ; et si la saison qui la remplace ne venait à son tour imprimer d'autres mouvements, ces empreintes deviendraient de plus en plus ineffaçables ; les déterminations qui s'y rapportent se transformeraient en habitudes ; une nature nouvelle

(1) George le Roy, dans ses *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, observe que quoique le chien n'arrête point naturellement, les excellentes chiennes d'arrêt font des petits qui, très souvent, arrêtent sans leçon préalable la première fois qu'on les met en présence du gibier.

prendrait la place de la nature primitive, ou, pour parler plus exactement, les dispositions organiques seraient modifiées proportionnellement à la cause agissante et dans les limites entre lesquelles il leur est permis de flotter en différents sens.

Les anciens médecins, qui voulaient trouver partout des analogies, s'étaient efforcés de rattacher leur système des humeurs à celui des éléments, et celui des tempéraments à l'un et à l'autre. Les faits semblent prouver qu'ils avaient été plus heureux en établissant certains rapports entre les saisons, les climats, les âges et les tempéraments, ou dispositions organiques, propres à ces diverses circonstances générales et à chacune de leurs nuances particulières. Ils avaient observé que les humeurs ou les fluides qui, suivant leur opinion, s'agitent dans le corps d'après les lois d'une espèce de flux et de reflux, étaient susceptibles de divers mouvements extraordinaires. Elles se gonflent, disaient-ils, et se soulèvent ; elles se portent avec une sorte de fureur d'un lieu vers un autre. Dans certains climats, dans certaines saisons, ou à certaines époques de la vie, ces mouvements naissent, en quelque sorte, d'eux-mêmes ; ils s'exécutent avec plus de force. Il existe entre les humeurs et ces circonstances des rapports sensibles, dont la connaissance est indispensable à l'étude de l'homme et à la pratique de la médecine. Le sang et les maladies inflammatoires sont propres à l'adolescence, au printemps, aux pays où cette saison prédomine. La jeunesse, l'été, les pays chauds et secs, engendrent la bile et les maladies bilieuses. Dans l'âge mûr et pendant l'époque qui va se confondre avec la vieillesse, dans l'automne, dans les lieux dont l'air est humide et grossier, dont la température est variable, règnent l'atrabile et les affections qui en dépendent. Enfin, la pituite froide et les maladies catarrhales sont propres à la vieillesse, aux pays humides et froids, à l'hiver....

Il est difficile de séparer les habitudes d'un peuple de ses travaux. Dans plusieurs pays quelques travaux ont été déterminés par les habitudes. Plus souvent encore les habitudes sont le produit nécessaire et direct des travaux auxquels se livre, ou la partie la plus nombreuse du peuple, ou celle qui exerce le plus d'influence dans la société.

Ainsi les mœurs, dans quelques pays, ont repoussé certains genres particuliers d'occupations : elles en ont, au contraire, encouragé d'autres ; elles ont pu même quelquefois transformer ces dernières occupations en goûts passionnés, en besoins. Les Spartiates et les Romains avaient flétri par de barbares institutions et par d'absurdes préjugés tous les travaux de l'industrie et du commerce. Leurs arts grossiers, abandonnés aux mains les plus viles, ne pouvaient faire aucun progrès : ils étaient une espèce de désordre dans l'Etat. Plusieurs travaux des Egyptiens semblent avoir demandé pour leur exécution des mains esclaves ; tous ceux des Grecs voulaient des mains libres ; ceux des Phéniciens et des Carthaginois ne pouvaient convenir qu'à des négociants ingénieux, qui mettent avant tout la richesse et les entreprises hardies ou les efforts des arts par lesquels on peut l'acquérir, à des esprits calculateurs qui, sûrs de rendre tributaires de leur industrie toutes les nations un peu civilisées, en y portant de nouvelles jouissances et de nouveaux besoins, n'emploient la force des armes que comme un voyageur en caravane qui veut rendre sa route paisible. Les travaux des Romains, si l'on peut se servir de ce mot pour désigner les entreprises d'un peuple conquérant et pillard, étaient encore au fond les mêmes dans le temps de leur plus haute fortune que dans celui où, pour vivre, ils étaient réduits à dérober les troupeaux et les gerbes de leurs voisins : leurs habitudes étaient celles d'un voleur qui rôde, toujours prêt à détrousser les passants ; et même en admirant l'énergie que Rome déploya dans beaucoup de circonstances et les grands caractères qui se formèrent dans son sein, on est forcé de convenir qu'elle ne fut jamais en effet qu'un grand repaire de voleurs publics, jusqu'au moment où l'oppression qu'elle avait fait peser sur l'univers vint retomber sur elle-même, et la rendit le théâtre et la victime de tous les désordres, de tous les excès et de toutes les fureurs.

L'union plus fraternelle introduite par l'esprit de secte a souvent fait exécuter certains travaux que n'eussent point tentés les mêmes hommes dans des circonstances, d'ailleurs heureuses, mais différentes. C'est aux habitudes sédentaires de quelques peuples que sont dus la création et le perfectionnement de certains arts tout à fait inconnus ou beaucoup moins cultivés chez les nations qui mènent une

vie active. Enfin les sauvages rejettent généralement les occupations paisibles et plus fructueuses des nations civilisées pour continuer à vivre au milieu des fatigues et des hasards. Rien n'est plus vrai ; mais s'ils semblent préférer leur existence pénible et précaire à tous les biens qu'un meilleur état social peut seul garantir, c'est uniquement à la puissance des habitudes, et non point assurément, comme l'on avance quelques déclamateurs, à la comparaison raisonnée des deux genres de vie qu'il faut l'attribuer.

D'un autre côté, il est évident que les habitudes des nations, comme celles des individus, dépendent le plus souvent de la nature de leurs travaux. La grande différence qui se remarque entre les peuples chasseurs et les peuples pasteurs, entre ceux qui vivent de pêche et ceux qui cultivent la terre, entre des hordes errantes et des sociétés régulières attachées au sol qui les nourrit ; cette grande différence ne tient-elle pas essentiellement à celle de l'objet et du genre de leurs occupations ? Les mœurs des nations guerrières ne peuvent être celles des nations agricoles ; les navigateurs entreprenants ne ressemblent point à des artisans timides fixés dans leurs ateliers. Quelle en est la cause ? n'est-il pas sensible qu'il faut la chercher particulièrement, et l'on pourrait dire presque uniquement, dans la nature des travaux qui remplissent la vie des uns et des autres ? De là dépend donc aussi la nature de leurs sentiments et de leurs idées. Certaines impressions particulières liées à ces mêmes travaux doivent nécessairement ramener pour eux chaque jour et ces idées et ces sentiments. Le caractère pillard des peuples nomades, le caractère perfide et cruel des peuples chasseurs ; enfin le caractère plus doux des agriculteurs, des commerçants, des artisans industrieux dont l'aisance et le bien-être sont plus assurés, se rapportent entièrement à la nature des soins respectifs auxquels ils se livrent, au genre de mouvement que ces soins exigent. S'ils se fussent adonnés aux mêmes occupations que les Spartiates, les Athéniens seraient devenus hautains et cruels ; les entreprises de l'industrie et du commerce, la culture de la philosophie et des arts, auraient rendu les Spartiates aimables et polis comme les Athéniens. La férocité romaine ne s'adoucit jamais qu'imparfaitement par le commerce des Grecs plus éclairés, et même par la culture

des lettres, dans lesquelles les Romains furent presque leurs rivaux : et cela parce qu'elle rejeta toujours avec dédain les travaux de l'industrie manufacturière et du commerce, travaux les plus propres peut-être à civiliser rapidement une nation tout entière ; qu'elle méprisa les arts où la main doit être employée, même ceux où cet organe ne fait qu'exécuter et rendre sensibles les créations du génie. Aussi Rome n'a-t-elle jamais pu compter parmi ses citoyens un seul sculpteur, un seul peintre, un seul architecte digne d'être encore nommé avec éloge par la postérité.

Maintenant il ne s'agit plus que de savoir si les habitudes et les travaux qui dépendent à différents degrés les uns des autres, sont eux-mêmes soumis à l'influence du climat : telle est, en effet, la dernière question. Mais cette question n'est-elle pas résolue d'avance ? Du moins, pour écarter le petit nombre de difficultés subtiles dont on pourrait peut-être encore l'embarrasser, ne suffit-il pas de rappeler quelques considérations sommaires ou quelques faits généralement connus ?

Les habitudes d'oisiveté, d'indolence appartiennent aux pays chauds : le climat les détermine presque impérieusement. Les habitudes d'activité, de constance dans le travail, appartiennent aux pays froids ou tempérés. Dans les terrains fertiles, dont la température est douce, les sens épanouis par une nature riante et par la facilité de satisfaire les premiers besoins sont toujours ouverts aux impressions agréables. Les travaux assidus, les habitudes régulières, les réflexions que ces travaux exigent, semblent étrangers à leurs habitants : le goût du plaisir, les affections vives, mais peu durables, forment le fond de leur caractère ; et leur légèreté même rend leur amabilité plus générale et plus habituelle. Sur un sol au contraire où la nature offre peu de moyens de subsistance, dont le séjour ne peut devenir habitable qu'à grands frais, les hommes sont forcés à la constance de leurs entreprises ; il faut qu'ils deviennent sobres, réfléchis, industrieux ; l'art et le labeur peuvent seuls triompher des localités : les habitants ont besoin de subjuguer le climat s'ils ne veulent pas que le climat les dévore. Les fugitifs qu'on vit aller chercher dans les lagunes du fond de l'Adriatique un asile contre les dévastations et contre la tyrannie, qui sous différents noms désolèrent si longtemps toute l'Italie, devaient absolument changer

la face de ces marais infects, ou périr moissonnés par les maladies pestilentielles et par la misère (1). Le sol de la Batavie devait imprimer à ses habitants un esprit laborieux, attentif, patient, soigneux jusqu'à l'excès ; il devait faire naître en eux des habitudes d'ordre et de parcimonie, les forcer à se créer des genres d'industrie nouveaux, à s'emparer d'un grand commerce : en un mot, il fallait que la Batavie couvrît son territoire de manufactures, et les mers les plus lointaines de vaisseaux, ou qu'elle rendît à l'océan ce même territoire que la liberté et les soins les plus attentifs et les plus laborieux ont pu seuls arracher à ses envahissements.

Mais pour descendre à quelques faits un peu moins généraux, le caractère du sol, la nature de ses productions, la température des lieux et leurs rapports particuliers avec tout le voisinage, n'invitent-ils pas de préférence à la culture de certains arts ? ne la commandent-ils pas même en quelque sorte ? n'interdisent-ils point en même temps celle de certains autres arts dont on ne peut s'y procurer qu'avec peine et à grands frais les matériaux ou les instruments ? Sur les hautes montagnes, où croissent spontanément des herbages féconds, mais où la culture ne pourrait obtenir aucune autre récolte aussi profitable, les hommes doivent se borner à l'éducation des troupeaux : ils deviennent pasteurs ; ils préparent le beurre, ils fabriquent le fromage : et le commerce de ces produits de leur industrie, ou celui de leurs animaux eux-mêmes, est souvent le seul nœud qui les unisse aux habitants des vallons les plus voisins. Dans les plaines, où le labourage est plus facile, où les récoltes en grains, en légumes, en fruits sont plus riches et plus variées, les hommes deviennent agriculteurs. Sur le penchant des heureux coteaux où la vigne prospère, ils deviennent vignerons. Au fond des bois, ils mènent une vie grossière ; et pour ainsi dire compagnons des bêtes farouches, ils deviennent comme elles sauvages et cruels. Les bords de la mer invitant à des pêches plus hasardeuses, en même temps que plus lucratives, exercent le courage de leurs habitants, leur fournissent plus de réflexions sur l'art de braver les flots et les orages, déve-

(1) Ce fut lors de l'invasion de l'Italie par Attila que commença cette émigration. (C.)

loppent en eux le goût des voyages lointains et des aventures romanesques : enfin, et cette circonstance seule suffit pour créer un genre particulier et très étendu de travaux, ces mêmes bords offrent de nombreux entrepôts au commerce et des asiles aux navigateurs.

Et pour ce qui regarde spécialement le commerce, nous pouvons observer que la nature de celui dont chaque peuple s'empare est pour l'ordinaire déterminée par la situation géographique du territoire, par le genre de ses productions : conséquemment les effets moraux du commerce en général peuvent être souvent rapportés au climat.

Les pays qui fournissent à l'homme une nourriture facile, surtout quand la chaleur y vient encore augmenter le penchant à l'oisiveté qu'inspire l'abondance, ces pays énervent les forces corporelles. Mais comme on y a plus de temps pour la réflexion, l'esprit se développe plus complètement, les mœurs sont plus douces et plus cultivées. Dans les pays froids, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois ailleurs, il faut des aliments plus abondants, et la terre est souvent plus avare : mais aussi de plus grandes forces musculaires y mettent en état de supporter les pénibles et longs travaux ; ces travaux ou de violents exercices destinés à les suppléer y sont même nécessaires au maintien d'une santé vigoureuse. Ainsi donc, l'homme de ces pays sera supérieur à celui des pays chauds dans tous les travaux qui demandent un corps robuste : il lui sera souvent inférieur (et il le serait toujours si les autres circonstances étaient toujours égales) dans les travaux qui tiennent à la culture de l'esprit, particulièrement dans les arts d'imagination.

La seule exploitation des mines pourrait facilement nous fournir un article étendu. Les idées, les goûts, les habitudes des mineurs, leur vie tout entière en un mot, diffère essentiellement de celle des autres hommes. Or, il est bien évident que cette différence dépend de la nature de leurs travaux, et que ces travaux eux-mêmes ne peuvent avoir lieu que dans un sol riche en matières minérales, c'est-à-dire qu'à leur tour ils sont presque nécessairement déterminés par une circonstance qui fait partie du climat.

Mon intention n'est point de revenir ici sur l'influence morale des travaux, quoiqu'il fût très facile d'appuyer de

beaucoup de nouvelles preuves ce que j'en ai dit dans le Mémoire précédent ; mais je crois convenable d'observer encore que tous les arts ne cultivent pas également tous les organes. Cette seule différence en met déjà nécessairement beaucoup dans leurs effets sur les habitudes. Il y a très peu de travaux manuels, par exemple, qui distribuent le mouvement d'une manière égale dans toutes les parties du corps. Pour l'ordinaire, ils exercent outre mesure celle qu'ils emploient particulièrement ; ils laissent les autres dans l'inaction. Tantôt ce sont les bras, tantôt ce sont les jambes qui se fortifient : c'est tour à tour l'oreille, l'œil, ou le tact qui se perfectionne. De là, dis-je, ces différences observées de tout temps dans le cours des idées, dans les goûts habituels des artistes et des artisans divers. Lorsqu'un sens devient plus juste, ou lorsqu'il recueille plus de sensations, l'esprit porte des jugements plus sûrs, ou les idées se multiplient, sur les objets auxquels ce sens s'applique spécialement. Il est d'ailleurs bien certain que la plupart de nos penchants tiennent au développement de certains organes particuliers. La force des bras est loin de supposer toujours celle des jambes. Les correspondances du système font que les changements opérés dans une partie, tantôt se communiquent à tout le système, tantôt uniquement à la partie la plus sympathique, soit pour augmenter, soit pour diminuer, soit enfin pour intervertir les fonctions. Si donc, par exemple, certains travaux éveillaient souvent l'attention des organes de la génération, ces travaux augmenteraient le penchant à l'amour, ou le goût de ses plaisirs; ils feraient naître en foule et prématurément les idées et les habitudes qui se rapportent à cette passion. S'il y avait, au contraire, des travaux dont l'effet constant fût de prolonger l'enfance de ces mêmes organes, ils empêcheraient longtemps de naître, et dans la suite ils pourraient affaiblir beaucoup les dispositions morales fondées sur le développement physique qu'ils auraient suspendu.

(*Rapports du Physique et du Moral*, 9e Mémoire.)

De la vie animale

Les circonstances qui déterminent l'organisation de la matière sont couvertes pour nous d'épaisses ténèbres ;

vraisemblablement il nous est à jamais interdit de les pénétrer. Quand même nous parviendrions à lever quelques coins du voile, c'est-à-dire à faire dépendre une partie des phénomènes propres aux corps organisés d'autres phénomènes plus généraux déjà connus, nous nous retrouverions toujours dans le même embarras relativement au fait principal, qui ne peut reconnaître pour cause que les forces actives et premières de la nature, desquelles nous n'avons ni ne pouvons avoir aucune idée exacte. Cette considération ne doit cependant pas nous empêcher de multiplier les observations et les expériences. Efforçons-nous, au contraire, d'éclaircir, dans les mystères de l'organisation, tous les points qui peuvent être du domaine des unes et des autres. Car une science a des fondements inébranlables, lorsque toutes les déductions en peuvent être rapportées à des principes simples, fixes et clairs ; elle est complète lorsque les recherches et l'analyse ont invariablement déterminé dans ces mêmes principes tout ce qui peut être soumis à nos moyens de connaître. Et même on peut être bien sûr que l'homme n'a jamais un besoin véritable de franchir les bornes prescrites à ses facultés ; ce qu'il ne peut apprendre lui est inutile ; une vaine curiosité peut entraîner ses vœux au-delà de la sphère assignée à sa nature, mais il ne lui importe sérieusement de savoir que ce que peuvent saisir ses sens et sa raison.

Quelques difficultés que présentent les recherches relatives à ces opérations secrètes, par lesquelles la nature transforme les corps les uns dans les autres, il n'en est pas moins certain que le génie observateur et l'art expérimental ont déjà résolu sur ce point plusieurs questions importantes; ils ont porté leur flambeau dans des obscurités qu'on pouvait regarder comme impénétrables. Pourquoi les principes élémentaires dont se forment les corps organisés, ne seraient-ils pas un jour reconnus avec la même exactitude que ceux, qui, par exemple, entrent dans la composition de l'air atmosphérique et de l'eau ? Pourquoi les conditions nécessaires pour que la vie se manifeste dans les animaux, ne seraient-elles pas susceptibles d'être reconnues et déterminées aussi bien que celles d'où résultent la foudre, la grêle, la neige, etc., ou que celles, plus éloignées encore peut-être de la simple observation, qui poussent différentes substances à former de rapides combinaisons chimiques, et leur font

contracter, sous ces formes nouvelles, une foule de propriétés que, dans leur état d'isolement, ces substances ne possèdent pas (1) ?

J'avoue que dans le moment actuel nous avons encore peu de lumières sur cet important objet. Cependant les considérations suivantes prouveront, je crois, que plusieurs des données du problème appartiennent à un ordre de phénomènes dont on a déjà dérobé les causes à l'obscurité qui les enveloppait, et les autres paraissent, d'après toutes les vraisemblances, devoir céder aux mêmes moyens méthodiques d'investigation.

Et d'abord nous sommes dès aujourd'hui suffisamment fondés à regarder comme chimérique cette distinction que Buffon s'est efforcé d'établir de la matière morte et de la matière vivante, ou des corpuscules inorganiques et des corpuscules organisés. Les végétaux peuvent vivre et croître par le seul secours de l'air et de l'eau, qui ne renferment, dans leur état naturel, que de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote. En décomposant le gaz acide carbonique, qui, dans certaines circonstances, flotte à la surface de la terre, emporté par le mouvement de l'air, les végétaux s'en approprient le carbone et laissent l'oxygène libre, comme des expériences directes l'ont montré clairement. Il paraît même qu'ils peuvent décomposer le gaz hydrogène sulfuré, quoique sa présence, surtout lorsqu'il est très abondant, soit vraisemblablement plutôt nuisible qu'utile à plusieurs espèces de plantes : ils décomposent aussi l'hydrogène carboné, dont les funestes effets sur l'économie animale semblent particulièrement mitigés par la végétation dans des endroits où de grands et beaux arbres environnent les marais qui l'exhalent ; enfin, les végétaux absorbent la lumière, ou du moins ils y puisent un élément qui doit entrer dans leur combinaison, et dont l'absence produit toujours directement une débilitation sensible de leur vie particulière et de leurs propriétés.

Ces principes constitutifs qu'on retrouve, en quelque sorte à découvert, dans les diverses parties des végétaux

(1) Encore une fois, la cause générale des propriétés de la matière, en vertu desquelles certaines circonstances données déterminent toujours certaines combinaisons, n'en resterait pas moins inconnue ; mais éclaircir les circonstances des phénomènes est presque toujours ce que nous appelons les expliquer. (C.)

suffisent souvent pour leur donner un développement complet et pour produire dans leurs différentes parties ces substances nouvelles qui, non seulement fournissent un aliment immédiat aux animaux, mais qui tendent encore directement elles-mêmes à s'animaliser. Car l'expérience nous apprend qu'il n'est aucune substance végétale connue qui, placée dans des circonstances convenables, ne donne naissance à des animalcules particuliers, dans lesquels la simple humidité suffit pour la transformer, et presque toujours à l'instant. Ici, nous voyons avec évidence la nature qu'on appelle *morte*, liée, par une chaîne non interrompue, avec la nature vivante ; nous voyons les éléments inorganiques se combiner pour produire différents corps organisés, et des produits de la végétation sortent la vie et le sentiment avec leurs principaux attributs. Ainsi donc, à moins qu'on ne suppose que la vie est répandue partout, et seulement déguisée par les circonstances extérieures des corps ou de leurs éléments (ce qui serait également contraire à l'hypothèse), il faut nécessairement avouer que, moyennant certaines conditions, la matière inanimée est capable de s'organiser, de vivre, de sentir.

Or, maintenant, quelles sont ces conditions ? Sans doute nous les connaissons encore très mal. Mais sont-elles, en effet, de nature à rester toujours inconnues ? Il est difficile de le penser, lorsqu'on voit que l'art peut non seulement reproduire les végétaux à l'aide de plusieurs de leurs parties, qui, dans l'ordre naturel, ne sont pas destinées à cette fonction, mais encore reconnaître les circonstances capables de seconder ou de troubler le succès ; lorsqu'on voit qu'il peut dénaturer leurs espèces, en faire éclore de nouvelles, et créer des races particulières d'animaux, c'est-à-dire, par des altérations déterminées qu'il fait subir à certains corps, y développer de nouveaux principes de vitalité, et faire naître en quelque sorte à plaisir des êtres (1) qui n'ont point dans la nature d'analogue connu.

Mais ce que l'art produit par certains procédés, la nature le produit plus souvent encore par ses écarts. Sur les arbres

(1) Par exemple, les anguilles du vinaigre, les vers qui rongent les cartons et les reliures de livres, etc., etc., toutes espèces qui se forment exclusivement dans des matières produites elles-mêmes par les seules combinaisons des arts. (C.)

malades se forment de nouvelles végétations qu'on n'y découvre point dans l'état de santé parfaite ; il s'y développe différentes espèces de petits insectes, dont elles sont la demeure, et dont la formation dépend uniquement de la présence et même du caractère de la maladie. On trouve sur les quadrupèdes, sur les oiseaux et dans différentes parties de leurs corps, des peuplades d'animalcules très variés, que l'on peut, à juste titre, regarder comme des dégénérations de la substance même de l'individu. Chaque classe d'êtres vivants, et chaque genre d'altération dont leurs fonctions vitales sont susceptibles, amènent au jour des races inconnues et qui semblaient ne devoir jamais exister. Plusieurs parties du corps de l'homme présentent journellement de ces générations fortuites, dues, soit directement à la faiblesse des fonctions, soit indirectement à la mixtion irrégulière des humeurs. Il se forme souvent des vers dans les intestins des enfants, parce que leurs organes encore débiles sont ordinairement incapables de compléter les digestions, et que chez eux le canal alimentaire est habituellement tapissé de matières muqueuses, auxquelles l'influence de la vie a déjà fait subir un commencement d'animalisation. La même chose arrive aux adultes dont l'estomac est faible et qui digèrent mal.

On peut suivre, en quelque sorte à l'œil, les différents degrés de cette organisation, puisqu'on voit assez fréquemment, surtout après l'usage des purgatifs drastiques, sortir des lambeaux de ces vers, à peine ébauchés, traînant avec eux des portions plus ou moins considérables de glaires, dans lesquelles les parties organisées vont s'évanouir et se fondre par d'insensibles dégradations. Dans une maladie particulière, qui vraisemblablement exerce sa principale influence sur les reins et sur la vessie, les urines charrient de petits insectes noirs et cornus, visibles à l'œil non armé, lesquels sont très certainement le produit accidentel de la maladie ; car ils disparaissent bientôt, lorsque ses vrais remèdes, les balsamiques et les toniques, ont été mis en usage dans un traitement régulier. La maladie pédiculaire qui s'observe assez souvent chez les vieillards, et même chez quelques hommes de l'âge consistant, quand les humeurs et le tissu cellulaire viennent à se décomposer, est absolument du même genre. Tous ces insectes sont évidemment le produit de certaines circonstances propres au corps humain,

puisqu'ils ont (du moins pour la plupart) des caractères distinctifs qui ne se retrouvent point dans des espèces formées ailleurs, et que ceux même qu'on rencontre dans les intestins de différents poissons, comme les *fascia lata*, existent quelquefois déjà tout formés dans le corps de l'enfant, avant son expulsion de la matrice. Je n'entreprendrai point, au reste, de déterminer si ces générations ont lieu spontanément ou par le moyen des germes. On peut observer seulement que les personnes qui veulent que sans germe il ne puisse y avoir de génération, doivent en même temps établir que ceux de toutes les espèces possibles, sont répandus partout dans la nature, attendant les circonstances propres à les développer : ce qui n'est, au fond, qu'une autre manière de dire que toutes les parties de la matière sont susceptibles de tous les modes d'organisation.

Mais, pourquoi jugerions-nous nécessaire d'admettre l'existence de prétendus corpuscules qu'on ne peut ni saisir ni rendre sensibles ? Pourquoi regarderions-nous comme l'explication du phénomène le plus important de la nature, ce mot si vague de *germe*, que les dernières expériences sur la végétation et même sur la génération proprement dite des animaux rendent bien plus vague encore ? En effet, d'après les résultats de ces expériences, il paraît déjà beaucoup moins difficile de reconnaître la nature des matériaux dont se forment immédiatement les embryons : il est même probable que les circonstances qui président à leur premier développement dans l'ordre le plus naturel ne sont pas toujours indispensables pour les faire éclore ; et les physiciens semblent être dans ce moment à la veille de déterminer au moins une partie des changements qu'éprouve la matière, en passant de l'état inorganique à celui d'organisation végétale, et de la vie incomplète d'un arbre ou d'une plante à celle des animaux les plus parfaits. Enfin, nous n'éprouverions plus aujourd'hui peut-être aucun étonnement, si les expériences finissaient par prouver qu'il suffit que des portions de matière dans un certain état déterminé se rencontrent et se pénètrent pour produire des êtres vivants, doués de certaines propriétés particulières : comme il suffit qu'un acide et une base alcaline ou terreuse soient mis en contact, dans un état favorable à leur combinaison, pour qu'il en résulte un nouveau produit chimique dont la cristallisation suit

des lois constantes, et dont les qualités n'ont plus aucun rapport avec celles de ses éléments.

Les anciens disaient que si la vie est la mère de la mort, la mort à son tour enfante et éternise la vie ; c'est-à-dire, en écartant les métaphores, que la matière est sans cesse en mouvement, qu'elle subit des changements continuels. Il n'y a point de mort pour la nature : sa jeunesse est éternelle comme son activité et sa fécondité : la mort est une idée relative aux êtres périssables, à ces formes fugitives sur lesquelles luit successivement le rayon de la vie ; et ce sont ces transmutations non interrompues qui constituent l'ordre et la marche de l'univers.

Dans le passage de la mort à la vie, comme dans celui de la vie à la mort, il n'est pas toujours absolument impossible de suivre les opérations de la nature, ou les changements que subit la matière. Sur l'ardoise et la tuile de nos toits, nous voyons l'action de l'air et de la pluie faire éclore des moisissures, des mousses, des lichens ; et de leur substance naissent bientôt des animalcules particuliers. Les laves rejetées du sein de la terre en convulsion, ces matières minérales si diverses, mais toutes plus ou moins incomplètement réduites à l'état vitreux par la puissance des feux souterrains, se décomposent à l'air avec le temps ; leur surface se ternit, devient friable, se couvre de végétations, d'abord informes et sans utilité directe pour les grands animaux : mais déjà dans leur sein se forment et vivent des myriades d'espèces inaperçues, dont les débris, joints à ceux de ces premières végétations, augmentent chaque jour les couches de l'humus : les générations succèdent aux générations, les races aux races ; et leurs restes entassés et décomposés par l'action de l'air atmosphérique et de l'eau préparent le moment où la riche verdure des plantes et des arbres appellera bientôt les espèces plus développées, qui nous semblent plus dignes de couvrir et d'animer le sein de la terre. C'est ainsi que la plupart des îles du grand Océan, que nous appelons improprement *mer du Sud* (1), reposent sur des noyaux ou

(1) Voyez la nouvelle division et la nouvelle nomenclature des mers, par mon confrère le citoyen Fleurieu, l'un des plus habiles géographes et navigateurs de l'Europe. (C.)

sur des roches qui sont l'ouvrage d'autres espèces non moins imperceptibles d'insectes marins : et c'est encore ainsi que sorties par des degrés du sein des eaux, où ces travailleurs infatigables font incessamment végéter de si puissantes masses, elles montent, viennent éprouver à la surface les alternatives de la sécheresse et de l'humidité, l'action des gaz élémentaires dont l'air et l'eau se composent, l'influence des météores, celle du soleil et des diverses saisons ; et par des altérations graduelles, analogues à celles des laves, on les voit se couvrir successivement de toutes les races végétales et animales que la nature des matériaux primitifs de cette terre nouvelle est capable de faire naître, et que le climat adopte sans trop d'efforts (1).

Demanderait-on si l'homme et les grands animaux que nous ne voyons plus aujourd'hui se reproduire que par voie de génération, ont pu, dans l'origine, être formés de la même manière que des plantes à peine organisées et des ébauches grossières d'animalcules ? Nous l'ignorons absolument, et nous l'ignorerons toujours. Le genre humain

(1) M. Fray, commissaire des guerres à Limoges, a bien voulu me communiquer une suite d'observations et d'expériences curieuses sur les productions microscopiques. Il paraît en résulter : 1° que toutes les matières végétales et animales, même celles qui datent de la plus grande antiquité, comme les momies et les bois retirés des anciennes constructions, se résolvent dans l'eau distillée en globules doués d'un mouvement continuel ; que ces globules ne sont point des animaux (comme l'a cru O. Muller, qui leur a donné le nom de *monades*), puisque M. Fray les a vus se réunir en nombre plus ou moins considérable pour former des animaux plus distincts ; 2° que les matières végétales et animales, plongées dans l'eau distillée ou dans un air formé de toutes pièces, et soustraites à l'influence de l'air atmosphérique, produisent constamment différents insectes, dont on a supposé jusqu'ici que les germes sont déposés sur ces matières par des insectes de la même espèce, ou qu'ils y sont apportés par les oscillations continuelles de l'atmosphère, dans laquelle on imagine qu'à raison de leur grande ténuité ils peuvent flotter facilement ; 3° que l'eau distillée plus pure (et qu'on a même pris la précaution de faire bouillir au plus grand feu pendant plusieurs heures, avant de la placer dans la chaudière distillatoire) peut, avec la seule addition de différents gaz, tels que l'oxygène, l'azote, le carbonique, et par le concours de la lumière et de la chaleur, produire des matières minérales, des végétations et des animaux visibles à l'œil.

Les observations et les expériences d'où sont tirés de si précieux résultats, ont sans doute besoin d'être revues avec soin et répétées de cent manières différentes ; mais l'auteur a mis tant de persévérance et de zèle à les suivre, et il les raconte avec une naïveté si persuasive, que je n'ai pu me refuser au plaisir d'annoncer un travail qui paraît nous donner de si belles espérances. Au reste, M. Fray se propose de prendre l'Institut national pour arbitre et pour juge, entre lui et les personnes qui pourraient infirmer la vérité de ses assertions ; et bientôt, quel que soit le jugement définitif que cet estimable observateur provoque avec une entière confiance, il ne restera plus de doute sur cet important objet. (C.)

n'a pu se procurer aucun renseignement exact touchant l'époque primitive de son existence : il ne lui est pas plus donné d'avoir des notions précises relativement aux circonstances de sa formation, qu'à chaque individu en particulier de conserver le souvenir de celles de sa propre naissance ; et il a bien fallu invoquer le secours d'une lumière surnaturelle pour persuader aux hommes ce qu'on devait croire à cet égard.

Il est certain que les individus de la race humaine, les autres animaux les plus parfaits, et même les végétaux d'un ordre supérieur, ne se forment plus maintenant sous nos yeux que par des moyens qui n'ont aucun rapport avec cette organisation directe de la matière inerte ; mais il ne s'ensuit point qu'ils ne puissent en effet être produits par d'autres voies, et qu'ils n'aient pu l'être originairement d'une manière analogue à celle qui, maintenant encore, amène au jour ces espèces nouvelles d'animalcules ignorés ; car, une fois doués de la puissance vitale, ces derniers, du moins plusieurs d'entre eux, se reproduisent aussi par voie de génération. Dès lors la perpétuation de leurs espèces respectives est assujettie, tantôt à l'un des deux modes propres aux races plus parfaites, tantôt à un troisième qui se compose en quelque sorte des deux. Si donc on voulait leur appliquer le même raisonnement, puisqu'on les voit naître les uns des autres, ils n'auraient pu, dans l'origine, éclore du sein d'aucune matière inanimée ; or, cette conclusion, démentie par le fait, porterait entièrement à faux. Et peut-être, à cet égard, des idées plus justes que nous ne le pensons étaient-elles présentes aux auteurs des Genèses que l'antique Asie nous a transmises, lorsqu'ils donnaient la terre pour mère commune à toutes les natures animées qui s'agitent et vivent sur son sein.

Enfin, il n'est point du tout prouvé que les espèces soient encore aujourd'hui telles qu'au moment de leur formation primitive. Beaucoup de faits attestent, au contraire, qu'un grand nombre des plus parfaites, c'est-à-dire de celles qui sont le plus voisines de l'homme par leur organisation, portent l'empreinte du climat qu'elles habitent, des aliments dont elles font usage, des habitudes auxquelles la domination de l'homme, ou leurs rapports avec d'autres êtres vivants les assujettissent. Les faits attestent encore qu'elles peuvent éprouver certains changements fortuits,

dont on ne saurait assigner la cause avec une entière exactitude, et que tous ces caractères accidentels qu'elles doivent, tantôt au hasard des circonstances, tantôt à l'art et aux tentatives expérimentales de l'homme, sont susceptibles de rester fixes dans les races et de s'y perpétuer jusqu'aux dernières générations. Les débris des animaux que la terre recèle dans ses entrailles, et dont les analogues vivants n'existent plus, doivent faire penser que plusieurs espèces se sont éteintes, soit par l'effet des bouleversements dont le globe offre partout des traces, soit par les imperfections relatives d'une organisation qui ne garantissait que faiblement leur durée, soit enfin par les usurpations lentes de la race humaine ; car toutes les autres doivent, à la longue, céder à cette dernière tous les espaces qu'elle est en état de cultiver ; et bientôt sa présence en bannit presque entièrement celles dont elle ne peut attendre que des dommages.

Mme CABANIS.
D'après une miniature appartenant à M. A. Dutens.

Mais cette belle découverte, particulièrement due aux recherches de notre savant confrère G. Cuvier, pourrait aussi faire soupçonner que plusieurs des races existantes ont pu, lors de leur première apparition, être fort différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. L'homme, comme les autres animaux, peut avoir subi de nombreuses modifications, peut-être même des transformations importantes durant le long cours des siècles dont le passage est marqué sur le sein de la terre par d'irrécusables souvenirs. Et si l'on ne voulait accorder, pour la durée totale du genre humain, que l'espace de temps écoulé depuis la dernière grande révolution du globe, laquelle semble en effet ne pas remonter très haut dans l'antiquité, il serait encore possible de noter, pour ce court intervalle, plusieurs changements essentiels survenus dans l'organisation primitive

de l'homme ; changements dont l'empreinte, rendue ineffaçable chez les différentes races, caractérise toutes leurs leurs variétés. Mais cette hypothèse, qui tend à établir la nouveauté de l'espèce humaine, paraît entièrement inadmissible ; on ne peut du moins l'appuyer de preuves valables, et il s'élève contre elle de grandes difficultés.

D'abord, non seulement cette vaste convulsion du globe, mais encore plusieurs autres plus anciennes, restent gravées par des traditions générales dans le souvenir des hommes ; les histoires et les antiquités de presque toutes les nations en conservent des vestiges durables ; les imaginations en ont été longtemps saisies d'effroi, et plusieurs religions semblent avoir eu pour but principal de consacrer les circonstances de ces terribles événements. Or, comment toutes ces notions seraient-elles généralement répandues, si l'existence des hommes en société ne se reportait à des époques fort antérieures ? car, voulût-on rejeter indistinctement tous les récits relatifs à ces mêmes époques, on n'en est pas moins forcé de reconnaître que des hommes ignorants, imbéciles, grossiers, tels qu'ils sortent des mains de la nature, n'auraient pu se faire d'idée, ni d'un état de la terre différent de celui qu'elle offrait à leurs yeux, ni surtout de la catastrophe à laquelle ce changement était dû; puisque, suivant l'hypothèse, il aurait précédé leur naissance. Mais, en outre, la difficulté de concevoir la première formation de l'homme et des autres animaux les plus parfaits est d'autant plus grande, qu'on la place dans des temps plus voisins de nous ; qu'on suppose l'état de la terre plus semblable alors à celui qu'elle présente de nos jours, et qu'enfin l'on ne veut tenir aucun compte des variations que peuvent avoir subies les races qui paraissent maintenant les plus fixes. Mais n'est-on pas forcé d'admettre la grande antiquité des animaux, attestée par leurs débris fossiles qui se rencontrent à des profondeurs considérables de la terre ? Pourrait-on nier la possibilité des variations que le cours des âges et les violentes convulsions de la nature ont pu leur faire éprouver ; variations dont nous avons encore de frappants exemples sous nos yeux, malgré l'état du globe, bien plus stable de nos jours, et malgré le jeu paisible des éléments ? Ces bouleversements réitérés dont l'aspect géologique de la terre démontre l'antiquité, l'étendue et l'importance, peuvent-ils

maintenant être révoqués en doute ? Et ne faut-il pas enfin tenir compte des changements plus étendus, et plus importants encore peut-être, qu'ils ont nécessairement produits à sa surface ? Or, si l'on se fait une juste idée de cette suite de circonstances auxquelles les races vivantes, échappées à la destruction, ont dû successivement se plier et se conformer, et d'où, vraisemblablement, dans chaque circonstance particulière, sont nées d'autres races toutes nouvelles, mieux appropriées à l'ordre nouveau des choses ; si l'on part de ces données, les unes certaines, les autres infiniment probables, il ne paraît plus si rigoureusement impossible de rapprocher la première production des grands animaux de celle des animalcules miscrocopiques. Ces derniers êtres, productions ultérieures et singulières, qui n'appartiennent pas moins, en quelque sorte, à l'art qu'à la nature, ne semblent-ils pas, en effet, destinés à nos expériences et à notre instruction ; puisqu'on peut les tirer à volonté du sein du néant, en changeant les simples dispositions physiques ou chimiques des matières qui doivent les former ? et sans lever par là entièrement le voile de la nature, ne peut-on pas du moins porter un commencement de clarté dans ces ténèbres, que les préjugés et le charlatanisme peuvent seuls vouloir s'efforcer d'épaissir ?

(*Rapports du Physique et du Moral*, 10e Mémoire.)

Conscience et sensibilité

Plusieurs philosophes, et même plusieurs physiologistes ne reconnaissent de sensibilité que là où se manifeste nettement la conscience des impressions : cette conscience est à leurs yeux le caractère exclusif et distinctif de la sensibilité. Cependant, on peut l'affirmer sans hésitation, rien n'est plus contraire aux faits physiologiques bien appréciés; rien n'est plus insuffisant pour l'explication des phénomènes idéologiques.

Quoiqu'il soit très avéré sans doute que la conscience des impressions suppose toujours l'existence et l'action de la sensibilité, la sensibilité n'en est pas moins vivante dans plusieurs parties où le *moi* n'aperçoit nullement sa présence ; elle n'en détermine pas moins un grand nombre de fonctions importantes et régulières, sans que le *moi*

reçoive aucun avertissement de son action. Les mêmes nerfs qui portent le sentiment dans les organes, y portent aussi ou y reçoivent les impressions d'où résultent toutes ces fonctions inaperçues : les causes par lesquelles ils sont privés de leur faculté de sentir paralysent en même temps les mouvements qui se passent sans le concours, quelquefois même contre l'expresse volonté de l'individu. Quoique la ligature ou l'amputation des nerfs ait isolé totalement un membre du reste du système, on peut encore, au moyen de divers stimulants appliqués au-dessous du point de séparation, ranimer l'action des muscles auxquels ces nerfs portent la vie. Lors même que la mort a détruit le lien qui tenait unies toutes les parties du système animal, et qui, par le concert de leurs fonctions, en reproduisait incessamment le principe, les restes de puissance sensitive qui subsistent encore dans les nerfs peuvent être artificiellement réveillés pendant un temps plus ou moins long ; et l'on voit renaître à la fois et indistinctement les déterminations, soit involontaires, soit volontaires, par l'irritation des mêmes nerfs qui les excitent et les dirigent chez l'individu vivant. Mais ces efforts ne produisent guère que des mouvements anormaux. De tels mouvements n'ont aucun point d'appui, ni dans l'ensemble du système, ni dans les organes correspondants ; et leur cause, faute d'être renouvelée par le jeu de toute l'économie animale, s'épuise bientôt et livre des parties devenues cadavéreuses aux nouvelles affinités de la putréfaction.

D'autre part, si l'on ne néglige aucune des circonstances d'où résultent les opérations de l'intelligence et la formation des penchants, il n'est pas difficile de reconnaître que parmi les fonctions des organes qui se dérobent le plus absolument à la connaissance, comme à la direction du *moi*, il en est plusieurs dont l'influence concourt immédiatement et puissamment à ces opérations plus relevées. La manière dont la circulation marche, dont la digestion se fait, dont la bile se filtre, dont les muscles agissent, dont l'absorption des petits vaisseaux se conduit ; tous ces mouvements, auxquels la conscience et la volonté de l'individu ne prennent aucune part, et qui s'exécutent sans qu'il en soit informé, modifient cependant d'une manière très sensible et très prompte tout son être moral, ou l'ensemble de ses idées et de ses affections. Nous en avons vu des preuves

nombreuses dans les Mémoires précédents : il peut s'en présenter encore une foule de nouvelles à l'esprit de chaque lecteur. Et quoique une longue habitude puisse rendre les fonctions du système nerveux et du cerveau presque indépendantes de quelques organes d'un ordre inférieur, peut-être, dans l'état le plus naturel et le plus régulier, n'est-il aucun de ses organes qui ne concoure plus ou moins à toutes: il est même de fait que ceux qui tiennent le premier rang, ceux précisément dont les déterminations paraissent avoir été soigneusement soustraites à l'empire du *moi*, sont encore ceux-là même qui ne cessent pas un seul instant d'agir avec force sur le centre cérébral (1).

Ainsi, beaucoup de mouvements s'opèrent dans l'économie animale, à l'insu du *moi*, mais cependant par l'influence de l'organe sensitif. Il faut donc considérer les nerfs comme pouvant recevoir les impressions qui déterminent certains mouvements, sans que le point du centre cérébral où se forment les idées et les déterminations volontaires aperçoive ces mouvements et ces impressions. Il y a plus : quelques animaux non vertébrés survivent à la destruction de leur cerveau. Dans toutes les espèces, les parties musculaires isolées du centre sensitif exécutent encore, pendant un temps plus ou moins long, des mouvements que la sensibilité seule maintient par son influence en quelque sorte posthume. On observe enfin, comme nous l'avons dit ailleurs, certaines organisations informes qui sont pro-

(1) Après avoir lu cet article, un ami très versé dans les matières philosophiques, m'a dit : « Vous établissez donc qu'il peut y avoir *sensibilité sans sensation*, c'est-à-dire sans *impressions perçues ?* — Oui, sans doute, c'est même un point fondamental dans l'histoire de la sensibilité physique. — Mais ce que vous croyez pouvoir appeler dans ce cas *sensibilité*, n'est-il pas ce que les physiologistes désignent sous le nom d'*irritabilité ?* — Non ; et voici la différence, l'irritabilité est la faculté de contraction qui paraît inhérente à la fibre musculaire et que le muscle conserve même après la mort, ou après qu'il a été séparé des centres nerveux de réaction. La fibre, excitée par divers stimulants, se fronce et s'allonge alternativement, et voilà tout. Mais, dans les mouvements organiques coordonnés, il y a plus que cela, tout le monde en convient. Or, outre ceux de ces mouvements qui sont déterminés par des impressions perçues, il en est plusieurs qui sont déterminés par des impressions dont l'individu n'a nullement la conscience et qui le plus souvent se dérobent eux-mêmes à son observation ; et cependant, comme les premiers, ils cessent avec la vie ; ils cessent quand l'organe n'a plus de communication avec les centres sensibles ; ils cessent, en un mot, avec la sensibilité : ils sont suspendus et renaissent avec elle. La sensibilité est donc la condition fondamentale sans laquelle les impressions dont ils dépendent ne produisent aucun effet, sans laquelle même elles n'ont point d'existence, puisqu'elles ne sont connues que par eux. Ainsi, comme nous n'appelons *sensation* que l'*impression perçue*, il y a bien véritablement *sensibilité sans sensation.* » (C.)

duites, se développent, et vivent d'une véritable vie animale, sans éprouver l'*irradiation* (1) du cerveau, ni même celle de la moelle épinière, et sans que le jeu concordant des autres organes, qui n'existent pas alors, puisse y renouveler les causes de la vie.

Il faut donc encore considérer le système nerveux comme susceptible de se diviser en plusieurs systèmes partiels inférieurs, qui tous ont leur centre de gravité, leur point de réaction particulier, où les impressions vont aboutir, et d'où partent les déterminations de mouvements. Or, ces systèmes sont plus ou moins nombreux, suivant la nature des espèces, l'organisation propre des individus, et diverses autres circonstances qui ne paraissent pas pouvoir être assignées avec assez d'exactitude. Peut-être, comme l'imaginait Van Helmont au sujet des divers organes, se forme-t-il dans chaque système et dans chaque centre une espèce de *moi* partiel, relatif aux impressions dont ce centre est le rendez-vous, et aux mouvements que son système détermine et dirige. Les analogies paraissent indiquer qu'il se passe en effet quelque chose de semblable. Mais nous ne pouvons nous faire aucune idée nette et précise de ces volontés partielles ; puisque toutes nos sensations de *moi* se rapportent exclusivement au centre général, et que nos moyens d'acquérir des notions exactes touchant les phénomènes qui se passent en nous se bornent, comme pour tous les autres phénomènes de l'univers, à saisir leurs circonstances apparentes, et à les suivre eux-mêmes dans leur enchaînement.

Quoi qu'il en soit de cette manière de voir, qui, pour le dire en passant, pourrait nous conduire à considérer tout centre de réaction quelconque comme une sorte de *moi véritable*, il est certain que, dans l'organisation animale, le *moi*, tel que nous le concevons, réside au centre commun ; que là se rendent en foule, de toutes les parties du corps, notamment des extrémités sentantes externes, les sensations d'où résultent ses jugements ; que de là partent, pour les organes soumis à la volonté, les réactions motrices que ces mêmes jugements déterminent. Mais si le *moi* n'existe que dans le centre commun, et par des impressions qui y sont

(1) Je me sers ici d'un mot consacré par l'Ecole de Montpellier. (C).

transmises, il s'en faut beaucoup que toutes celles qui arrivent à cette destination lui deviennent perceptibles ; il en est, au contraire, un grand nombre qui lui restent toujours entièrement étrangères. Le centre commun partage en cela le sort de tous les autres organes ; parmi ses affections et ses opérations, les unes sont aperçues de l'individu, les autres ne le sont pas, et même plusieurs physiologistes font émaner des points les plus intimes de ce centre l'impulsion qui anime les parties les plus indépendantes de la conscience et de la volonté (1).

A ces différentes propriétés que l'observation fait connaître dans le système nerveux, il faut en ajouter encore une dernière, qui peut être regardée comme fondamentale. Toutes les parties de ce système communiquent entre elles par l'entremise de la moelle épinière et du cerveau ; toutes agissent et réagissent les unes sur les autres, et le centre commun, les centres partiels et les extrémités sont liés entre eux par de constantes et mutuelles relations.

Il peut même s'établir à chaque instant des relations nouvelles aussi bien que de nouveaux centres. Or, de là dépendent les sympathies accidentelles plus ou moins passagères par lesquelles des organes étrangers l'un à l'autre peuvent quelquefois modifier réciproquement, avec tant de puissance, leurs fonctions respectives, et même leur manière de sentir. Et ces actions et réactions, variables à l'infini, donnent naissance, en se compliquant, à tous ces phénomènes bizarres qu'on observe particulièrement chez les individus doués d'une vive sensibilité

Ainsi, l'organe nerveux, susceptible de sentir par tous les points de sa substance et par toutes ses ramifications, est dans une activité continuelle que le sommeil lui-même ne peut interrompre ; les impressions et les déterminations flottent et se croisent en tous sens dans son sein, comme les rayons de la lumière dans l'espace. Tantôt les extrémités gouvernent le centre, tantôt le centre domine les extrémités. Ajoutons encore que la moelle épinière et le cerveau reçoivent un nombre considérable de vaisseaux de toute espèce, et d'expansions de l'organe cellulaire. Ainsi, les mouvements toniques qui peuvent se propager de

(1) Comme, par exemple, celle qui met en jeu les organes de la génération. (C.)

chaque point à tous les autres points de ce dernier organe, et les divers changements qui peuvent survenir dans le cours des fluides, sont une source féconde d'impressions auxquelles les extrémités sentantes n'ont, au moins directement, aucune part. C'est même là, vraisemblablement qu'il faut chercher la cause de la plupart de ces rapports vagues qui associent le cerveau et les nerfs à l'état de certains organes (dans lesquels l'attention la plus minutieuse de l'individu ne peut cependant alors saisir aucune sensation), et celle de ces déterminations sans motif et sans but aperçus qu'on a si souvent occasion d'observer dans les maladies organiques indolentes, particulièrement dans celle des viscères abdominaux.

(*Rapports du Physique et du Moral,* 10e Mémoire.)

L'Unité de la vie morale

Ce fut une entreprise digne de la philosophie du XVIIIe siècle de décomposer l'esprit humain, et d'en ramener les opérations à un petit nombre de chefs élémentaires; ce fut un véritable trait de génie de considérer séparément chacune des sources extérieures de nos idées, ou de prendre chaque sens l'un après l'autre ; de chercher à déterminer ce que des impressions simples ou multiples, analogues ou dissemblables, doivent produire sur l'organe pensant ; enfin, de voir comment les perceptions comparées et combinées engendrent les jugements et les désirs.

Jusqu'à cette époque, on avait pu faire d'utiles recherches sur l'art du raisonnement, indiquer les routes générales de la vérité, fixer les caractères auquels on peut la reconnaître, et tracer les meilleurs moyens de la faire pénétrer dans les esprits, mais on n'avait encore et peut-être on ne pouvait avoir aucune notion précise, ni de la manière dont nous commerçons avec le monde extérieur, ni de la nature des matériaux de nos idées, ni de la série d'opérations par lesquelles les organes des sens et le cerveau reçoivent les impressions des objets, les transforment en sensations ou impressions perçues, et de ces dernières composent tout le système intellectuel et moral. Il faut pourtant l'avouer, cette analyse, qui fait faire un si grand pas à l'idéologie, est pourtant encore incomplète ; elle

laisse même dans les esprits plusieurs idées fausses sur le caractère des fonctions du système sensitif et cérébral, sur le genre d'influence qu'elles éprouvent de la part des autres fonctions organiques, sur les rapports nécessaires qui lient entre eux tous les mouvements vitaux et les font résulter également, dans chaque espèce et dans chaque individu, de l'organisation primitive et de l'état actuel des diverses parties du corps. Les Mémoires précédents me paraissent avoir au moins préparé l'examen de ces diverses questions. Ils peuvent, je pense, suggérer des idées plus justes de l'homme, considéré sous les deux points de vue du *physique* et du *moral*, dont tous les phénomènes se trouvent ainsi ramenés à un principe unique. Pour achever d'écarter les nuages, il me reste quelques observations à faire sur les belles analyses de Buffon, de Ch. Bonnet et de Condillac, ou plutôt sur une certaine fausse direction qu'elles pourraient faire prendre à l'idéologie, et (le dirai-je sans détour) sur les obstacles qu'elles sont peut-être capables d'opposer à ses progrès.

Rien sans doute ne ressemble moins à l'homme tel qu'il est en effet que ces statues qu'on suppose douées tout à coup de la faculté d'éprouver distinctement les impressions attribuées à chaque sens en particulier, qui portent sur elles des jugements et forment, en conséquence, des déterminations. Comment ces diverses opérations pourraient-elles s'exécuter sans que les organes dont l'action spéciale ou le concours est indispensable à la production de l'acte sensitif le plus simple, de la combinaison intellectuelle et du désir le plus vague, se soient développés par degrés, sans que déjà, par cette suite de mouvements que la vie naissante leur imprime, ils aient acquis l'espèce d'instruction progressive qui seule les met en état de remplir leurs fonctions propres, et d'associer leurs efforts en les dirigeant vers le but commun ?

Rien ne ressemble moins encore à la manière dont les sensations se perçoivent, dont les idées et les désirs se forment réellement, que ces opérations partielles d'un sens qu'on fait agir dans un isolement absolu du système, qu'on prive même de son influence vitale sans laquelle il ne saurait y avoir de sensation. Rien surtout n'est plus chimérique que ces opérations de l'organe pensant qu'on ne balance point à faire agir comme une force indépen-

dante, qu'on sépare sans scrupule, pour le mettre en action, de cette foule d'organes sympathiques dont l'influence sur lui n'est pas seulement très étendue, mais dont les nerfs lui transmettent une grande partie des matériaux de la pensée ou des mouvements qui contribuent à sa production.

Nous savons qu'avant de voir le jour le fœtus a déjà reçu, dans le ventre de la mère, beaucoup d'impressions diverses, d'où sont résultées en lui de longues suites de déterminations ; qu'il a déjà contracté des habitudes ; qu'il éprouve des appétits, et qu'il a des penchants. Ces impressions et ces déterminations ne se trouvent point renfermées dans le cercle étroit d'un seul ou de quelques organes ; elles n'appartiennent point à quelqu'un de ces foyers partiels de réaction destinés à diriger les mouvements de peu d'importance. Après s'être graduellement formées dans certains systèmes généraux d'organes, elles sont devenues communes au système total. C'est d'elles que dérivent ces habitudes, ces appétits, ces penchants dont la production ne peut être due qu'à l'action de tout l'organe nerveux, et dont l'ensemble constitue l'instinct primitif. (1)

Au moment de la naissance, le centre cérébral a donc reçu et combiné déjà beaucoup d'impressions : il n'est point *table rase*, l'on donne au sens de ce mot toute son étendue. Ces impressions sont, à la vérité, presque toutes internes, et, sans doute, il est *table rase*, relativement à l'univers extérieur, car la connaissance qu'il en acquiert ne peut être que le fruit des tâtonnements réitérés et simultanés de tous les sens ; et l'organe pensant n'est véritablement, comme tel, en relation avec cet univers, que lorsque les objets et les diverses sensations qu'ils occasionnent deviennent pour le *moi* déterminés et distincts.

Mais il s'en faut beaucoup que les sensations, les déterminations et les jugements qui n'ont lieu qu'après la naissance soient étrangers à l'état antérieur du fœtus. Un petit nombre de réflexions suffit pour faire sentir que cela n'est pas possible. 1°. Le caractère et le genre même des sensations tiennent à l'état général du système nerveux,

(1) On verra plus bas pourquoi je l'appelle *instinct primitif*. En effet, à des époques postérieures de la vie, on voit éclore de nouveaux penchants qui peuvent être également rapportés à l'instinct. (C.)

car cet état est surtout ce qui différencie les espèces et les individus. 2° Les habitudes particulières des différents organes ou systèmes d'organes liés par une étroite sympathie avec le cerveau ne peuvent manquer d'influer sur ses fonctions, le genre d'action qu'il éprouve de la part de ses organes se rapportant toujours à leur manière de sentir, et à celle d'exécuter les mouvements qui leur sont attribués par la nature. 3° La direction des idées et même leur nature sont toujours, jusqu'à un certain point, subordonnées aux penchants antérieurs, et des classes nombreuses de jugements dépendent uniquement des appétits.

En un mot, les opérations de l'organe pensant sont toutes nécessairement modifiées par les déterminations et les habitudes générales ou particulières de l'instinct.

Et comment serait-il possible, en effet, que les penchants, même les plus automatiques de l'*instinct conservateur*, n'influassent pas sur notre manière de considérer les objets, sur la direction de nos recherches à leur égard, sur les jugements que nous en portons ? Comment les appétits et les répugnances relatifs aux aliments n'auraient-ils aucune part, soit à la production, soit à la tournure d'une classe d'idées qui, surtout dans le premier âge, a certainement un degré remarquable d'importance ? Comment n'agiraient-ils pas encore sur l'ensemble des fonctions intellectuelles, en changeant, comme il est démontré qu'ils le font presque toujours, les rapports d'influence de l'estomac sur le cerveau ? Enfin, comment les habitudes de tout le système sensitif, celles des viscères, ou des autres organes principaux, et le caractère de leurs sympathies avec le centre cérébral, demeureraient-ils étrangers à cette chaîne de mouvements coordonnés et délicats qui s'opèrent dans son sein pour la formation de la pensée ? Je n'entre point dans le développement de ces diverses considérations ni de quelques autres qui s'y lient intimement ; pour faire voir combien les unes et les autres sont concluantes, je crois suffisant de les indiquer. L'analyse détaillée et complète de l'état idéologique de l'enfant, avant que tous ses sens aient été mis simultanément en jeu par les objets extérieurs, n'est pas un de ces sujets qu'on traite en passant : ce serait celui d'un ouvrage qui manque, et qui, d'après les données ci-dessus, présente peut-être maintenant moins de difficultés.

Passons à la seconde proposition, sur laquelle je dois encore quelques éclaircissements : je veux parler de l'impossibilité positive que jamais l'organe particulier d'un sens entre isolément en action, ou que les impressions qui lui sont propres aient lieu sans que d'autres impressions s'y mêlent et que les organes sympathiques y concourent. En voici la preuve en peu de mots.

Il est certain d'abord que le sens du tact, le type ou la source commune de tous les autres, prend toujours part, jusqu'à certain point, à leurs opérations ; qu'il serait impossible, par exemple, de séparer entièrement les impressions que l'œil reçoit comme organe de la vue de celles dont il est affecté comme partie pourvue d'extrémités sentantes fort nombreuses. L'œil, le nez, l'oreille, indépendamment des sensations délicates qui leur sont particulièrement attribuées, jouissent d'une merveilleuse sensibilité de tact ; et quelques observations faites sur des aveugles-nés à qui la lumière a tout à coup été rendue portent à croire que, dans l'origine, son action sur l'œil diffère peu de celle d'un corps résistant par lequel la rétine se sentirait touchée dans tous les points de son expansion.

On sait que les sons résultent des vibrations de l'air ; et ces vibrations, dans certains cas, peuvent devenir perceptibles pour les extrémités nerveuses de toute la superficie du corps. On sait également (et chacun peut l'avoir observé cent fois sur soi-même) que certaines odeurs fortes affectent la membrane pituitaire comme si leurs particules étaient armées de pointes aiguës, qu'elles y causent une véritable douleur. Et quant aux organes du goût, je crois tout à fait superflu de vouloir faire sentir qu'ils fournissent une nouvelle preuve : les impressions savoureuses sont toutes, en effet, évidemment tactiles, c'est-à-dire toutes liées à l'action physique et directe des aliments ou des boissons qui s'appliquent aux papilles de la langue et du palais.

Mais outre ce lien général qui entretient des correspondances continuelles entre tous les sens, leurs organes peuvent se trouver unis par des relations plus particulières et plus intimes ; conséquemment, leurs fonctions respectives peuvent devenir plus spécialement dépendantes les unes des autres. Le voisinage, les communications immédiates, les connexions anatomiques des organes du goût

et de ceux de l'odorat, ne sont pas les seuls rapports qui rapprochent ces deux sens et les confondent, en quelque sorte, dans les considérations physiologiques les plus triviales ; d'autres rapports moins matériels unissent encore les sensations qui leur sont propres, bien que très différentes par la nature de leurs causes, et très distinctes par leurs caractères ou par les effets qu'elles produisent sur tout le système. D'ailleurs, ces sensations se mêlent d'une manière remarquable ; elles se dirigent, s'éclairent, se modifient, et peuvent même se dénaturer mutuellement. L'odorat semble être le guide et la sentinelle du goût ; le goût, à son tour, exerce une puissante influence sur l'odorat. L'odorat peut isoler ses fonctions de celles du goût : ce qui plaît à l'un ne plaît pas toujours également à l'autre. Mais comme les aliments et les boissons ne peuvent guère passer par la bouche sans agir plus ou moins sur le nez, toutes les fois qu'ils sont désagréables au goût, ils le sont bientôt à l'odorat, et ceux que l'odorat avait d'abord plus fortement repoussés finissent par vaincre toutes ses répugnances quand le goût les désire vivement.

Pour ne pas multiplier les exemples du même genre qui se présentent en foule, je me borne à une seule observation, la plus importante par sa généralité. Ce n'est pas sans doute la même chose, pour un sens particulier, de recevoir isolément les impressions des corps qui viennent agir sur lui, ou de les recevoir de concert avec un ou plusieurs des autres sens, c'est-à-dire simultanément avec les impressions que ces mêmes corps peuvent leur faire éprouver. Par exemple, lorsque Condillac fait sentir une rose à sa statue, dans l'hypothèse donnée, la sensation se borne à l'odorat ; elle n'est accompagnée d'aucune impression étrangère : il peut donc dire avec vérité que la statue *devient*, par rapport à elle-même, *odeur de rose*, et rien de plus ; et cette expression, non moins exacte qu'ingénieuse, rend parfaitement la modification simple que le cerveau doit subir dans ce moment. Mais si, au lieu de cet isolement parfait où l'on place ici l'odorat, nous le considérons agissant, comme il agit presque toujours dans la réalité, de concert avec l'ensemble, ou du moins avec plusieurs des autres sens ; si, tandis qu'il reçoit l'impression de l'odeur de la rose, la vue reçoit celle des couleurs, de sa forme agréable, de celle de la main qui l'approche ; si l'oreille

entend les pas ou la voix de l'homme qui tient la fleur, croit-on que la perception et le jugement du cerveau se borneront à ce que Condillac suppose ? Et puisqu'il est reconnu que le jugement altère ou rectifie les sensations, pense-t-on que celle de l'odeur de rose n'ait pas acquis un nouveau caractère par le concours des autres sensations simultanées ? Enfin, si le désir rappelle la fleur qui s'éloigne et qu'elle ne revienne pas ; si, lorsque le désir n'existe plus, elle reparaît, et que ces alternatives se répètent assez fréquemment pour laisser des traces bien nettes dans le cerveau, ne voilà-t-il pas un ensemble de données d'où paraît devoir résulter la connaissance ou l'idée des corps extérieurs ? Et quoique la résistance au désir ne soit pas ici la résistance physique au mouvement voulu, n'est-elle pas suffisante, surtout se trouvant jointe à plusieurs sensations collatérales de différents genres, pour que le *moi* s'en forme les deux idées distinctes de lui-même et de quelque chose qui n'est pas lui ?

A coup sûr, la statue, même en ne la considérant de cette manière que sous le seul rapport des sensations reçues par l'odorat, n'est plus, dans le réel, ce qu'elle doit être dans la supposition de Condillac, *simple odeur de rose*. Ainsi, par cela seul que les sens ne reçoivent point des impressions isolées et qu'ils n'agissent point séparément les uns des autres, ils sont dans une dépendance réciproque continuelle, leurs fonctions se compliquent et se modifient, et les produits des sensations propres à chacun d'eux prennent un caractère résultant de la nature et du degré proportionnel de cette influence à laquelle ils sont respectivement soumis.

Mais il y a plus. Des sympathies particulières lient les organes de chaque sens avec divers autres organes, dont ils partagent les affections, et dont l'état influe sur le caractère des sensations qui leur sont propres. Plusieurs maladies du système nerveux, quelques-unes même qui portent uniquement sur l'estomac et sur le diaphragme, sont capables de dénaturer les fonctions de l'ouïe, jusqu'au point d'altérer tous les sons, d'en faire entendre qui n'ont aucune réalité, ou de produire une surdité complète. Les viscères abdominaux influent aussi très puissamment sur les opérations de la vue. Un grand nombre des maladies des yeux dépendent de matières nuisibles in-

troduites ou accumulées dans le canal alimentaire : quelques affections hypocondriaques, et différents désordres de la matrice et des ovaires paralysent momentanément le nerf optique, et causent une cécité passagère. Nous avons fait remarquer ailleurs, que l'odorat et les organes de la génération ont entre eux des rapports sympathiques particuliers. Mais entre le canal intestinal et l'odorat, les rapports ne sont ni moins étroits ni moins étendus ; et si divers états maladifs des organes de la digestion peuvent dénaturer les impressions des odeurs, plusieurs maladies du bas-ventre abolissent entièrement la faculté de les recevoir. Quant au goût, personne n'ignore que sa manière de sentir est entièrement subordonnée à la conscience de bien-être ou de malaise général, surtout au sentiment qui résulte de l'état de l'estomac et des autres parties directement employées à la digestion ; état qui le dirige ordinairement avec sûreté pour le choix et la quantité des aliments, pourvu que l'imagination ne vienne pas égarer cet heureux instinct.

Observons encore que chaque sens ne pouvant entrer en action qu'en vertu de l'action préalable de tous les systèmes généraux d'organes, et s'y maintenir qu'en vertu de leur action simultanée, il se ressent toujours nécessairement de leurs habitudes, et partage plus ou moins leurs affections les plus ordinaires. Ainsi, le degré de sensibilité du système sensitif et ses rapports de balancement avec le système moteur influent beaucoup sur le caractère des impressions reçues par chaque sens en particulier. C'est par cette circonstance, autant et plus peut-être qu'à raison de l'état direct de l'organe mis en jeu, qu'elles sont fortes ou faibles, vives ou languissantes, durables ou fugitives. Ainsi, la marche de la circulation et les habitudes du système sanguin impriment aux sensations différents caractères, dont on chercherait en vain la cause dans les dispositions particulières du sens auquel elles appartiennent : une légère différence dans la simple vitesse du cours des humeurs suffit pour éclaircir ou troubler, aviver ou émousser toutes les sensations à la fois.

Observons enfin que tous les organes des sens n'exercent leurs fonctions spéciales que par des relations directes et continuelles avec le cerveau ; qu'ils se ressentent les premiers des changements qui peuvent survenir dans ses

dispositions, et que son état est la circonstance la plus capable de modifier, et même d'intervertir entièrement l'ordre et le caractère des sensations.

Je ne vais pas plus loin : des preuves nouvelles ajouteraient peu de force à ce qui vient d'être dit. Nous pouvons donc conclure avec toute assurance que la bonne analyse ne peut isoler les opérations d'aucun sens en particulier de celles de tous les autres ; qu'ils agissent quelquefois nécessairement, et presque toujours occasionnellement, de concert ; que leurs fonctions restent constamment soumises à l'influence de différents organes ou viscères; et qu'elles sont déterminées et dirigées par l'action, plus directe et plus puissante encore, des systèmes généraux et notamment du centre cérébral.

Ces considérations ouvrent, pour l'étude de l'homme, des routes entièrement nouvelles ; elles indiquent avec plus d'exactitude les sources d'où naissent, et la manière dont se produisent les premières déterminations, les premières idées, les premiers penchants : en un mot, toutes les observations ci-dessus forment, réunies,le programme et comme le résumé d'un nouveau *Traité des Sensations*, qui, s'il était exécuté dans le même esprit, avec tous les développements nécessaires, ne serait peut-être pas moins utile dans ce moment aux progrès de l'idéologie que le fut dans son temps celui de Condillac.

(*Rapports du Physique et du Moral*, 10e Mémoire.)

Influence du moral sur le physique

Dans le système de l'univers, toutes les parties se rapportent les unes aux autres ; tous les mouvements sont coordonnés ; tous les phénomènes s'enchaînent, se balancent, ou se nécessitent mutuellement. Ce mécanisme si régulier, cet ordre, cet enchaînement, ces rapports ont dû frapper de bonne heure les esprits assez éclairés pour les saisir et les reconnaître. Rien n'était plus capable de fixer l'attention des observateurs, de frapper d'étonnement les imaginations vives et fortes, d'exciter l'enthousiasme des âmes sensibles, et rien n'est, en effet, plus digne d'admiration. Qui n'a mille fois payé ce tribut à la nature ? qui pourrait demeurer immobile et froid à l'aspect de tant de

beautés qu'elle déploie sans cesse à nos yeux, qu'elle verse autour de nous avec une si sage profusion !

Mais, quelque charme qu'on éprouve dans cette admiration contemplative et dans les vagues rêveries qui l'accompagnent, on doit toujours craindre de s'y livrer sans réserve. Quand elles ne sont point soumises au jugement, ces impressions que fait sur nous l'aspect des merveilles de la nature ne sont pas seulement stériles, elles peuvent encore faire prendre à l'esprit des habitudes vicieuses, et nous donner de très fausses idées de nous-mêmes et de l'univers.

Si donc l'on écarte ces premières émotions, et si l'on pénètre plus avant, il est aisé de voir que l'ordre actuel n'est pas à la vérité le seul possible ; mais qu'un ordre quelconque est nécessaire dans toute hypothèse d'une masse de matière en mouvement. En effet, quand on n'y supposerait que des parties incohérentes ou sans rapports, et des mouvements désordonnés ou même contraires les uns aux autres, le mouvement prédominant, ou celui qui devient tel par le concours de plusieurs, doit bientôt les asservir, les coordonner tous ; et les parties de matière qui résisteraient à la marche qu'il leur imprime, seront ou dénaturées entièrement pour subir une transformation complète, ou du moins modifiées dans leur point de résistance, jusqu'à ce qu'elles se trouvent en harmonie avec l'ensemble et propres à remplir le rôle qui leur est assigné. Que si toute cette matière était parfaitement et constamment homogène ; je veux dire si toutes ses parties n'avaient qu'une seule propriété et ne pouvaient en acquérir aucune autre par le mouvement, on peut juger qu'il ne s'établirait entre ces diverses parties que des rapports purement mécaniques ou de situation. Mais si, au contraire, la matière est douée de plusieurs propriétés différentes ; si, de plus, elle est susceptible d'en acquérir un grand nombre entièrement nouvelles, par l'effet des combinaisons postérieures que le mouvement doit toujours amener, de là naîtront nécessairement des phénomènes aussi réguliers qu'innombrables, et la nature du mouvement ou des mouvements, ainsi que les propriétés de la nature elle-même, étant une fois déterminée, on voit clairement que tous les phénomènes doivent être produits et s'enchaîner dans un certain ordre par une nécessité non moins puissante

que celle qui force un corps grave à suivre les lois de la pesanteur.

L'ordre est donc essentiel à la matière en mouvement, et l'ordre suppose toujours unité d'impulsion générale ou coordonnance entre tous les mouvements imprimés.

Il est d'ailleurs évident que si la conservation *du tout*, dans son état présent, tient à l'accord exact des forces qui le meuvent, cet accord est bien plus indispensable à la conservation de ses parties, considérées isolément, et surtout à celle des êtres organisés, ou de ces formes fugitives que d'autres forces particulières paraissent soustraire momentanément à l'action mécanique du mouvement général.

Ainsi, quand plusieurs principes différents ou même contraires auraient agi primitivement dans l'homme, ils auraient été bientôt ramenés à l'unité d'impulsion ; c'est-à-dire, encore une fois, à cet état des mouvements qui les confond tous dans un seul, ou qui soumet et rallie les plus faibles au plus puissant, et par là transforme ce dernier en mouvement général et commun. On ne doit donc pas s'étonner que les opérations dont l'ensemble porte le nom de *moral* se rapportent à ces autres opérations qu'on désigne plus particulièrement par celui de *physique*, et qu'elles agissent et réagissent les unes sur les autres, voulût-on d'ailleurs regarder les diverses fonctions organiques comme déterminées par deux ou plusieurs principes distincts.

Mais il s'en faut beaucoup que la différence des opérations prouve celle des causes qui les déterminent. Deux machines sont mises en mouvement par le même principe d'action, et leurs produits n'offriront peut-être aucun trait de ressemblance ; il suffit pour cela que l'organisation de ces machines diffère. Et réciproquement deux principes d'action très divers peuvent être appliqués tour à tour à la même machine, sans altérer aucunement ses produits. Les fonctions assignées au poumon, à l'estomac, aux organes de la génération, à ceux du mouvement progressif et volontaire, sont très différentes sans doute ; est-ce un motif de chercher dans le corps vivant autant de causes actives que d'actes ou d'opérations ? d'y multiplier les principes avec les phénomènes ? Et si la pensée diffère essentiellement de la chaleur animale comme la chaleur animale diffère du chyle

et de la semence, faudra-t-il avoir recours à des forces inconnues et particulières pour mettre en jeu les organes pensants, et pour expliquer leur influence sur les autres parties du système animal ? Enfin, pourquoi dédaigneraiton de rapporter cette influence aux autres phénomènes analogues et même semblables ? à moins qu'on ne veuille répandre comme à plaisir d'épais nuages sur le tableau des impressions, des déterminations, des fonctions et des mouvements vitaux, ou sur l'histoire de la vie, telle que la fournit l'observation directe des faits.

Les organes ne sont susceptibles d'entrer en action et d'exécuter certains mouvements qu'en tant qu'ils sont doués de vie ou sensibles ; c'est la sensibilité qui les anime, c'est en vertu de ses lois qu'ils reçoivent des impressions et qu'ils sont déterminés à se mouvoir. Les impressions reçues par leurs extrémités sentantes sont transmises au centre de réaction, et ce centre, partiel ou général, renvoie à l'organe qui lui correspond les déterminations dont l'ensemble constitue les fonctions propres de cet organe. Si les impressions ont été reçues, comme il arrive quelquefois, par un autre organe que celui qui doit exécuter le mouvement, c'est le système nerveux qui sert d'intermédiaire ou de moyen de communication entre eux. Enfin, la cause des impressions peut agir dans le sein même du système cérébral ; l'impulsion part alors du point central qui se rapporte plus particulièrement à l'organe dont elle doit solliciter les fonctions.

Les choses ne se passent point différemment à l'égard des organes particuliers dont les fonctions directes sont de produire la pensée et la volonté. Les impressions dont se tire le jugement sont transmises par les extrémités sentantes ou reçues dans le sein du système ; le jugement se forme de leur comparaison, la volonté naît du jugement (1). Quoique différents organes puissent influer plus ou moins sur la production de la pensée et de la volonté ; quoique même, dans certains cas, on semble penser et vouloir par certains viscères particuliers, éminemment sensibles, le centre de réaction est toujours ici le centre

(1) Il y a toujours un jugement, soit actuel, soit d'habitude, même dans les volontés affectives que la raison réprouve. Si l'on n'a pas perdu de vue ce que nous avons déjà dit sur la formation des déterminations premières et sur l'instinct, ceci ne peut offrir aucune difficulté. (C.)

cérébral lui-même ; et de là partent toutes les déterminations postérieures qui doivent être regardées comme parfaitement analogues aux divers mouvements qu'exécute tout organe mis en action.

D'un autre côté, nous voyons les organes partager les affections les uns des autres, entrer en mouvement de concert, s'exciter mutuellement ou se balancer et se contrarier dans leurs fonctions respectives. Un lien commun les unit, ils font partie du même système. Le degré de leur sensibilité, la nature et l'importance de leurs fonctions, certains rapports de situation, de structure, de but ou d'usage, déterminent le caractère et fixent les limites de cette influence réciproque. Mais, en outre, des liens accidentels et particuliers peuvent s'établir entre eux ; des sympathies, qui ne sont pas communes à tous les individus, peuvent résulter fortuitement d'une différence proportionnelle ou de force ou de sensibilité respective des organes, soit que cette différence dépende de l'organisation primitive, soit que certaines maladies ou d'autres circonstances éventuelles l'y aient introduite postérieurement. Or, les lois qui régissent, par exemple, tous les viscères abdominaux, leur sont évidemment communes avec les organes de la pensée ; ces derniers y sont également soumis, et cela sans aucune restriction. Si le système de la veine-porte influe sur le foie et la rate, la rate et le foie sur l'estomac, l'estomac sur les organes de la génération, les organes de la génération sur les uns et sur les autres, et réciproquement ; l'organe cérébral, considéré comme celui de la pensée, et par l'état habituel ou passager qui résulte pour lui de cette fonction, n'est pas lié par des rapports moins étroits d'influence réciproque avec le foie, la rate, l'estomac ou les parties de la génération. Et si quelquefois les sympathies des viscères présentent divers phénomènes entièrement nouveaux, si ces organes agissent les uns sur les autres à des degrés très différents, et même s'il établit entre eux des rapports rares et singuliers ; quelquefois aussi leur influence sur l'organe pensant, et la sienne sur eux, est totalement intervertie, de sorte que tantôt le même viscère semble faire tous les frais de la pensée, et tantôt il n'y prend aucune part.

Voilà, dis-je, des faits constants qui s'offrent sans cesse à l'observation....

Nous avons reconnu dans les Mémoires précédents qu'une suite d'impressions reçues et de réactions opérées par les différents centres sensitifs, sollicitent les organes et déterminent les opérations propres à chacun de ces derniers. Nous savons que la nature des impressions et des mouvements, relative à celle de chaque espèce vivante et de chaque individu, l'est encore à celle de chaque organe et de ses fonctions propres. Nous nous sommes assurés également, par des analyses réitérées, que les idées, les penchants instinctifs, les volontés raisonnées, et toutes les affections quelconques se forment par un mécanisme parfaitement analogue à celui qui détermine les opérations et les mouvements organiques les plus simples ; et que si le système cérébral, instrument direct de ces opérations plus relevées, exerce une grande action sur les systèmes vivants d'un ordre inférieur, cette action se rapporte entièrement, et par ses causes et par la manière dont elle est produite, à celle qu'ils exercent les uns sur les autres, et dont lui-même il n'est point affranchi.

Cependant, comme malgré cette parfaite analogie, les organes de la pensée et de la volonté présentent quelques traits particuliers qui semblent les distinguer des autres parties de l'économie animale, je crois nécessaire de reporter un coup d'œil rapide sur ce tableau ; et pour nous faire une idée plus complète de l'objet actuel de nos recherches, nous examinerons les circonstances qui rendent plus puissante, ou qui diminuent l'action réciproque des organes particuliers, pour comparer ces circonstances à celles qui produisent les mêmes effets sur les relations du système cérébral avec eux.

Les organes de la pensée et de la volonté diffèrent de tous les autres en ce que ces derniers reçoivent d'eux l'action et la vie (1) ; qu'ils ne sont susceptibles de sentir et de se mettre en mouvement d'une manière régulière qu'autant qu'ils reçoivent l'influence nerveuse dont

(1) Toutes ces assertions ne sont rigoureusement vraies que pour les animaux les plus parfaits ; encore plusieurs raisons portent-elles à croire que chez ceux-là même toutes les parties sont sensibles, quoiqu'à différents degrés. Mais leur sensibilité s'entretient, se renouvelle, s'accroît directement par leurs communications avec le système nerveux ; elle s'éteint entièrement, ou devient non perceptible pour l'individu, au moment même que les nerfs de ces parties sont séparés du tronc commun. (C.)

la source est dans le système cérébral ; que même ils peuvent en être regardés, en tant que sensibles, comme des productions ou comme des parties qui, malgré leurs transformations, lui restent toujours subordonnées à cet égard. En effet, le système cérébral va, par ses extrémités, animer tous les points du corps. Il est présent partout ; il gouverne tout ; il sent, fait agir et modifie les parties vivantes ; il les régénère même quelquefois. Ainsi, quoique ses fonctions, en qualité d'organe pensant et voulant, s'exécutent d'après les mêmes lois qui régissent les autres parties de l'économie animale, on ne peut se dispenser de le considérer sous deux points de vue différents. Il est d'abord le tronc et le lien commun de toutes les parties, le réservoir et le distributeur de la sensibilité générale ; mais ensuite il est encore chargé de certaines fonctions d'autant plus importantes qu'elles deviennent la sauvegarde et le guide de l'individu. Aussi, quelques rapports étroits et multipliés que puissent avoir entre eux les organes partiels, ceux de la pensée et de la volonté ont avec tous les autres des rapports plus étroits et plus multipliés encore ; et l'on voit facilement que cela doit être ainsi, puisqu'ils sont le point de réunion de toutes les parties du système ; que leurs déterminations sont le résultat de toutes les impressions quelconques, distinctement senties ou inaperçues ; et que non seulement ils transmettent à tous les autres organes l'action vitale, mais qu'en outre ils reçoivent d'eux, à chaque instant, les matériaux épars de toutes leurs opérations. En un mot, d'un côté, le système cérébral anime toutes les parties ; de l'autre, il recueille toutes les impressions qu'il les a mises en état d'éprouver ; il juge, il veut et détermine tous leurs mouvements consécutifs.

Mais cette source de la vie n'est point une cause indépendante et absolue. Pour agir et faire sentir son action aux autres systèmes, il faut qu'à son tour elle éprouve leur influence. Toutes les fonctions sont enchaînées et forment un cercle qui ne souffre point d'interruption. Celles de l'organe cérébral ne font point exception à la commune loi, et, quoiqu'elles offrent des caractères particuliers sans doute très dignes de remarque, la manière dont elles s'exécutent est absolument la même dont sont mis en mouvement les autres organes, et déterminées les autres fonctions.

Encore une fois, toute fonction d'organe, tout mouvement, toute détermination suppose des impressions antérieures. Soit que ces impressions aient été reçues par les extrémités sentantes externes ou internes, soit que leur cause ait agi dans le sein même de la pulpe cérébrale, elles vont toujours aboutir à un centre de réaction qui les réfléchit en déterminations, en mouvements, en fonctions vers les parties auxquelles chacune de ces opérations est attribuée. Cette action et cette réaction peuvent souvent avoir lieu sans que l'individu en ait aucune conscience. En effet, il en est ainsi toutes les fois que les impressions s'arrêtent dans un centre partiel, à moins que les mouvements qu'elles déterminent ne deviennent la source d'autres impressions subséquentes destinées à parvenir jusqu'au centre général et commun ; il arrive même que plusieurs de celles qui doivent concourir avec les impressions plus distinctes, transmises par les organes propres des sens, ne sont point aperçues en elles-mêmes ou comme impressions, mais seulement dans leurs produits, c'est-à-dire dans les jugements et les volontés raisonnés qui résultent de leur réunion dans le centre cérébral.

La considération de ces différentes propriétés des impressions reçues, ou plutôt de leur différente manière de se comporter dans l'économie animale, est absolument indispensable pour bien concevoir tous les mouvements vitaux, et pour ne pas se faire des idées très inexactes de la nature et des lois de la sensibilité.

Mais la différence n'est point ici dans le mécanisme par lequel les impressions se reçoivent et se transmettent, et les déterminations se forment ou les fonctions s'exécutent ; elle est uniquement dans le genre ou dans le caractère des centres de réaction, et dans celui des mouvements qu'ils sont spécialement destinés à produire ; et que l'on considère l'organe cérébral (1), ou comme le réservoir général de la sensibilité, l'intermédiaire vivifiant et le lien de toutes les parties, ou comme l'organe spécial du jugement et

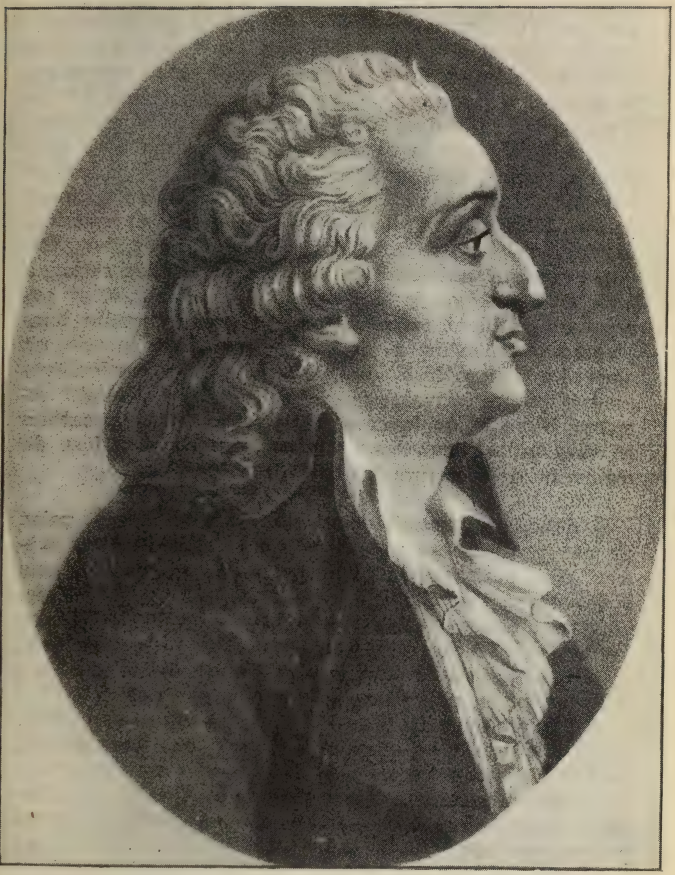
(1) Dans le plus grand nombre des opérations du centre cérébral, organe de la pensée et de la volonté, les impressions et les jugements antérieurs entrent en qualité d'éléments dans les jugements actuels et dans les déterminations ; ils jouent alors un rôle parfaitement analogue à celui des impressions présentes, et comme elles ils déterminent ou contribuent à déterminer les réactions du centre cérébral. (C.)

de la volonté perçue, on le voit toujours entrer en mouvement, réagir, exécuter ses fonctions de la même manière que le dernier centre partiel où se déterminent les mouvements les plus obscurs et les plus bornés .

Dans cette chaîne non interrompue d'impressions, de déterminations, de fonctions, de mouvements quelconques, tant internes qu'externes, tous les organes agissent et réagissent les uns sur les autres ; ils se communiquent leurs affections, ils s'excitent ou se répriment, ils se secondent ou se balancent et se contiennent mutuellement. Liés par des rapports de structure ou de situation et de continuité, en tant que parties du même tout, ils le sont bien plus encore par le but commun qu'ils doivent remplir, par l'influence que chacun d'eux doit exercer sur tous les actes qui concourent à la conservation générale de l'individu. Ainsi, la nutrition peut être regardée comme la fonction la plus indispensable relativement à cet objet. Mais pour que la nutrition s'opère, il faut que l'estomac et les intestins reçoivent l'influence nerveuse nécessaire à leur action, que le foie, le pancréas et les follicules glanduleux y versent les sucs dissolvants ; il faut donc, d'une part, que l'organe nerveux soit convenablement excité par les impressions sympathiques qui déterminent cette influence ; de l'autre, que la circulation des liqueurs générales et la sécrétion des sucs particuliers s'exécutent avec régularité dans leurs organes respectifs. Or, pour que l'organe nerveux soit convenablement excité, il a besoin d'être soutenu par la circulation ; il faut, en outre, que la chaleur animale épanouisse les extrémités sentantes les plus essentielles, et a marche de la circulation est à son tour soumise à la respiration, qui contribue elle-même très puissamment à la production de cette chaleur.

Si l'on considère successivement de cette manière toutes les fonctions importantes, on verra que chacune est liée à toutes les autres par des relations plus ou moins directes, qu'elles doivent s'exciter et s'appuyer mutuellement, que, par conséquent, elles forment un cercle dans lequel roule la vie, entretenue par cette réciprocité d'influence.

Il est d'ailleurs certaines fonctions dont l'énergie dépend plus particulièrement de celle d'autres fonctions préalables, dont elles semblent n'être que la suite. Ainsi, l'action musculaire, pour être puissante, demande que la



CONDORCET.
D'après le portrait de Saint-Aubin.

nutrition se fasse convenablement ; et quand on digère mal, les désirs de l'amour sont rarement très impérieux. Ainsi, pour que l'ossification soit parfaite, il faut que le système lymphatique et glandulaire soit libre ; cette opération peut même être dérangée par la lésion de certains organes qui ne paraissent avoir aucun rapport immédiat avec le système osseux. Elle devient, par exemple, plus languissante et plus débile par la castration, de sorte que le simple retranchement de deux corps glanduleux isolés introduit dans l'économie animale une espèce ou un commencement de rachitis. Enfin, la sensibilité plus analogue de certaines parties établit entre elles des rapports particuliers, tels que ceux qui unissent les organes de la génération à ceux de la voix ou de l'odorat. Assez ordinairement ces rapports semblent exclusivement affectés à certains tempéraments ou même à certains individus ; ils constituent alors les sympathies idiosyncratiques ou particulières dont plusieurs écrivains ont recueilli tant d'exemples remarquables ; et quelquefois aussi ces mêmes sympathies ne sont qu'accidentelles et dépendent des maladies, du régime ou de la nature des travaux....

Si donc, on rassemble maintenant sous un seul point de vue les diverses circonstances qui déterminent et rendent plus puissante l'influence d'un organe sur certains autres organes particuliers, ou sur l'ensemble du système, on verra qu'elles se réunissent toutes en faveur de l'organe cérébral, c'est-à-dire qu'il n'en est aucun qui doive exercer, d'après les lois de l'économie vivante, une somme d'action plus constante, plus énergique et plus générale.

1° Ses prolongements se distribuant à toutes les parties, et s'épanouissant en quelque sorte sur tous leurs points, elles ne lui sont pas seulement unies par les rapports d'une organisation commune et par ceux de continuité ; sa substance entre encore dans leur intime composition ; il y est présent partout.

2° Comme c'est par ses extrémités que les impressions sont reçues, tous les organes ne lui sont pas simplement analogues ; ils lui sont entièrement homogènes, du moins par leur partie sentante.

3° Il est doué de la sensibilité la plus vive, ou plutôt il est, sinon la source de celle de tous les autres, du moins

le réservoir commun qui la renouvelle et l'entretient.

4° Ses fonctions sont également importantes, soit comme imprimant la vie à toute l'économie animale, soit comme appartenant à l'organe propre de la pensée et de la volonté.

Ainsi l'on voit que le système cérébral doit exercer constamment une puissance très étendue sur toutes les parties de la machine vivante, et cette puissance doit devenir d'autant plus remarquable, qu'il exerce ses fonctions avec plus d'énergie et d'activité.

Nous ne pouvons donc plus être embarrassés à déterminer le véritable sens de cette expression *influence du moral sur le physique*, nous voyons clairement qu'elle désigne cette même influence du système cérébral, comme organe de la pensée et de la volonté, sur les autres organes dont son action sympathique est capable d'exciter, de suspendre et même de dénaturer toutes les fonctions. C'est cela ; ce ne peut être rien de plus.

S'il en était besoin, cette conclusion pourrait être confirmée encore par la considération des circonstances qui donnent quelquefois accidentellement à l'influence du système cérébral un surcroît d'étendue et d'intensité. On peut, en effet, réduire toutes ces circonstances : 1° à son accroissement d'action ou de sensibilité ; 2° à sa débilitation ; 3° à ses maladies. Et par conséquent, il est, dans tous ces cas-là même, soumis à des lois qui lui sont communes avec toutes les autres parties du corps vivant.

Ainsi donc, tous les phénomènes de la vie, sans nulle exception, se trouvent ramenés à une seule et même cause ; tous les mouvements, soit généraux, soit particuliers, dérivent de cet unique et même principe d'action.

Telle est partout la simplicité de la nature. Elle prodigue les merveilles, elle économise les moyens. Mais l'esprit hypothétique de l'homme, partout où les effets lui paraissent compliqués ou différents, croit toujours, au contraire, devoir multiplier les ressorts. C'est ainsi que le cours des astres, les météores aériens, le mouvement des eaux de l'Océan, la germination, la fructification des végétaux ; en un mot, tous les phénomènes de l'univers, furent d'abord soumis à autant de causes différentes. Apollon conduisit le char du soleil, Diane celui de la lune, Jupiter gouverna l'Empirée, déchaîna les orages, alluma la foudre, Neptune

souleva les mers, et Pan, Cérès, Flore, Pomone, se partagèrent l'empire des troupeaux, des moissons, des fleurs et des fruits. Il fallut un temps fort long pour arriver à n'admettre dans la nature qu'une seule force ; peut-être faudra-t-il un temps plus long encore pour bien reconnaître que, ne pouvant la comparer à rien, nous ne pouvons nous former aucune idée véritable de ses propriétés, et que les vagues notions que nous avons de son existence, étant uniquement formées sur la contemplation des lois qui gouvernent toutes choses autour de nous, la faiblesse de nos moyens d'observation doit resserrer éternellement ces notions dant le cercle le plus étroit et le plus borné.

(*Rapports du Physique et du Moral*, IIe Mémoire.)

III

LES APPLICATIONS DE LA SCIENCE DE L'HOMME

La morale naturelle

QUELLES que soient les opinions religieuses adoptées par les hommes, et quand même ils les repousseraient toutes, ils n'en trouveront pas moins que la morale a des bases solides dans leur propre nature, c'est-à-dire dans leurs besoins, dans leurs facultés et dans les rapports que les uns et les autres établissent nécessairement entre eux dans l'état social. Aussi faut-il bien se garder de vouloir lui en trouver d'autres dans des croyances si diverses, si peu fixes, si problématiques, et même, il faut le dire, si contraires presque toujours aux plus simples lumières du bon sens.

Mais déduire les règles de notre conduite des lois de la nature ou de l'ordre, appeler *vertu* ce qui est conforme à cet ordre, *vice* tout ce qui le contrarie et s'en écarte ; regarder chaque être, surtout parmi ceux qui sont doués d'une intelligence plus étendue et plus parfaite, comme un agent, un serviteur de la cause première, à qui son rôle est assigné dans le monde, qui concourt avec elle à l'accomplissement du but total vers lequel elle tend sans cesse avec une puissance invincible, enfin comme exerçant une partie de cette puissance, et ne pouvant trouver de bonheur réel, ni pendant la durée de la vie, ni même après la mort, s'il est encore alors en état de sentir, de juger, de vouloir ; ce n'est pas, quelque nom que l'on puisse donner à certaines branches d'une telle philosophie, établir la morale sur une croyance religieuse. C'est la faire sortir de son unique et véritable source, de la nature des choses en général et de la nature humaine en particulier ; c'est l'agrandir et l'ennoblir par les considérations les plus capables d'élever et d'épurer le cœur de l'homme, en lui donnant une idée sublime de la dignité de son être et des belles destinées auxquelles il est appelé par l'ordonnateur suprême, dont les volontés écrites dans les lois de l'univers ne cessent pas un instant de se faire entendre à ses oreilles, à ses yeux, à son cœur.

(*Lettre sur les causes premières.*)

Rapports de la physique et de la morale

Il est certain que la connaissance de l'organisation humaine et des modifications que le tempérament, l'âge, le sexe, le climat, les maladies peuvent apporter dans les dispositions physiques, éclaircit singulièrement la formation des idées ; que sans cette connaissance il est impossible de se faire des notions complètement justes de la manière dont les instruments de la pensée agissent pour la produire, dont les passions et les volontés se développent ; enfin, qu'elle suffit pour dissiper, à cet égard, une foule de préjugés également ridicules et dangereux.

Mais c'est peu que la physique de l'homme fournisse les bases de la philosophie rationnelle, il faut qu'elle fournisse encore celles de la morale : *la saine raison ne peut les chercher ailleurs.*

Les lois de la morale découlent des rapports mutuels et nécessaires des hommes en société, ces rapports de leurs besoins. Leurs besoins peuvent, même sans nous écarter des idées reçues, se diviser en deux classes : en physiques et moraux.

Il n'y a point de doute que les besoins physiques ne dépendent immédiatement de l'organisation : mais les besoins moraux n'en dépendent-ils pas également, quoique d'une manière moins directe, ou moins sensible ?

L'homme, par la raison qu'il est doué de la faculté de sentir, jouit de celle de distinguer et de comparer ses sensations. On ne distingue les sensations qu'en leur attachant des signes qui les représentent et les caractérisent ; on ne les compare qu'en représentant et caractérisant également par des signes ou leurs rapports ou leurs différences. Voilà ce qui fait dire à Condillac qu'on ne pense point sans le secours des langues, et que les langues sont des méthodes analytiques : mais il faut ici donner au mot *langue* le sens le plus étendu. Pour que la proposition de Condillac soit parfaitement juste, ce mot doit exprimer le système méthodique des signes par lesquels on fixe ses propres sensations. Un enfant, avant d'entendre et de parler la langue de ses pères, a sans doute des signes particuliers qui lui servent à se représenter les objets de ses besoins, de ses plaisirs, de ses douleurs ; il a sa langue. On peut

penser, sans se servir d'aucun idiome connu ; et sans doute il y a des chiffres pour la pensée comme pour l'écriture.

Mais, je le répète, sans *signes* il n'existe ni pensée, ni peut-être même, à proprement parler, de véritable sensation, c'est-à-dire, de sensation nettement aperçue et distinguée de toute autre (1). Nous avons dit que l'usage des signes était de fixer les sensations et les pensées. Ils les retracent, et par conséquent ils les rappellent ; c'est là-dessus qu'est fondé l'artifice de la mémoire, dont la force et la netteté tiennent toujours à l'attention avec laquelle nous avons senti, à l'ordre que nous avons mis dans la manière de nous rendre compte des opérations de nos sens, ou dans cette suite de comparaisons et de jugements qu'on appelle les opérations de l'esprit.

Les signes rappellent donc les sensations ; ils nous font *sentir* de nouveau. Il en est qui restent, pour ainsi dire, cachés dans l'intérieur ; ils sont pour l'individu seul. Il en est qui se manifestent au dehors ; ils lui servent à communiquer avec autrui. Parmi ces derniers, ceux qui sont communs à toute la nature vivante, par exemple, ceux du plaisir et de la douleur, qui se remarquent dans les traits, dans l'attitude, dans les cris des différents êtres animés, nous font sentir avec eux, *compatir* à leurs joies et à leurs souffrances, pourvu que d'autres sensations plus fortes ne tournent pas ailleurs notre attention. Si nous sommes susceptibles de partager les affections de toutes les espèces animées, à plus forte raison partageons-nous celles de nos semblables, qui sont organisés pour sentir, à peu de chose près, comme nous, et dont les gestes, la voix, les regards, la physionomie, nous rappellent plus distincte-

(1) Pour distinguer une sensation il faut la comparer avec une sensation différente ; or leur rapport ne peut être exprimé dans notre esprit que par un signe artificiel, puisque ce n'est pas une sensation directe. Il ne s'ensuit point de là que les signes précèdent les idées ; les matériaux des idées existent bien certainement, au contraire, avant les signes : mais pour devenir idées il faut que les sensations, ou plutôt leurs rapports, se revêtent de signes. On voit que j'attache au mot *signe* un sens bien plus étendu que les analystes ne l'ont fait jusqu'à présent.

Au reste, ce n'est ici qu'une pure question de mots. Appelle-t-on la sensation perçue *idée ?* alors il est évident que les *idées* sont bien antérieures à tout *signe ;* mais ne regarde-t-on comme *idée* que la perception des rapports qui peuvent se trouver entre deux ou plusieurs sensations ? le jugement qu'on en porte n'étant perçu que par le moyen d'un *signe artificiel*, il est évident que suivant cette manière de voir, sans *signes* il n'y aurait point d'*idées*. (C.)

ment ce que nous avons éprouvé nous-mêmes. Je parle d'abord des signes pantomimiques, parce que ce sont les premiers de tous, les seuls communs à toute la race humaine. C'est la véritable langue universelle : et, antérieurement à la connaissance de toute langue parlée, ils font courir l'enfant vers l'enfant ; ils le font sourire à ceux qui lui sourient ; ils lui font partager les affections simples dont il a pu prendre connaissance jusqu'alors. A mesure que nos moyens de communication augmentent, cette faculté se développe de plus en plus : d'autres langues se forment ; et bientôt nous n'existons guère moins dans les autres que dans nous- mêmes.

Telle est, en peu de mots, l'origine et la nature d'une faculté qui joue le rôle le plus important dans le système moral de l'homme, et que plusieurs philosophes ont cru dépendante d'un sixième sens. Ils l'ont désignée sous le nom de *sympathie*, lequel exprime en effet très bien les phénomènes qu'elle produit et qui la caractérisent.

Cette faculté, n'en doutons pas, est l'un des plus grands ressorts de la sociabilité : elle tempère ce que celui des besoins physiques directs a de trop sec et de trop dur ; elle empêche que ces besoins qui, bien raisonnés, tendent également sans doute à rapprocher les hommes, n'agissent plus souvent en sens contraire pour les désunir ; c'est elle qui nous procure les jouissances les plus pures et les plus douces ; enfin, comme d'elle seule dérive la faculté d'imitation, d'où dépend toute la perfectibilité humaine, l'étude attentive de sa formation et de son développement fournit des principes également féconds et pour la philosophie rationnelle et pour la morale.

En appliquant la nature à la nature, l'art, qui n'est, dans chaque genre, que le système des règles relatives à cette application, modifie puissamment les effets qu'amène le cours ordinaire des choses : il peut même quelquefois en produire qui sont entièrement nouveaux, et dans lesquels les lois de l'univers paraissent obéir aux besoins, aux passions, aux caprices de l'homme.

Si notre première étude est celle des instruments que nous avons reçus immédiatement de la nature, la seconde est celle des moyens qui peuvent modifier, corriger, perfectionner ces instruments. Il ne suffit pas qu'un ouvrier

connaisse les premiers outils de son art ; il faut qu'il connaisse également les outils nouveaux qui peuvent en agrandir, en perfectionner l'usage, et les méthodes d'après lesquelles ils peuvent être employés avec plus de fruit.

La nature produit l'homme avec des organes et des facultés déterminées : mais l'art peut accroître ces facultés, changer ou diriger leur emploi, créer en quelque sorte de nouveaux *organes*. C'est là l'ouvrage de l'éducation, qui n'est, à proprement parler, que l'art des impressions et des habitudes.

L'éducation se divise naturellement en deux : celle qui agit directement sur le physique, et celle qui s'occupe plus particulièrement des habitudes morales. Nous ne parlons ici que de la première.

On sait qu'une bonne éducation physique fortifie le corps, guérit plusieurs maladies, fait acquérir aux organes une plus grande aptitude à exécuter les mouvements commandés par nos besoins. De là, plus de puissance et d'étendue dans les facultés de l'esprit, plus d'équilibre dans les sensations : de là, ces idées plus justes et ces passions plus élevées, qui tiennent au sentiment habituel et à l'exercice régulier d'une plus grande force. Dans l'éducation physique, il faut comprendre sans doute le régime ; et non seulement le régime propre aux enfants, mais encore celui qui convient à toutes les époques de la vie : comme, sous le titre d'éducation morale, il faut comprendre également l'ensemble des moyens qui peuvent agir et sur l'esprit et sur le caractère de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Car l'homme, environné d'objets qui font sans cesse sur lui de nouvelles impressions, ne discontinue pas un seul instant son éducation.

Le régime est certainement une partie importante de la science de la vie ; et quand on le considère sous le rapport de son influence sur les facultés intellectuelles et sur les passions, on n'est pas étonné du soin particulier qu'y donnaient les anciens ; on doit seulement l'être beaucoup de voir combien, dans toutes les institutions modernes, on a négligé cette partie essentielle de toute bonne éducation, et par conséquent aussi de toute sage législation.

Quoique les médecins aient dit plusieurs choses hasardées touchant l'effet des substances alimentaires sur les organes de la pensée, ou sur les principes physiques de nos

penchants, il n'en est pas moins certain que les différentes causes que nous appliquons journellement à nos corps, pour en renouveler les mouvements, agissent avec une grande efficacité sur nos dispositions morales. On se rend plus propre aux travaux de l'esprit par certaines précautions de régime, par l'usage ou la suppression de certains aliments. Quelques personnes ont été guéries de violents accès de colère auxquels elles étaient sujettes, par la seule diète pythagorique ; et, dans le cas même où des délires furieux troublent toutes les facultés de l'âme, l'emploi journalier de certaines nourritures ou de certaines boissons, l'impression d'une certaine température de l'air, l'aspect de certains objets, en un mot, un système diététique particulier suffit souvent pour y ramener le calme, pour faire tout rentrer dans l'ordre primitif.

Ici, comme on voit, le régime se confond avec la médecine; et c'est effectivement à celle-ci qu'il appartient de le tracer. Mais la médecine proprement dite exerce une action, et produit, sous le même rapport, des effets avantageux qui ne méritent pas moins d'être notés. Elle agit en intervertissant l'ordre des mouvements établis : c'est pour les remettre dans une voie plus conforme aux plans originels de la nature ; et quand cet art, qui touche à de grandes réformes, aura porté dans ses méthodes la précision dont elles sont susceptibles, il ne sera plus permis de mettre en doute ses immédiates connexions avec toutes les parties de la philosophie et de l'art social.

Enfin, si l'on considère que les dispositions physiques se propagent par la génération ; que toutes les analogies et plusieurs faits importants, recueillis par d'excellents observateurs, semblent prouver, comme le remarque très bien Condorcet, qu'il en est de même, à plusieurs égards, des dispositions de l'esprit et des penchants ou des affections, il sera facile de sentir combien les progrès de la science de l'homme physique peuvent contribuer au perfectionnement général de l'espèce humaine.

(*Rapports du Physique et du Moral*, 1er Mémoire.)

Le perfectionnement de l'homme physique

Sans doute il est possible, par un plan de vie combiné

sagement et suivi avec constance, d'agir à un assez haut degré sur les habitudes même de la constitution ; il est par conséquent possible d'améliorer la nature particulière de chaque individu ; et cet objet, si digne de l'attention du moraliste et du philanthrope, appelle toutes les recherches du physiologiste et du médecin observateur. Mais si l'on peut utilement modifier chaque tempérament pris à part, on peut influer d'une manière bien plus étendue, bien plus profonde, sur l'espèce même, en agissant d'après un système uniforme et sans interruption sur les générations successives. Ce serait peu maintenant que l'hygiène se bornât à tracer des règles applicables aux différentes circonstances où peut se trouver chaque homme en particulier ; elle doit oser beaucoup plus ; elle doit considérer l'espèce humaine comme un individu dont l'éducation physique lui est confiée, et que la durée indéfinie de son existence permet de rapprocher sans cesse, de plus en plus, d'un type parfait, dont son état primitif ne donnait même pas l'idée ; il faut en un mot que l'hygiène aspire à perfectionner la nature humaine générale.

Après nous être occupés si curieusement des moyens de rendre plus belles et meilleures les races des animaux ou des plantes utiles et agréables ; après avoir remanié cent fois celles des chevaux et des chiens ; après avoir transplanté, greffé, travaillé de toutes les manières les fruits et les fleurs, combien n'est-il pas honteux de négliger totalement la race de l'homme ! comme si elle nous touchait de moins près ! comme s'il était plus essentiel d'avoir des bœufs grands et forts, que des hommes vigoureux et sains ; des pêches bien odorantes ou bien des tulipes tachetées, que des citoyens sages et bons !

Il est temps, à cet égard comme à beaucoup d'autres, de suivre un système de vues plus digne d'une époque de régénération ; il est temps d'oser faire sur nous-mêmes ce que nous avons fait si heureusement sur plusieurs de nos compagnons d'existence ; d'oser revoir et corriger l'œuvre de la nature. Entreprise hardie ! qui mérite véritablement tous nos soins, et que la nature semble nous avoir recommandée particulièrement elle-même. Car n'est-ce pas d'elle en effet que nous avons reçu cette vive faculté de sympathie, en vertu de laquelle rien d'humain ne nous demeure étranger ; qui nous transporte dans tous les climats où notre

semblable peut vivre et sentir ; qui nous ramène au milieu des hommes et des actions des temps passés ; qui nous fait coexister fortement avec toutes les races à venir ? C'est ainsi qu'on pourrait à la longue, et pour des collections d'hommes prises en masse, produire une espèce d'égalité de moyens, qui n'est point dans l'organisation primitive, et qui, semblable à l'égalité des droits, serait alors une création des lumières et de la raison perfectionnée.

Et dans cet état de choses lui-même, il ne faut pas croire que l'observation ne pût découvrir encore des différences notables, soit par rapport au caractère et à la direction des forces physiques vivantes, soit par rapport aux facultés et aux habitudes de l'entendement et de la volonté. L'égalité ne serait réelle qu'en général : elle serait uniquement approximative dans les cas particuliers.

Voyez ces haras où l'on élève avec des soins égaux et suivant des règles uniformes une race de chevaux choisis : ils ne les produisent pas tous également propres à recevoir la même éducation, à exécuter le même genre de mouvement. Tous, il est vrai, sont bons et généreux ; ils ont même tous beaucoup de traits de ressemblance qui constatent leur fraternité : mais cependant chacun a sa physionomie particulière ; chacun a ses qualités prédominantes. Les uns se font remarquer par plus de force ; les autres par plus de vivacité, d'agilité, de grâce : les uns sont plus indépendants, plus impétueux, plus difficiles à dompter ; les autres sont naturellement plus doux, plus attentifs, plus dociles, etc., etc., etc. De même, dans la race humaine, perfectionnée par une longue culture physique et morale, des traits particuliers distingueraient encore sans doute les individus.

D'ailleurs, il existe sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, une grande différence entre l'homme et le reste des animaux. L'homme, par l'étendue et la délicatesse singulière de sa sensibilité, est soumis à l'action d'un nombre infini de causes : par conséquent rien ne serait plus chimérique que de vouloir ramener tous les individus de son espèce à un type exactement uniforme et commun. Les hommes, tels que nous les supposons ici, seraient donc également propres à la vie sociale ; ils ne le seraient pas également à tous les emplois de la société : leur plan de vie ne devrait pas être absolument le même ; et le tempérament, comme la disposition personnelle des esprits

et des penchants, offrirait encore beaucoup de différences aux observateurs.

Or, ce sont les remarques de ce genre qui peuvent seules servir de base au perfectionnement progressif de l'hygiène particulière et générale. Car, soit qu'on veuille appliquer ses principes aux cas individuels, soit qu'on la réduise en règles plus sommaires, communes à tout le genre humain, il faut commencer par étudier la structure et les fonctions des parties vivantes : il faut connaître l'homme physique pour étudier avec fruit l'homme moral ; pour apprendre à gouverner les habitudes de l'esprit et de la volonté par les habitudes des organes et du tempérament. Et plus on avancera dans cette route d'amélioration, qui n'a point de terme, plus aussi l'on sentira combien l'étude qui nous occupe est importante : de sorte qu'un des plus grands sujets d'étonnement pour nos neveux sera sans doute d'apprendre que chez des peuples qui passaient pour éclairés, et qui l'étaient réellement à beaucoup d'égards, elle n'entra pour rien dans les systèmes les plus savants et dans les établissements les plus vantés d'éducation.

(*Rapports du Physique et du Moral*, 3e Mémoire).

Théorie de l'éducation

Le but général de l'association est le perfectionnement du bonheur de l'homme ; le but général de l'éducation est le perfectionnement des moyens par lesquels s'étend notre existence et peut s'accroître notre bonheur. L'homme est un être sensible, c'est-à-dire, capable d'être averti qu'il existe par une série de mouvements qui s'opèrent en lui, et par l'action des corps qui l'environnent, action que les lois de la nature font servir et rendent nécessaire au maintien de ces mouvements. L'exercice de nos organes est une suite de notre sensibilité ; à son tour, c'est par lui qu'elle est reproduite, c'est par lui qu'elle est entretenue. Il faut donc rapporter tous nos besoins à cette même sensibilité.

Mais, d'autre part, les moyens qui nous ont été donnés pour les satisfaire dépendent également de l'exercice de nos organes ; ou plutôt ils ne sont que cet exercice considéré sous de certains rapports, et dirigé d'après de

certaines lois, dont la nature surveille à notre insu l'exécution, ou d'après un plan que l'expérience et le raisonnement nous suggèrent : ainsi nos besoins et nos moyens se réunissent et se confondent à leur source. Ils sont les uns et les autres des émanations de la sensibilité, dernier fait auquel on puisse remonter dans l'étude de l'homme ; et l'on voit en ceci, comme dans tous les ouvrages de la nature, par quelle simplicité de ressorts elle produit tant d'effets si variés et si contraires en apparence, et comment tout s'y correspond, s'y compense, ou s'y nécessite dans une constante réciprocité.

Au premier coup d'œil, l'éducation semble avoir uniquement en vue la culture des moyens dont l'homme fut doué par l'auteur de son être ; mais, dans le fait, elle tend à développer ses besoins à peu près dans la même proportion ; et, d'après ce qui vient d'être dit, l'on voit facilement pourquoi les uns concourent autant que les autres à l'augmentation de ses jouissances. L'important n'est pas de resserrer ses besoins en deçà des limites de la nature, ni de donner à ses moyens une extension forcée qui l'embarrasse et la fatigue, mais de les maintenir dans un état de balancement et d'équilibre, de manière qu'ils croissent et décroissent toujours ensemble.

Maintenant, pour sortir de ces principes, qu'on peut qualifier d'abstraits, et dont l'immédiate application ne se fait peut-être pas sentir, je dis que l'éducation est la culture de l'homme ; c'est le développement de tout ce qui concourt à son existence ; c'est l'apprentissage de la vie, et l'art de la rendre plus complète et plus heureuse. Or, dans ce sens, l'homme est élevé par les lois mêmes qui le font vivre, par les phénomènes que ces lois produisent en lui, par cette chaîne non interrompue de sensations et de mouvements qui lui sont propres : il est élevé par les impressions successives et continuelles qu'il reçoit des objets extérieurs, et dont celles même qui paraissent produites à son insu déterminent toujours, dans les modifications de son être, des changements plus ou moins remarquables.

Mais ce n'est pas encore là ce qu'on entend proprement par éducation. Ce mot désigne la partie de la culture humaine qui peut être soumise à l'art, et sur laquelle les circonstances dépendantes des hommes ont une influence

certaine. Or, ces circonstances, qui peuvent être changées ou dirigées, embrassent la vie presque entière ; elles s'étendent à nos rapports le moins appréciables ; elles nous poursuivent jusque dans nos habitudes les plus intimes. Je veux dire que, directement ou indirectement, il est presque toujours possible d'altérer, de corriger, jusqu'à certain point, les relations de l'homme avec les objets qui l'environnent, ou d'affaiblir et de balancer les effets de ces relations : et quoique la nature se soit exclusivement réservé l'empire de quelques-unes ; quoique ses déterminations soient, à quelques égards, absolument invincibles ; quoiqu'il fût absurde de prétendre la contrarier, et que d'elle-même, peut-être sans aucune participation de notre part, elle sache nous former au rôle que son plan nous destine ; en un mot, quoique ses leçons, qui parlent à tous nos sens, doivent servir de règle pour celles que nous voulons nous donner à nous-mêmes, ou que nous recevons d'autrui ; l'éducation, considérée comme un art, est incontestablement un art très étendu ; son action sur l'existence physique et morale de l'homme est à peu près indéfinie ; les progrès méthodiques dont il est susceptible sont absolument incalculables ; et je n'hésite point d'assurer hardiment que nulle part encore l'expérience n'a montré, même de loin, tous les avantages qui peuvent en résulter pour le bonheur des individus, et pour la prospérité des grands corps sociaux, qui seuls en garantissent la durée.

L'homme est, dis-je, le disciple des forces vivantes qui l'animent, lesquelles produisent en lui des mouvements dont il est averti, tantôt par des sensations immédiates qui les accompagnent, tantôt par d'autres sensations plus éloignées ou moins distinctes, mais qui cependant dérivent de la même source. Il est également, et bien plus encore peut-être le disciple de tous les objets de la nature avec lesquels il peut avoir quelque relation, c'est-à-dire, qui peuvent agir sur ses organes. Mais le but immédiat de son éducation n'est autre chose que la connaissance de ces objets ; ils en sont donc à la fois le terme et le moyen. Il ne lui importe pas également de les connaître tous, plusieurs lui sont et lui resteront éternellement étrangers ; c'est sans inconvénient qu'ils lui restent inconnus ; il n'éprouve de la part de quelques autres qu'une action faible ou passagère ; des notions superficielles à leur égard

lui suffisent. Les seuls qu'il ait besoin de connaître sous toutes leurs faces, sont ceux qui doivent renouveler fréquemment sur lui leurs impressions, ceux avec lesquels il se trouve dans un commerce constant, ceux dont les rencontres sont capables de lui causer des dommages sensibles, ou de lui procurer de notables avantages. Voilà sans doute la matière principale de ses observations et de ses études : mais aussi voilà ce que la nature met toujours soigneusement à sa portée, autant à peu près que ses besoins l'exigent.

L'art ne consiste pas à dédaigner et repousser les sages dispositions de la nature ; il consiste au contraire à les adopter avec choix, à les imiter avec adresse, à les combiner avec intelligence. De tous les objets dont l'homme doit vivre entouré, celui sans doute qu'il lui est le plus essentiel de bien connaître, avec lequel ses rapports sont les plus étendus, et qui nécessairement influe le plus sur son existence, c'est l'homme : c'est avec l'homme qu'il commerce sans cesse, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui qui l'enlève de la scène du monde. Susceptible de vivre dans autrui et par autrui, cette qualité distinctive qui l'incorpore, pour ainsi dire, avec toute son espèce, et qui fait la principale force de la chaîne sociale, lui défend de mener une vie isolée. S'il est perfectible, c'est par des communications de pensées ; s'il est heureux, c'est par des communications de sentiments; et ses plus grands maux lui viennent des faux rapports qui s'établissent entre lui et ses semblables.

Cela posé, l'art de coexister convenablement avec eux est la partie fondamentale de l'éducation ; et cet art, comme tous les autres, étant le fruit de l'exercice, ne s'apprend qu'au milieu des hommes. Chez les nations simples, il est presque le seul moyen de jouissances ; chez les nations civilisées, il devient un besoin journalier et pressant ; chez les peuples libres, il entre en quelque sorte dans les devoirs du citoyen. A toutes les époques de la vie du genre humain, sous toutes les institutions sociales, au fond des forêts et des déserts incultes, ou dans les campagnes fertilisées par le travail, sous le chaume des hameaux ou dans le sein des grandes villes, l'homme ne s'élève point sans le concours des hommes : il serait absolument impropre à la plus importante de ses fonctions.

Mais peut-il s'établir de véritables relations morales entre l'enfance et les périodes de la vie qui s'en éloignent considérablement ? La société de l'enfant et de l'homme fait, de l'adolescent et du vieillard, peut-elle être fondée sur l'union de ces âmes, si dissemblables dans leurs goûts et dans leurs passions ? Non, sans doute. L'enfant a besoin de son père pour le secourir et le défendre ; il a besoin de sa mère pour le nourrir, pour le soigner, pour le soulager dans les continuelles infirmités du premier âge : mais les besoins de son cœur le portent vers les enfants comme lui ; un doux penchant le fait sourire à leur aspect ; c'est avec eux qu'il aime à jouer ; c'est avec eux qu'il aime à se développer et vivre. Qu'y a-t-il de commun entre sa vie et celle des êtres dont il ne saurait partager les désirs, et qui ne peuvent plus s'associer à ses affections naissantes ? Il semble qu'à l'entrée de la carrière, quand nous ne sommes pas en état de faire des choix raisonnés, l'instinct, par une espèce de plan machinal, nous rapproche, par préférence, des êtres qui peuvent faire route, et la terminer avec nous.

Mais il y a plus : l'instinct choisit ici comme l'instituteur le plus sage et le plus profond. Ce que nous apprenons des enfants de notre âge est d'une tout autre importance que ce que nous apprendrions des personnes plus expérimentées ; ou plutôt, avec les premiers, nous nous élevons véritablement, nous acquérons des idées justes, la nature fait éclore dans nos cœurs tous les germes des sentiments droits, elle nous plie par degrés à toutes les habitudes de la morale, au moyen de la mutuelle indépendance où nous laisse encore l'ignorance des chimères du monde ; avec les autres, nous n'entendons que des choses au-dessus de notre intelligence, nous nous accoutumons à recevoir sans examen, à répéter sans jugement des mots vagues, dépourvus pour nous de toute signification. Nos âmes se glacent et se dessèchent dans un commerce qui ne leur inspire rien ; et, tandis que nous perdons un temps si précieux pour la culture de cette aimable qualité, qui, confondant notre existence avec celle de nos semblables, nous rend tout à la fois et plus habiles à les connaître, et plus propres à leur plaire, et plus susceptibles de goûter tout le charme des communications sociales, nous perdons également les plus irréparables occasions de développer en nous ces sentiments bienveillants et expansifs qui for-

ment la base de toutes les vertus, et qui sont comme les garants de la fidélité des relations que la nature détermine, ou que les conventions établissent entre les hommes.

(*Travail sur l'éducation publique*, 3e Discours).

L'éducation de la liberté.

Dans l'esclavage, l'homme ne peut avoir ni lumières, ni vertus ; mais tant que la cruelle nécessité l'y retient, il n'a besoin ni des unes ni des autres : les lumières aggraveraient sa situation ; les vertus y seraient déplacées. Mais sous le régime de la liberté, ses rapports deviennent plus étendus ; tous ses mouvements prennent une activité singulière, ses passions acquièrent une énergie qui veut être dirigée : ce n'est plus cet engourdissement et cette paix de mort qui nous présentent de grands empires sous l'image de vastes tombeaux. Les peuples libres vivent et se meuvent : il faut qu'ils apprennent à se servir des forces dont ils ont recouvré l'usage. La science de la liberté n'est pas si simple qu'elle peut le paraître au premier coup d'œil : son étude exige des réflexions ; sa pratique, des préparations antérieures ; sa conservation, des maximes mesurées, des règles inviolables et plus sévères que les caprices même du despote. Cette science est intimement liée à tous les grands travaux de l'esprit et à la perfection de toutes les branches de la morale. Or, messieurs, c'est d'une bonne éducation publique seulement que vous devez attendre ce complément de régénération qui fondera le bonheur du peuple sur ses vertus, et ses vertus sur ses lumières.

Il est inutile de vouloir faire sentir l'importance de l'éducation en général. L'on a vu dans tous les temps, et l'on a dit dans toutes les langues, que les habitudes gouvernent le genre humain. Or, l'art de l'éducation n'est que celui de faire prendre aux hommes les habitudes qui leur seront nécessaires dans les circonstances auxquelles ils sont appelés. Tous les législateurs anciens se sont servis de l'éducation publique comme du moyen le plus propre à maintenir et à propager leurs institutions. Quelques-uns d'entre eux ont regardé la jeunesse comme le domaine de la patrie, et n'ont laissé aux pères et mères que la satis-

faction d'avoir produit des citoyens. C'est dans le premier âge qu'ils ont voulu jeter les semences de la moisson sociale. Les sectaires de tout genre, pour effacer les opinions déjà reçues, ou pour étendre et perpétuer celles qu'ils prêchaient aux hommes, se sont adressés d'abord aux âmes mobiles, susceptibles, comme les enfants, de nouvelles impressions. Bientôt ils se sont emparés des enfants eux-mêmes, qu'ils ont façonnés d'après leurs vues, et plus ou moins habilement, suivant les époques.

Mais les législateurs anciens cherchaient tous à donner à leurs peuples une tournure particulière, et ne prétendaient souvent à rien moins qu'à les dénaturer, pour ainsi dire, et à leur faire prendre des habitudes destructives de toutes nos dispositions originelles. D'autre part, les sectaires, pour mettre leurs intérêts à l'abri de tout examen, et n'ignorant pas que leur empire, fondé sur les émotions superstitieuses, devait être maintenu par les mêmes moyens qui servaient à l'établir, se sont efforcés de prévenir tout développement de la raison ; et, pour la retenir à jamais dans leurs chaînes, ont environné de prestiges cet âge tendre, dont les impressions gouvernent toute la vie.

Quant à vous, messieurs, vous n'avez pas d'opinions favorites à répandre ; vous n'avez aucune vue particulière à remplir : votre objet unique est de rendre à l'homme l'usage de toutes ses facultés, de le faire jouir de tous ses droits, de faire naître l'existence publique de toutes les existences individuelles librement développées, et la volonté générale de toutes les volontés privées, constantes ou variables, suivant qu'il plaira aux circonstances. En un mot, dans vos principes, les hommes doivent être ce qu'ils veulent, vouloir ce qui leur convient, et faire toujours exécuter ce dont ils sont convenus. Il ne s'agit donc point d'élever un édifice éternel (1), mais de mettre toutes les générations à portée de s'entendre facilement pour régler leurs intérêts comme bon leur semblera. Il ne s'agit point de

(1) S'il est fondé sur la nature de l'homme, l'on peut lui prédire une durée indéfinie ; car il n'y a plus que la raison qui soit douée d'une force suffisante pour le détruire. S'il est imparfait, elle le perfectionnera ; et ces corrections, bien loin de l'ébranler, le rendront d'autant plus solide, qu'elles en feront le modèle de toutes les réformes politiques. (C.)

faire contracter aux hommes certaines habitudes, mais de leur laisser prendre toutes celles vers qui l'opinion publique ou des goûts innocents les appelleront. Or, ces habitudes ne peuvent manquer de faire le bonheur des particuliers, en assurant la prospérité nationale.

(*Travail sur l'éducation publique*, 1er Discours).

Nécessité des fêtes Nationales.

L'homme a des besoins de plus d'un genre, qui veulent tous être satisfaits pour le complément de son existence. Les uns tiennent à la conservation de l'individu, à la propagation de l'espèce : ils constituent plus spécialement la partie physique de l'existence humaine ; les autres résultent des rapports sociaux qui s'établissent nécessairement entre des êtres sensibles réunis ; ils constituent le moral de l'homme, en prenant ce mot dans son sens le plus étendu.

Ces derniers besoins se divisent encore en deux classes, dont la première comprend tous ceux qui doivent nécessairement être satisfaits, sans quoi les rapports des individus sont dénaturés, ou les relations de chacun d'eux avec le corps social totalement interverties dans leur mode et dans leur objet ; elle sert de base aux lois de la justice, et c'est à elle que ces lois se rapportent. Les besoins de la seconde classe dépendent d'une faculté qui n'est pas exclusivement propre à l'homme, mais qu'il paraît avoir reçue dans un degré plus éminent que les autres animaux ; j'entends celle de partager les affections de tous les êtres, et particulièrement de ses semblables. C'est de là que naissent tous les sentiments de bienveillance, l'enthousiasme de l'amitié, le dévouement à la patrie ; enfin, toutes les passions douces ou sublimes qui donnent son véritable prix à la vie, et qui, d'après l'admirable plan de l'auteur des choses, nous font trouver notre bonheur le plus pur dans ce qui peut augmenter celui des autres. Cette faculté, qui nous identifie avec toute l'espèce humaine, est peut-être encore plus que les premiers besoins le principe de notre sensibilité ; et comme, d'autre part, elle est également la cause de ce penchant à l'imitation qui nous rend susceptibles de toute sorte d'habitudes nouvelles, et constitue l'extrême perfectibilité de notre nature, il s'ensuit que les

lois mêmes de notre existence, après avoir déterminé la formation de la société, indiquent et préparent tout à la fois les principales jouissances que nous devons chercher dans son sein.

Les besoins physiques sont impérieux, mais ils sont très bornés : leur satisfaction ne souffre aucun retardement, mais elle est extrêmement facile ; et pourvu qu'on les satisfasse, n'importe comment, le bien-être réel qui en résulte est à peu près le même. Ce n'est donc point sur eux qu'on doit fonder l'extension du bonheur des hommes. Mettons ces besoins à couvert, parce qu'ils en sont une condition nécessaire ; mais cherchons ailleurs une base qui lui fournisse plus de latitude ; cherchons d'autres moyens de verser sur la vie tout le charme qu'elle comporte. La vie ne peut pas être regardée comme un bien par elle-même : elle n'est que la place des affections dont nous sommes susceptibles. C'est donc surtout par le côté qui les admet en plus grand nombre, et dans un degré d'énergie plus indéfini, qu'il faut agir sur nous, si l'on veut que nous puissions dire en arrivant au terme fatal : Nous avons vécu.

On est obligé de convenir que l'accomplissement de ce but heureux ne dépend point uniquement du législateur ; mais ce que le législateur ne fait pas en masse, le moraliste le fait en détail. Celui-ci vient porter dans le cœur des individus, ou dans le sein de la vie domestique, les mêmes principes salutaires que le premier a placés dans la grande association. Le moraliste corrige les maux dont le législateur n'a pu délivrer entièrement les choses humaines ; il confirme les biens que les institutions publiques ont augmentés ; il augmente ceux qui se sont dérobés à leur influence. Quand ces deux fonctions se trouvent réunies dans les mêmes mains, ou quand elles sont dirigées par le même esprit, leurs effets sont bien plus sensibles encore ; alors paraissent ces grands phénomènes sociaux, qui nous montrent de quelles vertus l'homme est capable, à quelles jouissances la nature le destine ; comme les absurdes législations et les gouvernements tyranniques prouvent jusqu'à quel point d'avilissement et de misère il est possible de ravaler de grandes nations qui couvrent les plus heureuses et les plus fertiles contrées.

Voilà, messieurs, ce qui fit jouer un si beau rôle à quel-

ques petites peuplades de la Grèce, dont l'histoire est encore la seule véritablement instructive, je pourrais dire, la seule lisible. Les philosophes, qui les avaient éclairées par leurs écrits, furent choisis pour rédiger leurs lois. La Crète dut les siennes à Minos, Sparte à Lycurgue, Athènes à Solon ; les disciples de Pythagore organisèrent tous les petits États de la Grande-Grèce, et même cette fatale république romaine, qui devait donner si longtemps des fers à toute la terre, puisque Numa, son législateur, était sorti de la même école. Voilà ce qui promet de plus grands avantages encore à l'empire français, dont les nouvelles lois ont été préparées par les travaux des sages, et prononcées par des hommes dont plusieurs recevront ce titre de la postérité.

Mais entre ces institutions anciennes, et le système philosophique dont vous avez tenté l'entière exécution, il existe plusieurs différences remarquables, dont les plus importantes attestent les progrès de la raison dans les derniers siècles ; mais dont quelques-unes aussi, je l'avoue, me paraissent à l'avantage des premières époques de lumière et de liberté.

C'est de nos jours seulement que les procédés de l'esprit ont été recherchés avec exactitude, démontrés avec précision ; que la route des découvertes utiles dans tous les genres a été tracée d'une manière ineffaçable, pour rester à jamais ouverte aux hommes susceptibles d'une attention commune. C'est de nos jours que toutes les connaissances humaines ont commencé à se correspondre, à s'éclairer mutuellement ; qu'elles se sont organisées en ensemble, et que l'intelligence, perfectionnée par ce grand travail lui-même, a laissé sur toutes les colonnes de l'édifice des moyens sûrs de les compléter, inscrits en caractères visibles à tous les yeux. C'est de nos jours principalement que toutes les parties de la morale et de la politique sont venues se rallier autour de quelques principes généraux qui vous ont servi de guides dans vos discussions, et qui fournissent une règle fixe pour apprécier à l'avenir toutes les lois.

Les anciens s'étaient fait de bien fausses idées de la liberté, puisqu'ils avaient cru pouvoir la conserver en ayant des esclaves : ils avaient méconnu l'égalité naturelle des hommes, puisqu'ils la foulaient aux pieds d'une manière

si outrageante, et que leurs philosophes mêmes établissaient dans la nature une différence entre l'esclave et l'homme libre ; leur ignorance des vrais principes de la propriété se montre de toutes parts ; et, plus d'une fois, ils les violent légalement, sous prétexte de corriger la distribution trop inégale des fortunes ; enfin la sûreté publique n'avait point été perfectionnée parmi eux ; et l'on voit que dans les agitations populaires, dont leur histoire fournit tant d'exemples, la police avait peu de force pour contenir les violences, et que l'ostracisme, si nécessaire peut-être relativement aux opinions, allait frapper trop souvent sur les personnes et sur les propriétés.

Mais dans la connaissance des hommes, dans l'art de les diriger, presque en se jouant, vers un but quelconque, de produire les plus grands effets par les plus petits moyens, aucun législateur, aucun gouvernement moderne ne peut leur être comparé. Zaleucus veut arrêter les progrès du luxe dans la ville de Locres : il fait proclamer une loi qui permet aux baladins et aux femmes de mauvaise vie de porter de riches habits et des broderies d'or et d'argent. Des statues se trouvent souillées dans une place publique de Lacédémone ; quelques étrangers, arrivés récemment de Chio, sont convaincus d'être les auteurs du fait : le lendemain paraît un édit des éphores qui donne aux habitants de cette île le droit de commettre librement toutes sortes d'infamies. Léonidas, à la tête des trois cents Spartiates, qui défendirent si héroïquement le passage des Thermopyles, ordonne à ses soldats de se parer et de se parfumer comme pour un jour de fête. Ces mêmes héros, avant de quitter leurs foyers, certains qu'ils allaient à une mort inévitable, avaient célébré d'avance leurs propres obsèques, par des jeux funèbres, en présence de leurs pères, de leurs mères et de leurs amis. Dans une circonstance calamiteuse, Fabricius part à la tête d'une petite armée sur laquelle repose le salut de la république romaine : il fait jurer à ses soldats, non de vaincre ou mourir, il leur fait jurer *de revenir vainqueurs*.

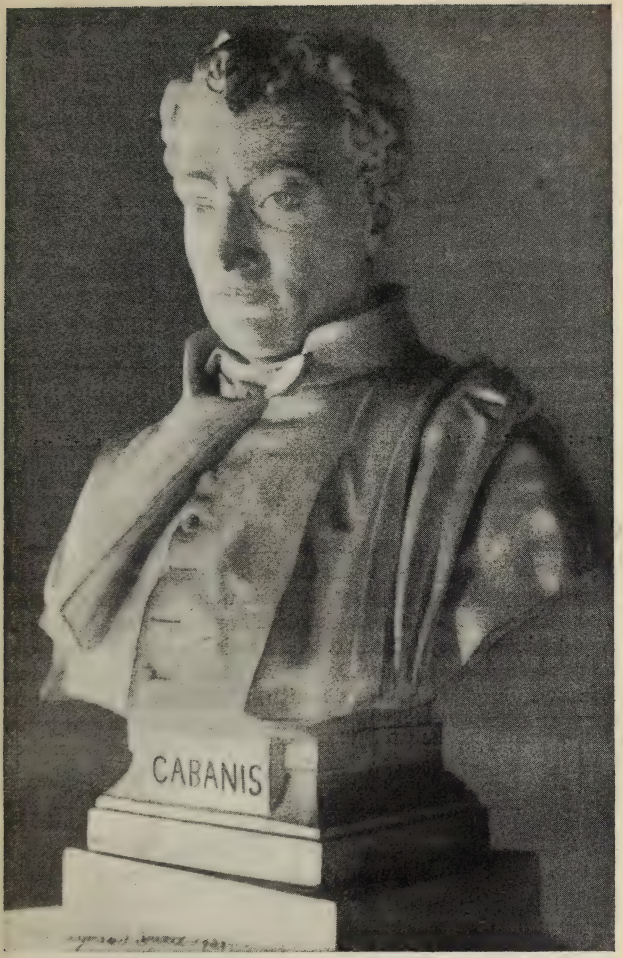
Jusqu'ici, messieurs, vos institutions portent l'empreinte de la froide sagesse, de la justice, de la vérité ; mais il y manque peut-être encore ce qui saisit l'homme par tous les sens, ce qui le passionne, ce qui l'entraîne. Vous avez assuré ses premiers besoins en lui rendant l'usage libre de toutes

ses facultés, en protégeant tous ses travaux, en créant des forces qui veillent à sa sûreté personnelle : vous avez établi ses vrais rapports avec ses concitoyens ; vous avez pourvu à ce que ces rapports ne pussent jamais être violés impunément. Par vous, la loi reprend tous ses attributs, ce bandeau qui lui voile les personnes, cette balance qui pèse indifféremment les faits et dicte les jugements, ce glaive qui représente la force publique armée pour le maintien de l'ordre : en un mot, vous vous adressez à la raison sévère, à l'impassible équité ; et vous en prenez le ton et le langage. Mais ce caractère, le plus essentiel à toute législation, n'en maintiendrait peut-être aucune durant une certaine suite d'années.

L'homme, en sa qualité d'être sensitif, est mené bien moins par des principes rigoureux, qui demandent de la méditation pour être saisis sous toutes leurs faces, que par des objets imposants, des images frappantes, de grands spectacles, des émotions profondes. Ces émotions lui rendent toujours son existence actuelle plus chère, en la lui faisant sentir plus vivement ; et par ce moyen, l'on pourrait le passionner pour une organisation sociale entièrement absurde, injuste, et même cruelle ; je dis plus, lui faire trouver du bonheur dans ce misérable état de choses. Les exemples viennent en foule à l'appui de cette assertion ; mais l'abolition de la servitude monacale étant irrévocable, ce n'est plus ici le lieu de les rappeler.

L'homme, dis-je encore une fois, obéit plutôt à ses impressions qu'au raisonnement. Ce n'est pas assez de lui montrer la vérité : le point capital est de le passionner pour elle ; c'est peu de le servir dans les objets de nécessité première, si l'on ne s'empare encore de son imagination. Il s'agit donc moins de le convaincre que de l'émouvoir ; moins de lui prouver l'excellence des lois qui le gouvernent, que de les lui faire aimer par des sensations affectueuses et vives, dont il voudrait vainement effacer les traces, et qui, le poursuivant en tous lieux, lui présentent sans cesse l'image chère et vénérable de la patrie.

Pardon, messieurs, si je vous arrête aussi longtemps sur une considération dont les théoriciens ne semblent pas avoir tenu compte : malgré leurs calculs sur le progrès des lumières, malgré les effets rapides et sûrs qu'ils leur supposent avec beaucoup de fondement, je persiste tou-



CABANIS.

Buste de la Faculté de Médecine de Paris. — Photographie communiquée par M. Noé Legrand.

jours à la regarder comme très importante, comme très féconde en vérités pratiques. Et si, dans le fait, elle est rigoureusement applicable aux individus, elle l'est bien plus encore aux nations prises collectivement, surtout à la nation française, qui, propre à la culture de tous les talents, et capable de toutes les vertus, est en même temps, s'il m'est permis de le dire, douée d'une mobilité si grande, que pour tenir à ses travaux, pour conserver ses goûts et ses meilleures qualités, elle paraît avoir besoin de les transformer en passions, et de les environner toujours de quelques prestiges.

Or je dis, messieurs, que vous ne pouvez vous dispenser de jeter un regard sur cette partie essentielle de votre mission ; et j'ajoute que, par une bonne organisation des fêtes nationales, vous commenceriez à remplir utilement l'objet politique et moral dont je viens de vous parler,

(*Travail sur l'Education publique*, 2e Discours).

Essai d'Esthétique

D'abord, l'histoire des lettres et des arts nous eût appris que la faible partie de leur théorie générale sur laquelle on a jeté quelques lumières, les doit uniquement à des philosophes occupés de l'étude de l'homme, c'est-à-dire de l'étude de son entendement et de celle de ses passions, qui ne peut en être séparée. Depuis Aristote jusqu'à Beccaria, Diderot, Helvétius, Burke, Smith, etc., tout ce qu'on a dit de sensé sur les véritables principes des arts d'imitation, est le fruit de cette même philosophie dont l'ignorance méconnaît les bienfaits, et que l'irréflexion regarde presque comme étrangère à la conduite de la vie, à la direction des besoins, au perfectionnement des plaisirs. En partant des faits, et en saisissant leurs conséquences les plus incontestables, nous aurions vu peut-être aussi pourquoi les principes de l'art du raisonnement doivent être éclaircis avant ceux des arts d'imitation, quoique les uns et les autres découlent de la même source ; et pourquoi le génie de Pascal, faute d'avoir reconnu les véritables causes de la certitude, n'avait jamais pu tracer, comme il le déclare lui-même, *les règles de la persuasion*, lui qui se croyait en état d'assujettir *la démonstration* à des procédés sûrs, et

qui, en traitant les sujets les plus obscurs et les plus épineux, avait fait preuve de la plus grande sagacité, et de la plus grande force de raisonnement.

Aristote avait dit au sujet des figures : *Nous aimons à voir une chose dans une autre :* principe fécond, d'où sortent immédiatement presque tous les moyens de rendre l'imitation de la nature plus frappante, et de laisser les plus durables souvenirs des impressions qu'on a voulu produire par elle. La philosophie moderne dit que, *juger*, c'est reconnaître *qu'une idée est dans une autre ;* que raisonner est porter une suite de jugements, dans chacun desquels la condition ci-dessus se trouve remplie, et qui nous conduisent à une conclusion résultante des termes mêmes de la question, mais inaperçue auparavant.

Si Aristote et la philosophie moderne ont également raison, comme je le crois, voilà deux principes importants : l'un, dans la recherche et la démonstration de la vérité ; l'autre, dans la poésie, dans l'éloquence, et, par analogie, dans tous les arts d'imitation qui se trouvent ramenés à la même origine. Leur seule différence est que le raisonneur, ou celui qui porte un jugement, doit trouver qu'une idée est véritablement et complètement contenue dans celle d'où il la fait sortir, tandis qu'il suffit au poète et à l'orateur que le rapport établi entre deux objets par son expression ait assez de réalité et d'importance dans la nature des choses pour qu'il ne paraisse pas puéril ou forcé. De sorte que la différence, mieux déterminée encore, se réduit à nous faire voir que la raison et l'imagination n'ont pas le même but. L'une veut porter la conviction dans tous les esprits justes ; l'autre veut produire beaucoup d'impression sur tous les hommes bien organisés. D'où il résulterait peut-être enfin que, dans l'état de perfection où peuvent atteindre toutes les facultés intellectuelles et morales, la *persuasion* serait toujours unie à la *conviction*, qu'on ne pourrait émouvoir que par la vérité, qu'elle se prêterait sans peine à tous les ornements de la plus riche imagination, et qu'une fois reconnue et sentie, elle passionnerait aussi profondément les hommes, que de brillantes erreurs les enflamment et les agitent tous les jours.

En partant d'idées établies par quelques-uns des philosophes modernes, on peut remonter, je crois, plus haut qu'on n'a fait jusqu'à présent, pour reconnaître et assigner

la cause du plaisir que nous font éprouver les chefs-d'œuvre de l'art.

La nature des sujets que chaque art peut traiter avec avantage est déterminée par les moyens qu'il emploie ; ceux-ci dépendent, à leur tour, du caractère de l'organe auquel chaque art doit s'adresser pour produire les impressions qui lui sont propres, et, pour l'ordinaire, ces deux genres de circonstances réunis lui tracent sa route et lui marquent son but.

Tout art ne peut pas traiter toute espèce de sujets, ou, lorsqu'un même sujet peut être traité par différents arts, ce n'est qu'autant que chacun d'eux se l'approprie, en le considérant sous un point de vue particulier. Or, ce point de vue est toujours déterminé par le caractère des impressions que cet art a pour objet de produire, et conséquemment par celui des moyens qu'il met en usage pour y parvenir. Il faut donc étudier d'abord le caractère des impressions propres à chaque organe, c'est-à-dire, non seulement la manière dont elles sont produites, mais aussi leur degré de force, la durée de leur persistance, leur nature vague ou précise, les associations et les modifications dont elles sont susceptibles ; enfin, le genre de traces qu'elles laissent ou dans la mémoire de l'organe lui-même, ou dans la mémoire commune destinée à conserver et à rappeler tous les genres de sensations.

Un organe peut, en outre, recevoir des impressions très différentes, à raison des causes diverses qui les produisent. Ainsi, par exemple, les corps solides, qu'on peut observer de près et soumettre au jugement du tact comme à l'examen de l'œil, n'agissent pas de la même manière sur ce dernier organe, que lorsqu'ils sont vus dans le lointain. Aussi le sculpteur, dont les ouvrages tirent toute leur beauté de l'harmonie des formes extérieures, produit sur l'œil d'autres impressions que le peintre, qui met en usage, pour arriver au même but, la magie de la perspective et l'heureux emploi de la lumière et des couleurs. Les vers de Virgile ou de Racine, dont l'admirable harmonie ne fait que rendre plus vives et plus frappantes les idées qu'ils expriment, nous causent des impressions très différentes sans doute de celles que nous éprouvons en écoutant la musique de Pergolèse, de Sacchini, de Haydn ou de Mozart, etc. La musique est presque toute en accents ; elle n'exprime

guère que des sentiments directs, et ne fait entrevoir que les idées qui en naissent immédiatement ; ses combinaisons les plus savantes ont toujours une série plus ou moins étendue d'accents pour motif et pour point d'appui : son langage est donc plus vague ; mais il parle plus immédiatement à la faculté sentante. L'harmonie des plus beaux vers a des effets moins directs et moins enivrants ; mais le caractère précis et détaillé des idées, des images ou des sentiments que la poésie retrace et développe, ajoute beaucoup au plaisir de l'oreille, par celui de l'esprit, et laisse dans la mémoire des traces plus durables, parce qu'elles sont plus distinctes.

Enfin les arts, comme la peinture et la sculpture, qui ne peuvent saisir dans les objets et dans leurs expressions qu'un seul moment indivisible, forcés d'y mettre tout le passé et tout l'avenir, ont un grand désavantage, comparés à d'autres arts qui peuvent disposer une série de faits, d'images ou de sentiments, les développer dans un ordre successif, et préparer ou fortifier l'impression de chaque trait, par l'impression de tous ceux qui le précèdent, et dont il peut, en quelque sorte, être regardé comme le résultat.

De ces considérations et de plusieurs autres analogues, qu'il serait trop long de détailler dans ce moment, découlent plusieurs importantes conclusions sans la connaissance desquelles on n'a jamais que des idées très incertaines, ou même très fausses, des arts. Par exemple il est aisé de voir pourquoi, malgré l'axiome d'Horace, *ut pictura poesis erit*, la poésie et la peinture diffèrent essentiellement, et par le caractère des impressions, et par la manière de les produire, et par le choix des sujets, ou du moins par le point de vue particulier sous lequel chacune d'elles doit considérer un sujet qui paraîtrait absolument le même à l'observateur inattentif. On voit pourquoi la poésie, dont les images et les expressions ne peuvent jamais être aussi directes, aussi précises, aussi fixes que celles de la peinture et de la sculpture, produit cependant des effets auxquels ces dernières ne doivent pas prétendre ; et pourquoi la musique, qui, sous certains rapports, ne peut produire presque aucun des effets propres à la sculpture et à la peinture, lutte avec avantage, sous quelques autres, avec la poésie elle-même. On voit aussi pourquoi le caractère très vague des impressions qu'elle retrace et qu'elle

fait naître, la rend plus propre aux temples qu'au théâtre....

Et, revenant à notre sujet, ne verrons-nous pas, mon ami, que s'il naissait deux arts d'imitation, uniquement fondés sur les impressions du tact et sur celles de l'odorat, les jouissances qu'ils pourraient nous procurer se trouveraient, si l'on peut parler ainsi, aux deux extrémités de la chaîne des sensations, les unes étant ce que nous pouvons percevoir de plus déterminé, de plus précis, de plus fixe, les autres ce que nous pouvons sentir de plus vague, de plus léger, de plus fugitif ?

La théorie de la formation des idées et de leur développement peut seule nous dévoiler les motifs de beaucoup de règles, devinées en quelque sorte par le génie, plutôt que découvertes par l'analyse, ou démontrées par une suite de raisonnements incontestables ; elle seule surtout peut nous mettre en état de les coordonner entre elles, et avec d'autres dont elles sont des conséquences, et auxquelles on n'a peut-être pas même songé qu'elles pussent être rapportées un jour. Ainsi, par exemple, si la règle de l'unité d'intérêt est vraie, cette théorie nous apprend pourquoi et jusqu'à quel point elle l'est. Il en est de même du principe établi par Locke, touchant la nécessité de la liaison des idées et le rappel naturel des unes par les autres, principe duquel dérivent toutes les règles accessoires, relatives à l'exposition des faits, aux transitions, à l'ordre et à la distribution des raisonnements, au choc et à la fluctuation des sentiments passionnés. Il en est de même encore de cet autre principe, développé par Beccaria, qui réduit tout l'artifice du style à celui des combinaisons capables de réveiller la plus grande quantité possible d'impressions simultanées. Enfin, qu'on y joigne l'idée de Burke et d'Helvétius, qui voient dans l'effet du sublime une espèce de terreur (idée incontestable en elle-même, mais qui n'a pas encore été ramenée aux termes de l'exacte vérité), et l'on verra clairement que, sans la connaissance approfondie des procédés de l'intelligence, nous ne pouvons bien concevoir tous ces principes, règles, ou axiomes, en apparence si incohérents, qu'il nous est même impossible d'imaginer à quelle théorie générale ils se rattachent ; et, quoique nous sentions vaguement qu'ils peuvent être vrais à certains égards, ou jusqu'à un certain point, il nous est presque également difficile d'assigner les circonstan-

ces et les limites hors desquelles ils sont ou deviennent faux.

Mais si, pour établir enfin quelque chose de solide dans la théorie des arts, la connaissance des impressions directes et de la formation des idées ou des sentiments qu'elles produisent, est absolument nécessaire, l'étude et l'observation délicate des impressions sympathiques sont peut-être plus indispensables encore. Smith l'a bien fait sentir dans sa *Théorie des sentiments moraux*, qui renferme les remarques les plus fines et les plus justes sur les arts, et dont la lecture n'est pas moins instructive pour le poète, le peintre ou le musicien, que pour le philosophe qui étudie la nature humaine. Mais, jusqu'à ces derniers temps, le mécanisme de la sympathie, qui n'est qu'une des circonstances de la sensibilité, n'a pu être développé d'une manière satisfaisante. La théorie adoptée sur cette matière, par plusieurs des philosophes écossais, et notamment par Smith, offre quelques lacunes importantes, et même quelques inexactitudes ; de sorte qu'en avançant avec eux dans la même route, on se trouve bientôt environné d'une espèce de nuage mystérieux, qui obscurcit ou dénature beaucoup d'idées très simples, et l'on n'a presque plus aucun moyen de reconnaître si cette route est celle de la vérité ou celle de l'erreur.

Mais vous le savez bien, mon ami, je ne puis avoir le dessein d'entamer encore une nouvelle discussion sur cet objet. Je ne prétends même pas faire voir, dans ce moment, quel genre de secours le poète, l'orateur, le musicien peuvent tirer des impressions sympathiques, et quels sont les moyens de l'entreprendre avec succès ; mais quelques courtes réflexions peuvent faire sentir combien il est essentiel d'étudier profondément cette partie des affections humaines et combien la beauté des compositions de tout genre dépend de l'habileté de l'auteur à manier ce puissant ressort, et de la justesse avec laquelle il en pressent et en calcule les effets.

Un homme n'agit sur les autres, ou ne leur fait partager ses idées et ses sentiments, qu'en se mettant avec eux dans un état de sympathie qui fasse sentir et penser ceux qui écoutent ou regardent, en commun avec celui qui parle ou qui se sert de tout autre langage, soit naturel, soit artificiel. Ce qui se passe à cet égard dans la plus insignifiante

conversation, a lieu de la même manière dans les discours les plus étudiés. C'est ainsi que les chefs-d'œuvre de l'éloquence et de la poésie produisent tous leurs effets ; et c'est encore ainsi que le peintre, le sculpteur, le musicien s'emparent de l'attention du spectateur ou de l'auditeur, et font passer dans son âme l'idée ou les sentiments qu'ils ont en vue de lui communiquer. S'emparer de la faculté sympathique est une condition indispensable à tous les arts ; mais ce talent lui-même tient toujours au sentiment de la convenance. L'artiste doit choisir un sujet convenable, c'est-à-dire capable d'intéresser les personnes auxquelles il destine son ouvrage ; les développements et les détails en doivent convenir au sujet ; la manière de le traiter doit convenir et aux détails ou développements, et au sujet, et à ces mêmes personnes dont l'artiste veut captiver l'attention et l'intérêt. Ces trois convenances doivent se retrouver dans toutes les productions des arts, pour que l'auditeur ou le spectateur charmé s'associe aux idées et aux sentiments de l'auteur ; mais la délicate observation de chacune d'elles a plus ou moins d'importance, suivant certaines circonstances, dans l'explication desquelles je dois éviter d'entrer maintenant.

C'est d'après cette vue générale de convenance qu'Horace dit :

Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi.

Mais, ne lui en déplaise, la leçon est un peu trop vague. Sans doute, il faut sentir sa propre douleur, pour la faire partager aux autres ; mais la manière de l'exprimer n'est pas toujours la même ; il ne suffit pas toujours de pleurer pour rendre sa douleur touchante : souvent elle touche d'autant plus qu'on a moins pleuré ; et même certaines douleurs ne sont partagées par les spectateurs, que lorsque celui qui les éprouve, sans les dédaigner entièrement, n'a pas l'air de vouloir les rendre l'objet de l'attention, et surtout celui d'une attention longtemps soutenue.

Vous voyez bien encore, mon ami, que tout cela, pour être suffisamment développé et prouvé, demanderait de plus longs détails.

Mais ici je trouve quelque chose de plus particulier, qui peut fournir à la doctrine de la sympathie quelques vues nouvelles, et à l'usage qu'on peut en faire dans les arts,

quelques moyens de plus, ou une explication moins vague et moins incomplète de certains effets produits.

Quand un homme est seul, il ne sympathise qu'avec lui-même, ou plutôt il est en relation avec tout l'univers ; tout se rapporte à lui, il est le centre de tout. Survient-il une seconde personne, ces deux individus sentent dès lors en commun : les relations qui s'établissent aussitôt entre eux les identifient (soit pour s'approuver mutuellement, soit pour se combattre) avec l'ensemble des idées et des sentiments qui forment l'existence morale de l'un et de l'autre. Un troisième, une quatrième, une cinquième personne arrivent successivement : les rapports changent encore, à chaque addition de nombre, jusqu'à ce que, l'arrivée d'un seul individu ne pouvant plus être aperçue par les autres, il faut que le nombre ajouté devienne plus considérable, ou que certaines circonstances rendent une seule personne capable de produire l'effet de plusieurs, pour que le changement de rapports continue dans la même progression.

Dans l'espèce d'évaluation des effets que beaucoup d'hommes réunis produisent les uns sur les autres, et dans le choix des moyens par lesquels on peut agir sur eux tous, le nombre de ces hommes est un élément qui doit être pris en grande considération. Les lumières et l'existence personnelle des individus ne doivent pas, sans doute, être négligées dans cette espèce de calcul ; mais l'expérience nous apprend que les règles qu'on serait tenté de tirer de ces circonstances ne sont presque aucunement applicables aux grandes assemblées, qui ont toutes le même caractère général.

Ce principe du nombre des auditeurs (et, par analogie peut-être, de celui des lecteurs) semble pouvoir suffire, à quelques égards, pour nous rendre compte des différences de style, de ton, de couleur, que la convenance impose dans les différents genres. Nous verrions pourquoi l'homme qui cause tête à tête ne doit point avoir le ton de celui qui prend part à la conversation dans un cercle ; ni l'homme de la société, le ton de l'orateur écouté par beaucoup d'hommes réunis ; et, lorsque Cicéron parlait autrement au sénat qu'en présence du peuple, c'était bien moins à raison de la différence de lumières reconnue dans ses auditeurs, qu'à raison du nombre très différent d'individus qu'il avait devant les yeux.

De là découleraient peut-être encore les règles des grands poèmes, comme l'épopée et la tragédie. La cause qui fait que nous y trouvons naturel un langage qui, dans le vrai, ne l'est pas, deviendrait sensible. Et, quant à l'épopée en particulier, dont les sujets doivent tenir à tout ce qu'il y a de plus intéressant pour le cœur humain, dont les peintures doivent retracer l'homme et l'univers, sous les points de vue les plus propres à élever et à coucher les âmes, et dont le récit ou les développements doivent offrir le tableau fidèle et complet des mœurs, des lumières, des passions de l'époque dont elle retrace les événements, ou de celle dans laquelle a vécu leur auteur, nous verrions plus évidemment encore pourquoi la composition doit en être majestueuse et simple, les idées profondes et non scientifiques, le style riche, harmonieux, imposant, mais toujours facile et naturel.

Toutes ces vues, ainsi que plusieurs autres qui en dépendent, ou qui s'y trouvent liées immédiatement, se seraient développées, pour ainsi dire d'elles-mêmes, par la simple analyse des ouvrages d'Homère, par leur comparaison avec ceux des plus grands poètes. Les choses qu'on doit admirer, comme celles qu'on peut blâmer, dans les uns et dans les autres, eussent également servi à prouver que la théorie des arts doit se fonder sur la connaissance méthodique de la nature intelligente et sensible, ou sur la théorie des impressions directes et des impressions sympathiques. Sans cela, je le répète, il est absolument impossible de remonter à la source des effets ; on ne peut même pas donner de base solide aux plus simples, et dont l'expérience a le mieux démontré la justesse.

Au reste, je n'ai point ici la prétention d'exposer dans leur ordre naturel les considérations fondamentales d'où naissent les principes des arts ; encore moins ai-je celle de rapporter ces considérations aux phénomènes observables de la sensibilité, et ces derniers aux lois de l'organisation humaine : mais j'ai voulu essayer de faire sentir quelle est la véritable source où l'on doit puiser ces principes, et de montrer par quelques exemples quel esprit me semble devoir diriger celui qui se livre à ce genre de recherches.

Je ne crains pas, en effet, de l'assurer : tant que ces idées premières n'auront point été éclaircies, la poétique des arts se trouvera réduite à quelques axiomes vagues,

à quelques règles empiriques, dont on ne voit point la liaison réciproque ; et l'on tournera toujours dans ce cercle étroit, sans pouvoir faire un seul pas en avant. Voilà pourquoi les seuls hommes qui aient jeté des lumières véritables sur ce sujet, ont tous été, comme vous le savez, mon ami, des observateurs profonds de la nature humaine : tous s'étaient occupés de l'étude de l'entendement, en même temps que de l'analyse des passions...

Vainement dirait-on que toutes ces recherches de théorie sont inutiles aux progrès des arts ; que leurs chefs d'œuvre sont les fruits du génie, et non le produit des règles ; que les règles sont tracées d'après les chefs-d'œuvre, et ne font le plus souvent qu'embarrasser le génie dans sa marche. D'abord, je commence par nier le fait : mais fût-il aussi certain que je le crois faux, il faudrait se garder de conclure des effets d'une théorie obscure, incertaine, incomplète, à ceux d'une théorie véritablement générale, qui pourrait devenir rapidement complète et non moins lumineuse en elle-même, que sûre et simple dans son application. Un homme de génie a dit que l'important, en toutes choses, est de remonter jusqu'aux origines. Cette idée s'applique en effet à tout. Tant qu'on n'a pas éclairci les commencements ou les points de départ, il est impossible de reconnaître sa route ; et, quand on parviendrait à découvrir qu'on s'est égaré, ce qui devient alors de plus en plus difficile, on ne saurait comment s'y prendre pour revenir sur ses pas.

En matière de goût, si tout était ramené à des principes bien coordonnés entre eux, on ne resterait pas éternellement dans le cercle étroit et servile des imitations, et pourtant on ne se jetterait point dans des genres faux. Tout ce que nos prédécesseurs nous ont transmis de plus utile, serait mis en usage, même par le génie créateur, et tous les sentiers nouveaux que la nature peut offrir à l'esprit d'invention seraient ouverts et parcourus avec autant de sûreté que de hardiesse.

(*Lettre à M. T. sur les Poèmes d'Homère*).

IV

POÉSIES

Serment d'un médecin

(Prononcé en 1783, dans des écoles situées en face d'une église et près d'un hôpital)

Grand Dieu, dont la bonté surpasse la puissance,
Toi, qui cherches l'amour et la reconnaissance,
Qui, répandant partout la vie et les bienfaits,
Composes ta grandeur des heureux que tu fais ;
Et qui, du haut des cieux, sollicitant l'hommage
Des cœurs tendres et bons, ta plus vivante image,
D'un regard paternel dois voir tous les travaux
D'un art consolateur qui soulage les maux :
C'est devant ce lieu saint, rempli de ta présence,
Refuge où les remords retrouvent l'espérance ;
C'est près de cet asile offert à la douleur,
Temple plus saint encore et plus cher à ton cœur,
Où ton culte sacré n'est que la bienfaisance,
Où nos yeux attendris vont avec complaisance
Voir, à côté des maux dont l'homme est accablé,
A combien de vertus l'homme fut appelé ;
C'est devant ce sénat de savants dont la vie
S'ennoblit des travaux où leur choix m'associe,
Que je jure (Dieu bon, tourne vers moi les yeux,
Écoute mes serments, écris-les dans les cieux),
Je jure qu'à mon art obstinément livrée,
Ma vie aux passions n'offrira nulle entrée ;
Qu'il remplira mes jours ; que, pour l'approfondir,
L'embrasser tout entier, peut-être l'agrandir,
Mon âme à cet objet sans repos attachée,
Poursuivant sans repos la vérité cachée,
Formera, nourrira, par des efforts constants,
Sa lente expérience et ses trésors savants.
Je jure que jamais l'intérêt ni l'envie,
Par leurs lâches conseils ne souilleront ma vie ;
Que partout mes respects chercheront les talents,
Que ma tendre pitié, que mes soins consolants,
Appartiendront surtout au malheur solitaire,
Et du pauvre d'abord trouveront la chaumière ;
Que mes jours, dont mon cœur lui réserve l'emploi,
Pour conserver les siens ne seront rien pour moi ;
Qu'il me deviendra cher autant que respectable :

Qu'enfin le citoyen dont la vie équitable,
Dans le sein du travail et de l'obscurité,
Paie un tribut utile à la société ;
Que le sage éloquent dont la voix tutélaire
Combat pour la vertu, qui le charme et l'éclaire,
Et, contre les flatteurs qui trahissent les rois,
Le front calme, l'œil fixe, ose plaider nos droits ;
Que tous ceux dont le bras digne d'une patrie
S'arme pour rajeunir la liberté flétrie ;
Que surtout la vertu dont les pudiques mains
Se cachent aux regards en servant les humains,
Ranimeront toujours mes efforts et mon zèle ;
Mais que le corrupteur dont l'adresse cruelle
Enhardit des tyrans la sombre autorité,
Et qui met sous leurs pieds la sainte humanité ;
Que l'avare instrument de leurs projets iniques ;
Que du faible et des lois ces fléaux tyranniques,
Qui pour les opprimer vont ramper dans les cours,
Ne trouveront en moi ni pitié ni secours.

Libre de vains égards ou d'un orgueil coupable,
Je jure que ma voix, de détours incapable,
Montrera sans faiblesse, ainsi qu'avec candeur,
Et l'erreur étrangère, et surtout mon erreur.

Je jure encore, fidèle à mon saint ministère,
Je jure, au nom des mœurs, que mon respect austère
Ne laissera jamais mes désirs ni mon cœur
S'égarer hors des lois que chérit la pudeur.

Et lorsqu'un jour enfin l'âge et l'expérience,
Qui, cultivant les sens, mûrissent la science,
M'auront ouvert de l'art les sentiers ténébreux ;
Quand de cet art divin le jeune homme amoureux
Cherchera près de moi quelque clarté nouvelle,
Et viendra recueillir ma dernière étincelle ;
Je jure aussi, GRAND DIEU, je jure devant toi,
Que je serai pour lui ce qu'est DUBREUIL pour moi ;
Et qu'en tout, d'un tel maître imitateur fidèle,
J'approcherai du moins de mon digne modèle.

Ah ! si mon cœur jamais, dans de honteux moments,
Abjurait sans pudeur ses vertueux serments,
Attache à tous mes pas le remords et le blâme,
Dieu vengeur qui m'entends ; qu'en me fermant son âme,
La sévère amitié me laisse en un désert ;
Dans ce cœur, maintenant aux goûts simples ouvert,
Flétris les vrais désirs, étouffe la nature,
Frappe-le des terreurs que nourrit l'imposture ;
Et que, plein de l'effroi d'un obscur avenir,
Je meure sans laisser aucun doux souvenir.

Mais si de la vertu dont l'image m'enflamme,
La sévère beauté toujours parle à mon âme,
Si, malgré tant de maux dont les assauts constants
Ont flétri mes beaux jours et glacé mon printemps,
A mes devoirs livré, moi-même je m'oublie,
Pour ne songer qu'aux maux qu'un autre me confie ;
Si toujours mes serments sont présents à mon cœur,
Dieu juste, sur mes jours répands quelque douceur ;
Veille sur les amis qui consolent ma vie ;
Nourris les sentiments dont tu l'as embellie :
Chéri du malheureux, du puissant révéré,
Que mon nom soit béni plutôt que célébré ;
Que les devoirs pieux dont je fais mon étude,
Des bienfaisants travaux que l'heureuse habitude,
A tes yeux indulgents dérobent mes erreurs :
Vers les jours éternels qu'entraîné sans terreurs,
Dans l'espoir de mourir je trouve encor des charmes ;
Et que ma tombe au moins reçoive quelques larmes.

A Madame Helvétius

Si le temps, qui roule sans cesse,
Amenait pour vous la vieillesse,
Je n'oserais vous en parler ;
Mais les ans ont beau s'écouler,
Votre gaîté légère et vive,
Votre bonté toujours naïve,
Ce teint qui garde sa couleur,
L'amour du soleil et des fleurs,
Enfin cette âme neuve et pure,
Tout dit que vous fixez le temps,
Et vous paraîtrez à cent ans
Sortir des mains de la nature ;
Ce destin qui vous est promis
Sans doute a bien quelque avantage,
Mais vous y perdrez vos amis,
Car vieillir est notre partage
Et bientôt je vous le prédis,
Nous ne serons plus de votre âge.

1789

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Cabanis, sa vie..... 5
Son œuvre..... 19
Bibliographie..... 54

CHOIX DE TEXTES

I. Science et méthode :

Observation et raisonnement..... 57
L'art de raisonner..... 61
Rôle des théories..... 66
Causes et faits..... 67
Définition de la cause..... 70
La cause première..... 71
Rôle du langage dans les sciences..... 79

II. La science de l'homme :

La science de l'homme..... 83
L'homme physique et l'homme moral..... 88
Etude de l'homme. — Réflexion et action..... 100
La sensation et l'idée..... 102
Histoire physiologique des sensations..... 104
L'organe cérébral..... 123
Influence du climat sur les habitudes morales..... 138
De la vie animale..... 152
Conscience et sensibilité..... 163
L'unité de la vie morale..... 168
Influence du moral sur le physique..... 176

III. Les applications de la science de l'homme :

La morale naturelle..... 189
Rapports de la physique et de la morale..... 190
Le perfectionnement de l'homme physique..... 194
Théorie de l'éducation..... 197
L'éducation de la liberté..... 202
Nécessité des fêtes nationales..... 204
Essai d'esthétique..... 210

IV. Poésies :

Serment d'un médecin..... 220
A Madame Helvétius..... 222

TABLE DES GRAVURES

Léon Dubreuil 9
Madame Helvétius 25
Helvétius 41
Cabanis, par Dejuinne 65
Benjamin Franklin 89
Autographe de Cabanis 113
Mirabeau 137
Madame Cabanis 161
Condorcet 185
Buste de Cabanis 209

Imp. Louis BELLENAND, Fontenay-aux-Roses. 18.115

SELM

PRIX : 2 francs
Relié souple 2 fr. 75

LES GRANDS PHILOSOPHES

Français et Étrangers

PRIX : 2 francs
Relié souple 2 fr. 75

PARUS :

PLATON — DESCARTES — KANT — TARDE
LAMARCK — MONTESQUIEU — BERGSON — SOLOVIEV
CABANIS — BOUTROUX

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :
Helvétius — Leibnitz — Bacon — Spinoza

PRIX : 2 francs
RELIÉ : 2 fr. 75

ENCYCLOPÉDIE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

(sous la direction de M Ch. SIMOND)

PRIX : 2 francs
RELIÉ : 2 fr. 75

PARUS :

L'INDE — LA GRÈCE — LA NORVÈGE — LES POÈTES LATINS
LA PERSE — LE THÉATRE FRANÇAIS
LES PROSATEURS LATINS - LE ROMAN ALLEMAND

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :
Le Roman français — L'Italie — La Hollande — L'Angleterre — La Russie
L'Espagne — Le Japon — La Chine

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

Français et Étrangers

(sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ)

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD — BÉRANGER — André CHÉNIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe MOREAU — Edgard POE
Du BELLAY — BRIZEUX — GÉRARD DE NERVAL — Louis UHLAND
Charles D'ORLÉANS — Casimir DELAVIGNE — VOLTAIRE — LÉOPARDI
CORNEILLE — GŒTHE — MILLEVOYE — DESBORDES-VALMORE
LOPE DE VEGA — VILLON

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :
Shakespeare — Schiller — Young — Shelley

PRIX . 1 fr. = HORS SERIES = RELIÉ : 1 fr. 50

LES SONNETS D'AMOUR — LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1907-1908-1909 (3 vol.)
LES POÈTES-MISÈRE — LES POÈTES SOCIAUX — LES POÈTES LIBERTINS
LES POÈTES PATRIOTIQUES — CHANSONS GAILLARDES — POÉSIES FUGITIVES

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

LES PROSATEURS ILLUSTRES

Français et Étrangers

(sous la direction de M. Ch. SIMOND)

PRIX : 1 franc
RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU — STENDHAL — STERNE — EUGÈNE SUE
WALTER SCOTT — CRÉBILLON FILS — HOFFMANN — BRANTOME
Mme de GIRARDIN — SWIFT — MARIVAUX — Charles NODIER
MONTAIGNE — MACHIAVEL — PÉTRONE
PAUL-LOUIS COURIER — RABELAIS — CYRANO DE BERGERAC
SUÉTONE — MARAT — SAINT-SIMON
CAMILLE DESMOULINS — DIDEROT — BOCCACE

Fontenay-aux-Roses — Imp. L. Bellenand. — 18.810

118672
Philos.
C112ca
Author Cabanis, Pierre Jean Georges
Title Choix de textes.
DATE
NAME OF BORROWER

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston